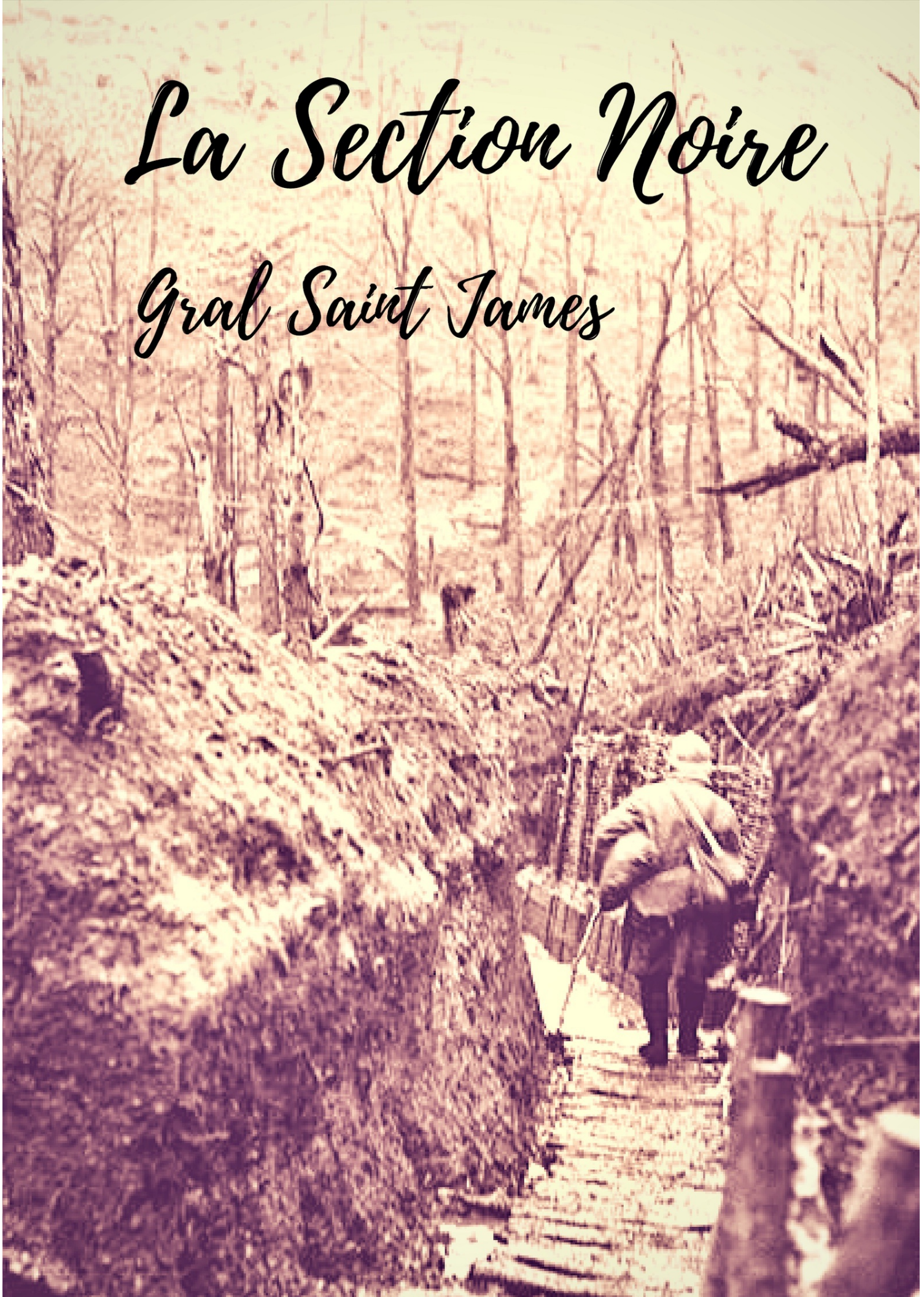
La Section Noire

Gral Saint James



Gral Saint James

La Section Noire

© Gral Saint James, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3055-7



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Février 1916, les 25 hommes de la Section Noire avancent, tels des ombres, en direction des lignes françaises. Il est 6h45. Leur mission vient de prendre fin. Personne ne parle. La fatigue les accable. Le repos à venir ne sera pas superflu. Ils étaient partis de leur camp de base, à proximité de la Butte aux Cailles, hier soir, vers 23h.

Leur objectif, un poste de commandement allemand, se situait à 3 kilomètres au nord-est, derrière les lignes ennemies. Il leur avait fallu faire preuve d'une grande discrétion pour traverser le no man's land sans être détectés par les sentinelles.

Mais, c'était justement là le point fort de cette section très particulière, la discrétion.

Créée peu de temps après le début de la guerre, les hommes qui la composaient à l'origine venaient tous du 78ème RI. C'étaient des survivants qui avaient participé à de nombreuses opérations dites furtives. Ils étaient devenus des spécialistes de la prise de positions, de nuit, sans bruit.

Prenant conscience de la richesse que constituait une telle expérience, l'état major avait décidé de transformer ce groupe en une véritable unité de combat, comme il n'en existait jusqu'à lors aucune.

En janvier 1915, le lieutenant qui les dirigeait, un dénommé André Albert, avait été promu capitaine et avait reçu l'ordre de sélectionner dans toute l'armée française les hommes qui lui paraissaient avoir les qualités pour composer une section d'élite, la Section Noire.

Aux dix hommes de départ, était venue se rajouter une quinzaine supplémentaire, tous triés sur le volet.

La guerre était rude et les braves ne manquaient pas. Mais, au-delà du courage, les hommes de la Section Noire devaient posséder des compétences particulières qui leur permettraient de se déplacer sans éveiller le moindre soupçon, d'opérer en terrain ennemi et de revenir après avoir fait

un maximum de dégâts. Le tout, si possible, sans se faire tuer.

Le capitaine, 2A, comme on le surnommait, était impitoyable. Il ne laissait rien au hasard. La pitié lui était étrangère. La moindre faiblesse était immédiatement sanctionnée. Cette rigueur et cette sévérité faisaient de lui un chef respecté.

Les hommes qui se portaient volontaires pour intégrer sa section devaient prouver leur valeur et leur motivation. Les épreuves de sélection s'inspiraient de méthodes qui avaient, depuis longtemps, fait leurs preuves. Lorsque l'on porte des troncs d'arbre entiers sur de longues distances ou que l'on reste immobile, debout pendant plusieurs heures, notre véritable personnalité ressort semble t'il rapidement.

Le premier à l'avoir rejoint fut le sergent Antonin Brizard dit « la bête ». Aux dires de ceux qui l'avaient vu dans le feu de l'action, se battre avec le sergent c'était un peu comme essayer de maitriser à mains nues un lion à qui on aurait mis un énorme suppositoire avant, sans son consentement. Sa fureur était telle qu'il semblait capable de tout détruire sur son passage. Son regard était terrifiant. Cette fenêtre sur son âme laissait, dans ces moments là, entrevoir le démon qui l'habitait.

Antonin Brizard avait 25 ans. Brun avec une éternelle barbe naissante, de taille moyenne et la musculature saillante, il était doté d'une fabuleuse puissance et d'une rapidité hors du commun. Avant la guerre, il était bûcheron. De cette période, il gardait un goût très prononcé pour l'utilisation de la hache. Une pendait toujours à sa ceinture et il n'hésitait jamais à s'en servir. La vie sur le front avait été une révélation pour lui. Loin de ses forêts, il ne se sentait vivre que lorsqu'il était en danger. En cette période troublée, il était plus que vivant, il exultait. Il vouait au capitaine Albert une véritable vénération pour lui avoir permis de participer à l'aventure de la Section Noire.

Aujourd'hui, ceux qui désiraient intégrer la Section devaient l'affronter dans une épreuve finale. Leur comportement face à ce combattant d'exception conditionnait leur intégration, ou non. Personne n'avait pour l'instant réussi à le vaincre.

Au fil du temps, une réelle amitié s'était installée entre les deux hommes et aujourd'hui lorsqu'un des deux se trouvait quelque part, l'autre n'était jamais loin. Régulièrement, ils parcouraient le front, à la recherche de soldats d'élite susceptibles de les rejoindre. En dépit de leurs grandes qualités, les membres de la section n'étaient pas immortels et des pertes venaient diminuer leurs rangs.

Antonin Brizard avait remplacé un autre sergent, un charentais et ami du capitaine tué lors d'une opération qui avait mal tourné en décembre 1914. Cette perte avait été un nouveau coup dur pour 2A. En quelques mois de guerre, ses deux plus fidèles compagnons avaient disparu. Depuis, nul ne l'avait plus vu manifester la moindre émotion. Le visage fermé, plus dur que l'acier, il accomplissait son devoir, sans le moindre état d'âme vis-à-vis des troupes ennemies. Seul comptait le résultat de sa mission et la vie de ses hommes.

Cette nuit, tout s'était plutôt bien passé. Seuls deux blessés légers étaient à déplorer. Le poste de commandement avait été totalement détruit et de nombreux documents avaient été récupérés. Cette action ne changerait pas le cours de la guerre mais permettrait peut-être de sauver quelques vies… ou pas.

Sur place, les troupes présentes n'avaient pas eu le temps de réagir. Après avoir éliminé les sentinelles, au couteau, son arme favorite, 2A avait ordonné à ses hommes de se séparer et de parcourir l'ensemble du poste pour le « nettoyer ». Les deux blessés l'avaient été en affrontant un groupe de soldats qui sortaient de la salle de repos. Les allemands étaient cinq mais aucun n'avait survécu. En dépit de leur nombre, ils n'étaient pas de taille tant les hommes de la section étaient bien préparés. Le nettoyage accompli, après s'être assuré que rien d'intéressant ne resterait en arrière, les hommes avaient pris le chemin du retour, dans la plus grande discrétion, toujours.

Une mission classique, la routine en somme. Aujourd'hui, après avoir pris un peu de repos, ils s'éloigneront du front, pour quelque temps. Depuis trois mois, ils harcèlent l'ennemi, lui causant toujours plus de dégâts. Malgré tout, les lignes ne bougent pas et des compagnies entières se font massacrer,

tous les jours.

Ce retour à l’arrière sera comme un bain de jouvence, enfin c’est ce qu’ils espèrent. Les massacres quotidiens usent les hommes aussi sûrement que les vagues entament les falaises, patiemment, doucement, de manière inéluctable.

Le sommeil fut difficile à trouver pour la majorité des gars de la Section Noire. Il n’était déjà pas facile, en temps de paix, de dormir en décalé, quand les autres s’éveillent. Les atrocités de la guerre et le bruit incessant des bombardements ne simplifiaient pas les choses.

Sur les 25, un seul n’avait jamais de difficulté pour dormir. Il aurait pu s’assoupir dans le clocher de Notre Dame à l’heure de la messe de Pâques. « Le grand Louis » comme le surnommait ses compagnons en raison de sa très petite taille avait même été vu en train dormir le corps à demi immergé dans une rivière en plein hiver. Alors, pour lui, ronfler, dans un terrier, allongé dans la boue, était comparable à une chambre du plus grand luxe.

Chapitre II

Vers 13h, la section se mit en route direction Verdun et la permission tant attendue. Repas chaud et draps presque propres au programme, que demander de plus.

Pour arriver à destination, il fallait parcourir une vingtaine de kilomètres et traverser plusieurs hameaux. Rien d'extraordinaire pour ces hommes habitués à marcher depuis leur plus tendre enfance.

En arrivant à proximité du premier village, 2A fit signe à ses hommes de s'arrêter. Quelque chose n'allait pas. De la fumée montait de certaines maisons mais, elle ne pouvait pas provenir des cheminées. Elle était trop noire et trop dense. Prudent, le capitaine ordonna à ses hommes de se séparer. Une moitié ferait le tour par la gauche avec le Sergent Brizard et l'autre irait avec lui, à droite. L'approche silencieuse ne leur posait pas de problème. Cependant, aucun bruit ne provenait non plus de la petite bourgade.

La guerre avait jeté sur les routes de nombreux habitant mais quelques irréductibles avaient refusé de partir. À cette heure ci, leur activité aurait du être perceptible. 2A et Brizard se retrouvèrent sur la placette devant l'église. Des soldats furent envoyés dans les maisons environnantes. Que se passait-il ? Où étaient les habitants ? Les réponses ne tardèrent pas à arriver. Les hommes avaient fini d'examiner les bâtisses à proximité. Ils revenaient vers leurs chefs avec la tête des très très mauvais jours.

Ce qu'ils avaient découvert semblait les affecter au plus haut point. Deux vomirent même leur déjeuner. Toutes les personnes présentes dans le village avaient été exécutées. Femmes, enfants, hommes, personne n'avait été épargné. Les assassins avaient mutilé, violé, éviscéré, sans se poser la moindre question, sans distinction d'âge ou de sexe. Tout s'était fait à l'arme blanche, sans un coup de feu. Des enfants en bas âge avaient été passés à la baillonette dans les bras de leur mère. Des vieillards avaient été roués de coup jusqu'à ce que leur tête éclate comme un melon trop mur.

Quels monstres avaient bien pu faire çà ? Cette guerre était, par nature, sale mais il s'agissait là de civils, de personnes incapables de se défendre. Pourquoi commettre de telles atrocités ? Comment, qui plus est, les coupables, de toute évidence des soldats allemands, avaient réussi à traverser les lignes françaises sans être vus et avaient pu en toute impunité perpétrer de tels actes ?

La ligne de front était certes une passoire mais pour ne laisser aucun survivant, l'unité qui avait investi ce hameau devait être importante, une cinquantaine de soldats au minimum. Sans cela, quelques habitants auraient pu s'échapper et alerter les régiments à proximité.

Avec l'équipement classique du fantassin allemand, leurs déplacements n'avaient pas pu être silencieux. L'attaque avait du avoir lieu à l'aube ou un peu avant. Pourquoi diable personne ne les avaient repérés ?

L'état major devait être informé. 2A envoya le sergent Brizard rejoindre le haut commandement, à Verdun. Le général Montaigne arriva sur place, accompagné par une grande partie de ses officiers supérieurs, vers 20h. Malgré sa retenue habituelle, il ne pu contenir une grimace de dégout. Visiblement tout cela dépassait aussi son entendement. L'ennemi avait manifestement décidé de propager la terreur à l'arrière de la ligne. Les animaux qui avaient commis ce massacre devaient être châtiés. Aucune pitié ne leur serait accordée.

Parfois, la vie est bien faite. En matière de pitié, il avait sous ses ordres un capitaine qui avait, depuis bien longtemps, écoulé tout son stock. 2A et sa section enquêteraient, trouveraient et élimineraient les auteurs de ces méfaits.

Les permissions venaient d'être suspendues.

Malgré la déception qui les affectait, aucun des membres de la section noire ne manifesta quelque émotion que ce soit. Tous avaient vu plus d'atrocités qu'aucun homme ne pourrait en supporter mais ce qui s'était passé ici les révoltait. Ils mettraient tout en œuvre pour démasquer les coupables.

Dès le lendemain matin, les soldats de la Section Noire se mirent en quête du moindre indice encore exploitable. Vraisemblablement, la troupe ennemie était arrivée du nord et repartie dans la même direction. Marchant en file indienne, les bourreaux n'avaient laissé que peu de traces. Le sol gelé ne facilitait pas les recherches. Ils devaient être très disciplinés car en dehors de quelques marques sur le sol aucune végétation n'avait été endommagée.

Même dans le village, le massacre avait été réalisé avec précision voire avec minutie. Ce souci du détail faisait froid dans le dos. Ce n'était pas des hommes fous de rage qui avaient commis des atrocités sous le coup de la colère. C'était des êtres vils et réfléchis qui agissaient en pleine conscience.

Après une matinée de recherches et d'investigations, même s'ils ne disaient rien, il était clair que tous les membres de la Section Noire n'avaient qu'une envie, trouver ces monstres et en découdre. Leur détermination serait plus que jamais sans faille.

En poursuivant la piste vers le nord, 2A et sa troupe arrivèrent jusqu'au no man's land. Continuer au-delà, de jour, présentait des risques importants tant cette zone était surveillée et bombardée régulièrement. Cela n'était sûrement pas non plus d'une grande utilité. Le terrain était bouleversé tellement régulièrement par les milliers d'obus qui tombaient sans arrêt que toute trace avait dû être engloutie sous des tonnes de boue et de pierre depuis bien longtemps. La seule certitude que l'on pouvait avoir à ce moment précis était que les responsables étaient bien allemands. Persuadé qu'ils ne s'arrêteraient pas là, le capitaine essaya d'envisager toutes les possibilités pour une prochaine attaque. Dans sa vie d'avant, alors que la guerre n'était pas déclarée, il s'était déjà essayé à ce type de prospective, malheureusement sans grand succès. Il lui faudrait être bien meilleur aujourd'hui.

Examinant les forces et faiblesses de la ligne de front côté français, il essaya de déterminer les passages possibles et les villages potentiellement en danger dans un périmètre de 20 kilomètres. Le nombre de hameaux était trop important, même en divisant en cinq son unité, il ne pourrait pas tous les protéger. Il lui faudrait prendre des risques et miser sur un village en

particulier.

Le village de Merdieux apparaissait comme une cible potentielle intéressante. Eloigné de quelques kilomètres du lieu du massacre, il était à proximité d'un des points les plus faibles de la ligne. S'ils voulaient s'en prendre à cette bourgade, les ennemis n'auraient pas une grande distance à parcourir et n'auraient certainement aucune difficulté à tromper la vigilance des sentinelles françaises.

Il avait été convenu avec le Général Montaigne que les missions habituelles de la Section Noire seraient mises en stand-by. Pour lui, la priorité était d'empêcher que ce type de massacre ne se reproduise. Si cela venait à se savoir cela ne pourrait qu'avoir un effet déplorable sur le moral des gens restés à l'arrière. La confiance en l'armée serait altérée. Une armée sans le soutien de tout le pays n'est plus rien et ne peut connaitre que la défaite. Le sort de la guerre dépendait de la réussite de cette mission.

Montaigne avait parfois tendance à exagérer les choses. Il était fort peu probable que le résultat d'une guerre, qui était maintenant mondiale, dépende uniquement de ce qui allait se passer dans ce petit coin de France mais, si rien n'était fait, des gens innocents allaient périr de nouveau et çà, ce n'était pas concevable.

La Section Noire pris donc, discrètement, position dans et autour de Merdieux. Quelques hommes quittèrent leur uniforme pour revêtir des vêtements civils. Quiconque essaierait de s'en prendre à eux serait surpris. La résistance serait plus importante que prévu. Pour compléter son dispositif, 2A disposa dans le village des pièges et un ensemble de petits cadeaux tous plus dangereux les uns que les autres. Il souhaitait bien accueillir ses invités.

Et il était capable, quand il le fallait, de se montrer très généreux.

Rien ne se passa pendant deux jours. Le capitaine Albert commençait à penser qu'il s'était trompé lorsqu'un matin, vers 4h30, les sentinelles postées à l'extérieur de la bourgade l'alertèrent. Une troupe importante, environ 75 hommes, se dirigeait vers eux. Il avait eu raison. L'ennemi, ne se

sachant pas découvert et attendu, avait choisi la facilité. Il avait choisi le village le plus simple d'accès et le plus proche. 2A avait vu juste.

Ils n'allaient pas être déçus.

Les allemands avançaient en file indienne. Ils se dirigeaient vers le centre du village. De là, ils se disperseraient, se diffuseraient dans les ruelles, tel un poison dans les veines. Ce qu'ils ne savaient pas c'est que Merdieux était en fait une nasse qui allait se refermer sur eux.

L'homme qui les commandait était grand et large d'épaule. Les cheveux bruns, le front dégarni et le nez crochu. Il ne correspondait pas vraiment à l'archétype de l'Allemand pure souche. Cela n'avait pas grande importance, il saignerait et mourrait tout pareil. Des ordres furent donnés très doucement et les hommes, visiblement habitués à ce type d'exercice, se dirigèrent vers les maisons à proximité. Des membres de la Section Noire les attendaient. Les premiers à pénétrer dans les habitations ne ressortirent pas. Au lieu d'envoyer d'autres soldats voir ce qui se passait, leur chef pris tout de suite conscience du fait qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Il hurla cette fois ci ses ordres. Ses hommes se regroupèrent, constituant une ligne de défense prête à toute éventualité. Ne cherchant pas le conflit, ils commencèrent à évacuer le village. Visiblement, ils ne souhaitaient pas un affrontement global, pas plus qu'être capturés.

C'est à ce moment là que 2A lâcha ses hommes. Sortant de leurs cachettes, ils commencèrent à faire feu. Une dizaine d'adversaires s'écroulèrent, mortellement blessés. Cependant, loin de paniquer, ils répliquèrent, atteignant deux membres de la Section Noire. Touché en plein tête, l'un des deux ne se relèverait jamais. Derrière la ligne de défense mise en place, la troupe ennemie continuait son repli, dans le plus grand calme. Ces hommes étaient bien entrainés, ils n'appartenaient pas à n'importe quel bataillon de base. Les échanges de tirs étaient maintenant nourris. De part et d'autre, il y avait de l'expérience, de la maîtrise et de la science du combat.

Pour les empêcher de se replier en ordre et faire le maximum de dégâts, il fallait briser cette ligne de défense.

2A et quelques hommes entreprirent de contourner la placette pour prendre la ligne sur la gauche et, ainsi, tenter de la destabiliser. Au détour d'une ruelle, il tomba nez à nez avec un groupe ennemi, guère plus nombreux, qui tentait de faire la même chose, dans l'autre sens. À sa tête, le commandant.

Au combat au corps à corps, les hommes de la Section Noire n'avaient pas leur pareil, cette confrontation ne devait donc pas poser de problèmes. Ce ne fut pas le cas. Malgré leur détermination, les français se heurtèrent à des adversaires qui les égalaient sur de nombreux points.

Les combats furent âpres. La sauvagerie des uns rivalisant avec la colère des autres. Paul Bertier fut le premier à succomber, la gorge tranchée par son adversaire, le commandant ennemi, d'un revers de son couteau. Il n'avait rien vu venir tellement le coup avait été rapide.

Ces gars étaient de sacrés combattants.

2A de son côté affrontait deux types en même temps. Le premier fut éliminé d'un coup de couteau en plein cœur. Voulant porter son coup un peu trop fort, il s'était avancé plus que de raison baissant légèrement sa garde. En face du Capitaine, cela ne pardonnait pas.

Le second profita de la fraction de seconde pendant laquelle 2A retira son arme du corps sans vie de son compagnon pour lui sauter dessus. Le mettant à terre, le boche se positionna au dessus de lui et tenta de lui enfoncer sa baillonette dans le thorax. Sachant qu'il ne s'en sortirait pas en force, 2A souleva son bassin et bascula sur le côté, entrainant son adversaire avec lui. Surpris de cette manœuvre, l'allemand se relâcha juste le temps de voir la lame du couteau s'enfoncer dans son estomac. La douleur lui déchira les entrailles, c'était fini.

Se relevant d'un bond, André Albert fit rapidement le tour de la situation. Six allemands avaient péris. Trois de ses hommes sur les cinq avec qui il était parti, étaient à terre. Les deux autres affrontaient le chef ennemi. Ce dernier était acculé dans un coin de mur. Il maintenait ses adversaires à distance. Il savait que si 2A se joignait à ses soldats il n'aurait aucune

chance.

Contre toute attente, il jeta son poignard en direction d'un des hommes qui lui faisaient face. Ce dernier évita facilement l'arme mais en se décalant légèrement, il donna l'opportunité à son opposant de trouver un petit espace. Le boche ne s'en priva pas. Il bondit en avant et lui asséna au passage un magistral coup de poing. C'était suffisant pour qu'il puisse s'enfuir.

Il n'était pas utile de lui courir après. Sauf à vouloir prendre le risque de tomber sur la ligne de défense qui, maintenant devait être prête à les recevoir.

Dans un mouvement magistralement exécuté, celle-ci était en fait, à son tour, en train de se replier. Les allemands retournaient de l'autre côté du front. Les poursuivre, c'était s'exposer à d'autres pertes potentielles. Ce n'étaient pas de simples soldats en fuite. C'étaient des combattants aguerris qui se repliaient, dans la maitrise et le calme. Les suivre aurait certainement coûté très cher à la Section. 2A n'était pas prêt à prendre ce risque. Il y aurait d'autres affrontements.

Celui ci s'était soldé par trois morts dans les rangs français et cinq blessés plus ou moins graves. Ils auraient besoin de repos mais pourraient prochainement rejoindre leurs camarades. En face, les pertes se montaient à une vingtaine d'hommes, tous tués. Avant de partir, les blessés avaient été achevés, sûrement pour éviter qu'ils ne parlent et ne divulguent quelque secret. Pour éliminer ses propres blessés, cette unité était donc bien monstrueuse.

Plus que jamais, elle devait être combattue et éliminée. Ce ne serait cependant pas facile. Elle était composée de soldats prêts à tout, sans âme et apparemment sans peur. Ils étaient des machines très bien préparées et très bien huilées.

Maintenant qu'ils se savaient repérés, ils seraient encore plus prudents et leurs futures attaques seraient certainement moins prévisibles. La possibilité de tomber sur de vrais adversaires ne les effraierait pas. Ils seraient simplement plus vigilants.

Le prochain affrontement promettait d’être encore plus rude que celui qui venait de se dérouler.

L’examen des cadavres n’appris rien à 2A. Les hommes n’avaient sur eux aucune pièce d’identité ou d’objets susceptibles de permettre de les identifier. Leurs uniformes étaient usagés. Certains étaient même percés de trous qui semblaient anciens, comme s’ils avaient été récupérés sur des morts. Seules les armes paraissaient neuves. Comme tous bons ouvriers, ils avaient de bons outils.

Chapitre III

La Section Noire allait protéger l'arrière de la ligne de front. Sa taille relativement réduite ne représentait pas un inconvénient dans le cadre de ses missions classiques. C'était même généralement un avantage. Mais, face à cette force au moins trois fois plus nombreuse et particulièrement bien entrainée cela risquait de poser problème.

2A devait trouver un moyen de se renforcer.

Il ne pouvait demander n'importe quel type de renfort. Intégrer parmi ses hommes des soldats moins aguerris les mettrait tous en danger et former des recrues prenait du temps, trop de temps. L'enjeu était trop important, trop de vies en dépendaient. Il fallait une autre troupe d'élite formée et disponible. Nulle part il n'en existait de comparable à la sienne, sauf dans le camp adverse…

Cette problématique obséda André pendant plusieurs jours. L'ennemi pensait ses plaies, le risque de le voir se manifester était relativement faible. Cependant, plus le temps passait et plus ce risque augmentait.

La solution lui fut apportée lors d'un échange avec le Général Montaigne. Les Etats-unis d'Amérique refusaient pour l'instant de s'impliquer dans la guerre, du moins officiellement. À titre officieux, ils avaient cependant envoyé un petit contingent, une centaine d'hommes environ. Cette unité était composée uniquement d'hommes d'origine amérindienne. Leur culture, leur histoire les prédisposaient au combat au corps à corps et à l'approche furtive de l'ennemi. Ils avaient jusqu'à présent fait preuve d'une efficacité redoutable à chaque fois qu'ils étaient allés au front.

2A venait de trouver ses renforts.

Le général valida cette option et pris contact immédiatement avec le responsable de cette unité, le commandant Mc Gregor. Américain d'origine écossaise, âgé d'une quarantaine d'année, il s'était porté volontaire pour venir sur le front. Amateur de whisky et de cigares, il avait tout du vieil

aristocrate britannique, au détail près qu'il était yankee.

Cependant, le vrai leader était le sergent Loup Agile. C'était lui qui les conduisait au combat, c'était lui qui donnait les ordres, c'était lui qui était écouté. D'origine Sioux, il avait dû, pour s'imposer montrer sa bravoure à tous les autres membres des tribus. Sans cela, il n'aurait pas été suivi. Mc Gregor ne commandait que sur le papier mais il était impensable qu'un Sioux soit nommé officier et puisse assumer seul la direction d'une telle entité.

La rencontre entre 2A et Mc Gregor fut cordiale. L'américain fut choqué de ce qu'il entendit de la bouche du français. La description des horreurs perpétrées le convainquit immédiatement de participer à la chasse. Loup Agile ne fut pas plus dur à persuader. Les massacres de villages Sioux avaient existé au siècle précédent. Empêcher que de telles atrocités ne se produisent ici serait dorénavant sa principale préoccupation et celle de ses hommes.

C'est ainsi que cent huit hommes vinrent se joindre à l'effectif de la Section Noire. Dans les semaines qui suivirent, aucun village ne fut attaqué. Les allemands se montraient prudents. Ce délai permis aux américains et aux français d'apprendre à vivre et combattre ensemble.

En journée, ils s'entrainaient, côte à côte, échangeant les techniques les plus meurtrières pratiquées par les uns et les autres. Le soir et la nuit, les sentinelles postées sur la zone dite sensible veillaient.

Dans ce périmètre toute intrusion paraissait impossible. Dans ce périmètre oui. Cependant, en avril 1916, alors que la bataille de Verdun faisait rage, une estafette arriva et demanda à voir le Capitaine Albert. À une centaine de kilomètres de là, un village avait été attaqué. Il n'y avait aucun survivant. L'horreur était indescriptible. Il fallait qu'il se rende sur place, pour constater et comparer avec ce qui s'était passé à Merdieux. Se doutant d'être attendus et bien attendus, Kaiser et ses hommes s'étaient déplacés et, pas qu'un peu. Kaiser n'était sûrement pas le vrai nom du commandant de cette monstrueuse troupe mais c'est ainsi qu'il avait été surnommé par ceux qui l'avaient combattu. Il s'appellerait donc ainsi.

En arrivant sur place, 2A, Brizard et Mc Gregor ne purent contenir leur fureur. Ils pensaient, après ce qui s'était passé dans le premier village attaqué, qu'il n'était pas possible d'aller plus loin dans l'horreur. Ils se trompaient lourdement. Furieux d'avoir été démasqués, mis en fuite ou simplement par sauvagerie, les allemands s'étaient surpassés dans la monstruosité. Ils ne s'étaient pas contentés de massacrer les habitants. Chaque victime avait été longuement et consciencieusement torturée avant d'être achevée. Les corps avaient ensuite été disposés dans tout le village, comme une provocation, un message à ceux qui les découvriraient. Cette exposition macabre donnait la nausée à tous ceux qui la contemplait. Comment des êtres humains pouvaient se livrer à de tels actes ?

La justification profonde échappait à 2A et Mc Gregor. Une chose était sûre, les auteurs n'étaient que des bouchers. Ils seraient abattus comme des chiens.

Un jeu de dupe se mit en place. La Section Noire devait par tous les moyens arriver à stopper ces monstres. De leur côté, ils feraient tout pour éviter la moindre confrontation. Combattre comme des soldats n'était pas leur but, ils n'existaient, apparemment que pour détruire. En élargissant de manière extrêmement importante leur champ d'intervention, ils compliquaient singulièrement la tâche des français. Comment prédire, sur un front de plusieurs centaines de kilomètres, le prochain lieu visé ?

C'était peine perdue.

Des centaines de villages étaient susceptibles d'être attaqués et leurs habitants massacrés. C'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin. En dépit des renforts qu'elle avait reçus, la Section Noire restait de taille relativement modeste et compte tenu de l'adversaire, les 125 hommes ne seraient pas de trop pour en venir à bout. La diviser, c'était la condamner à l'échec et, cette option n'était pas envisageable.

Montaigne prit alors une des décisions les plus difficiles de son existence. Ne rien faire et attendre. Essayer de déterminer les prochaines cibles de Kaiser n'était pas possible. Compter sur le hasard ne l'était pas plus. 2A avait du mal à accepter cette position. Il devait bien y avoir autre chose à

faire. Mais il était un soldat et son général avait parlé.

Ils allaient donc sacrifier des villages et des habitants. Ce faisant, il serait peut être possible de trouver une logique dans le rythme et la localisation des attaques. Cette logique permettrait éventuellement de prédire les mouvements des allemands et de les intercepter. Au pire, croyant que la Section Noire aurait été envoyée au loin, ils se montreraient, à la longue, peut être un peu plus négligent. Baissant la garde, ils seraient plus vulnérables.

C'était un plan à hauts risques et des innocents allaient mourir mais, pour le général, cela paraissait inévitable.

Montaigne estimait, de plus, nécessaire de n'informer personne des risques qu'ils encouraient. Toute fuite de population aurait alerté l'ennemi et aurait pu le conduire à modifier ses intentions. Afin d'observer le déroulement d'une attaque et de récupérer le maximum d'informations, chaque membre de la Section Noire serait envoyé sur un village avec l'ordre d'observer et de ne pas bouger, quoi qu'il se passe.

125 bourgades allaient être mises en observation.

Rien ne se passa pendant quinze jours. Deux villages furent ensuite attaqués en deux semaines. Distants de 50 kilomètres l'un de l'autre, ils ne bénéficiaient d'aucune surveillance. Les habitants furent dépecés vivants avant d'être laissés agonisants à se vider de leur sang.

Une rumeur commençait à se propager à l'arrière de la ligne. Des êtres surnaturels attaquaient les villageois et volaient leurs âmes. Certains affirmaient qu'ils avaient vu des monstres de trois mètres de haut se diriger vers les lieux de massacre. Dotés de deux têtes cornues et de quatre bras, avec des mains crochues, ils étaient capables semble t'il de terrasser un homme rien qu'en le regardant dans les yeux, son âme étant comme aspirée. Ces bêtes n'avaient plus ensuite qu'à se repaitre de la chair des corps sans vie. Les bombardements répétés de la zone avaient réveillé des démons et ces démons se trouvaient maintenant parmi les humains.

Un vent de panique se lèverait bientôt et les civils perdraient la confiance

en leur armée. Les soldats français seraient démoralisés… La prédiction de Montaigne était en passe de se réaliser.

Quelques temps plus tard, une nuit, à proximité du village de Reuilly, le deuxième classe Jules Boulanger s'était endormi pendant sa garde. Il fut réveillé par des bruissements. Oh, rien de très fort ou d'évident, juste des bruissements. La lune était pleine. À sa lumière, Boulanger aperçut des ombres. Il se tassa dans son trou de souris. À une vingtaine de mètres de lui, des hommes marchaient en file indienne. Silencieux comme la mort, ils avançaient vers Reuilly.

Ce hameau se composait d'une cinquantaine de maisons regroupées autour d'une petite place traversée par la route principale. De chaque côté de cet espace, l'une en face de l'autre, se trouvaient la mairie et l'église. Ces deux symboles semblaient se défier mutuellement. D'un côté, l'autorité des hommes, de l'autre celle de Dieu. L'école et quelques commerces fermés depuis longtemps semblaient avoir choisis leur camp. L'école et le maréchal ferrant du côté de la mairie, la mercerie et la boucherie du côté de l'église. Des vitres brisées sur les bâtisses abandonnées rappelaient que la guerre n'était pas loin et que beaucoup de personnes avaient fui vers l'arrière. Heureusement.

Arrivé au centre du village, celui qui semblait commander et que Boulanger identifia comme Kaiser donna ses ordres, sans bruit. La troupe disparut dans les maisons et les cris commencèrent. Des cris de terreur dans un premier temps, des cris de douleur ensuite, des cris implorant la pitié enfin. Pendant une heure, Jules Boulanger fut le témoin impuissant de ce qui passait. Il avait reçu des consignes précises. Ne rien faire, ne pas bouger quoi qu'il se passe. De toute façon, seul contre tous, il ne pouvait pas faire grand-chose.

Rester là, immobile, fut cependant la chose la plus compliquée qu'il eut à faire pendant sa guerre. Au bout d'une heure, le silence revint. Et les ombres repassèrent dans l'autre sens. Toujours sans bruit. Si affronter les hurlements avait été monstrueux, le silence qui les remplaça fut sûrement pire. Une

odeur de sang, de tripes et de mort emplissait l'atmosphère. Il savait ce qu'il allait découvrir s'il franchissait les portes du village. Il avait tout entendu. Il n'avait pas besoin d'une confirmation visuelle. Son esprit lui donnait tous les détails dès maintenant, beaucoup trop de détails. Mais, pour faire son rapport, il devait y aller. Il y alla donc.

58 civils de tous âges, hommes, femmes, enfants ne verraient pas le jour se lever. Leurs bourreaux s'en étaient assurés avant de partir. Boulanger pris en note tous les détails qu'il pu glaner. Il fallait récupérer le plus d'informations possible. Le prix à payer était exorbitant. Il ne fallait pas que ces gens soient morts pour rien. Même s'il comprenait la nécessité de ne pas informer les populations, le soldat ayant enduré ce qu'il venait d'endurer avait beaucoup de mal à l'accepter. Il ferait son devoir mais, à quel prix. De sa cachette, il avait réussi à compter les agresseurs. Cette fois ci, ils étaient 87 à avoir pris part à l'assaut. La Section Noire devrait être au complet pour les affronter et les éliminer. Il ne pouvait en être autrement.

De retour au QG de son unité, il fit son rapport à 2A, Mc Gregor, Loup Agile et au sergent Brizard. Tremblant de rage, de dégout, pleurant comme un enfant, il mit plus d'une heure pour relater l'ensemble de ce qu'il avait constaté. 2A lui proposa de prendre une permission bien méritée. Quelques jours loin de tout çà lui feraient du bien. Boulanger refusa. Il voulait venger les victimes, il voulait rester avec ses copains, il voulait rendre la justice, comme les autres. Il se reposerait plus tard. 2A acquiesça et l'envoya rejoindre ses camarades. Son témoignage se répandrait bientôt comme une trainée de poudre.

La semaine suivante, ce fut le village de Ramonville qui fut attaqué. Louis Duchemin était à proximité. Le rapport qu'il fit à ses supérieurs fut du même tonneau que celui de Boulanger. Les semaines s'enchainèrent et les attaques aussi. Dix villages avaient maintenant été rayés de la carte. Pas un survivant ne pouvait témoigner de quoi que ce soit. Seuls les hommes de la Section Noire étaient en mesure d'apporter des éclairages sur le déroulé des opérations, lorsqu'ils se trouvaient sur place.

C'était quasiment à chaque fois le même scenario. Des fantômes qui

arrivent silencieusement, puis des cris, encore des cris, toujours des cris puis le silence, des fantômes qui repartent silencieusement et enfin, l'horreur.

Une certaine logique commençait à se dessiner dans les attaques. Elles étaient toutes menées dans un secteur de 17 Km² compris entre Verdun et Etain. Ne se sachant pas épiés, les allemands se montraient moins méfiants, comme escompté par Montaigne, et concentraient leurs efforts sur une zone limitée.

À l'intérieur de cette zone, tous les hameaux choisis avaient des caractéristiques identiques. Ils ne devaient être pas trop importants mais avec, cependant, une population restante significative pour que les esprits soient, malgré tout, marqués par l'ampleur du massacre. L'accès devait pouvoir se faire facilement à partir des lignes ennemies, en toute discrétion, et une route principale devait le traverser pour faciliter un éventuel repli en urgence.

Des repérages devaient avoir lieu avant toute attaque. Les maisons visitées ne l'étaient pas au hasard. Les allemands semblaient parfaitement savoir où ils devaient aller pour trouver leur victimes. Le temps passé dans le village était ainsi réduit de manière très très importante.

Bien que postés à proximité et aguerris à ce type de traque, aucun des hommes de la Section Noire n'avait réussi à identifier ces repérages. La furtivité était le maître mot. Le nombre de possibilités d'attaques se réduisant comme peau de chagrin, 2A avait rappelé une partie de ses hommes et concentrait ses efforts sur le secteur identifié.

C'était maintenant des groupes de trois ou quatre hommes qui scrutaient, surveillaient les abords des villages. Il ne leur était toujours pas possible d'intervenir mais les rapports étaient de plus en plus précis. La mémoire de plusieurs est semble t'il plus efficace que la mémoire d'un et, pour les yeux, il en va de même.

Les attaques étaient effectivement particulièrement bien préparées. Ce qui n'avait pas été identifié au départ c'est, qu'en plus du gros de la troupe, de petits groupes étaient envoyés tout autour du village afin de s'assurer qu'il

n’y avait pas de problème. Invisibles, les éclaireurs restaient en place tout au long du massacre et repartaient en dernier pour être sûr que personne ne les suivaient.

L’expérience de Merdieux leur avait servi de leçon et, rien n’était plus laissé au hasard. Les hommes de la Section Noire n’avaient pour l’instant pas été repérés, sûrement en raison de la taille réduite des équipes sur place. Une troupe plus importante ne pourrait se camoufler de la même manière. Tout piège devrait être particulièrement bien préparé. Sans cela, il serait très vite démasqué.

Il fallait œuvrer sur le long terme mais le temps manquait et se payait en vies humaines.

L’idéal aurait été d’intégrer des hommes aux villages pour qu’ils soient identifiés en tant qu’habitants lors des repérages. Ces hommes devraient être suffisamment nombreux pour représenter un danger pour les allemands mais pas trop nombreux pour que cela ne paraisse pas louche.

Comment en pratique réaliser une telle prouesse.

Il fallait tout d’abord identifier un village susceptible d’être attaqué. Avec le temps et la zone plus limitée, cela paraissait faisable. Il fallait ensuite avoir une idée du délai restant avant que l’attaque suivante ne se produise. Cela devenait déjà plus compliqué. Enfin, les repérages étaient faits en amont, certes, mais combien de temps avant ?

2A n’en avait pas la moindre idée mais, les hommes de la Section Noire devraient être intégrés dans les villages avant que ces repérages n’aient lieu. Il ne devait pas, non plus, mobiliser trop tôt une partie importante de la Section Noire, potentiellement pour rien.

La partie d’échec qui se déroulait devenait de plus en plus complexe. Les français avaient déjà sacrifié de nombreuses pièces. Il fallait que les résultats commencent à se voir.

Le dévolu fut porté sur un village se trouvant à 2Km de la ligne de front, à une quinzaine de kilomètres de Verdun. Issoire, puisque tel était son nom, jouxtait une forêt d'Aulnes glutineux, d'Ormes lisse, de Frênes, de Chênes pédonculés, de Charmes et d'Érables champêtres au sud.

Peu entretenue et assez étendue, cette forêt était sombre et dense. Des ronces et des arbres morts tombés la rendait particulièrement difficile d'accès. Elle semblait idéale pour se camoufler ou pour servir de base de repli en cas de nécessité.

Construit autour de son église, le bourg était veiné de petites ruelles qui débouchaient toutes sur le parvis. Il était coupé en deux par une route principale qui reliait Etain à Verdun. Il ne restait plus qu'une trentaine de personnes, réfractaires à toute migration. Les enfants et la grande majorité des femmes étaient partis. Quelques cinquantenaires essayaient de limiter la destruction programmée des bâtiments. Nés ici, aucun d'entre eux n'envisageait de se déplacer, ne serait ce que de dix kilomètres.

En face de l'église, une épicerie tentait de rester ouverte en dépit des restrictions. Les quelques produits que le propriétaire parvenait à se procurer étaient pris d'assaut et il n'était pas rare que des bagarres éclatent pour un peu de sucre ou de chicorée. La crèmerie d'à côté avait depuis longtemps baissé le rideau. La vitrine avait cédé sous les vibrations des obus et le propriétaire avait installé, comme il avait pu, un panneau de bois à la place.

Un peu plus loin, le muret qui entourait la mairie, victime du manque d'entretien, était percé de brèches et les grilles qui le surmontaient gisaient par terre sans que personne n'ait eu l'idée de les remonter. Du lierre commençait à le recouvrir par endroit.

Des maisons bourgeoises complétaient la place. L'ensemble des bâtiments était gris. La poussière amenée du champ de bataille par les vents recouvrait tout. Issoire était une ville fantôme dans laquelle se promenaient des spectres attachés à leur terre. Des ombres allaient bientôt se joindre à eux, des ombres de la Section Noire. Des ombres mortelles ayant pour unique but d'éliminer les démons qui terrorisaient la région.

Le combat serait âpre, tous les hommes le savaient mais tous n’attendaient que çà.

Le 09 avril 1916, 24 soldats de la Section Noire furent intégrés à la population d’Issoire. Afin de justifier leur présence dans ce village, ils devaient simuler des handicaps ou porter des bandages laissant à penser qu’il s’agissait là de blessés ou de mutilés de retour chez eux.

24 hommes, cela pouvait faire beaucoup, mais, il fallait sécuriser au maximum les lieux. Un nouveau risque était pris, celui de se faire démasquer. La probabilité semblait cependant très faible. Seul 2A resterait à l’écart, à quelque distance de la bourgade, pour coordonner les actions et les interventions de chaque groupe lors de la bataille finale. Une partie des amérindiens, une cinquantaine environ, serait cachée dans les caves des maisons, le temps qu’il faudrait. Trop facilement identifiables, ils ne devraient, en aucun cas, se montrer dans les semaines à venir. Ces guerriers, habitués à de rudes conditions d’existence acceptèrent sans difficulté cette obligation.

Ils étaient horrifiés par les exactions commises. Leur haine des allemands était quasiment plus forte que celle des membres historiques de la Section Noire.

Le reste des américains demeurerait stationné par petits groupes dans la forêt. Chasseurs émérites, ils seraient indétectables et prêts à intervenir lorsque le besoin s’en ferait sentir. Loup agile resterait avec ses hommes. Mc Gregor, de son côté, accompagnerait 2A pour la coordination.

Pour l’occasion, l’armement de la Section Noire avait été refait à neuf. Les révolvers d’ordonnance et fusils Lebel des Français avaient été remplacés par des fusils Springfield et des colts 45 M1911 dernier cri. Des fusils à pompe avaient été distribués pour le combat rapproché. Des tomawaks étaient même venus compléter l’équipement de certains. Le sergent Brizard en avait pris deux. Tous les hommes étaient prêts.

Restait maintenant à attendre l’attaque qui ne manquerait sûrement pas d’arriver. Rien ne se passa pendant une semaine, puis deux.

Le 25 avril 1916, un homme inconnu traversa le village. Grand, brun, le visage mangé par une barbe de trois jours, il semblait chercher quelque chose. Il s'arrêta pour demander son chemin à Brizard. Le sergent fut surpris qu'un homme de cet âge, environ 25 ans, ne soit pas mobilisé. Il n'y prêta néanmoins pas attention plus que çà et répondit à sa question : comment rejoindre Verdun.

Lorsque l'individu le remercia et, alors qu'il s'était exprimé dans un français parfait, Brizard nota un très léger accent, germanique ou alsacien.

Il ne put réellement l'identifier mais, interpellé par cette sonorité, il fit signe à l'un de ses hommes, Jules Le Tessier, assis sur le parvis de l'église, de le suivre discrètement, très discrètement. L'inconnu parcouru la route principale sur deux cents mètres en direction de Verdun. Après s'être assuré de ne pas être suivi, il bifurqua vers le nord à travers champ. Il n'avait pas remarqué qu'il était espionné.

Il se dirigeait maintenant clairement vers les lignes allemandes. Les tranchées françaises furent traversées sans difficultés. Il connaissait parfaitement les lieux, manifestement. Ne pouvant aller plus loin sans prendre des risques importants, Le Tessier revint à Issoire avec des informations très précieuses.

Il connaissait un des passages par lequel Kaiser envoyait ses troupes. En plein jour, un homme seul avait pu passer au milieu des soldats du 165ème Régiment d'Infanterie sans être remarqué le moins du monde. De nuit, il n'était pas étonnant qu'une unité de presque cent individus puisse passer. Le front était une passoire.

De retour à Issoire, Le Tessier fit son rapport à Brizard qui envoya aussitôt un pigeon à son capitaine. L'attaque était imminente. Ils ne s'étaient pas trompés.

Rien ne se passa pendant deux jours. Les attaques ne suivaient donc pas immédiatement les repérages. Une nouvelle information bonne à prendre. Dans la nuit du 27 au 28 avril, les soldats de la Section Noire présents dans le village furent alertés par des pas dans les maisons qu'ils occupaient.

Il était deux heures du matin. Les massacres n'avaient jamais débuté aussi tôt. Les bruits étaient tellement ténus et diffus qu'ils ne pouvaient provenir que d'un homme seul. Le village n'était pas attaqué. De nouveaux repérages étaient en cours. Les Allemands étaient d'une prudence infinie. Chaque pièce, de chaque maison, fut visitée. Heureusement, les entrées des caves occupées par les Amérindiens avaient été soigneusement dissimulées. Dans les chambres, les occupants avaient reçu pour consigne de faire semblant de dormir quoi qu'il se passe. Les hommes de la Section Noire étaient cependant sur le qui vive, prêts à bondir en cas d'agression.

Leur tour d'horizon terminé, les intrus disparurent, comme ils étaient venus, dans un silence presque total. Il n'y avait plus de doutes, le combat final était proche.

Quatre jours passèrent encore.

À l'aube du 3 mai, alors que la fatigue se faisait sentir et que la lassitude de la nuit pesait sur les organismes, une estafette arriva en courant sous la tente de 2A. Une attaque avait été lancée. Il y avait un seul survivant. L'annonce de cette nouvelle fit l'effet d'un coup de massue au capitaine. Son cerveau s'emballa. Un seul de ses hommes avait survécu au combat. Pourquoi n'avait il pas entendu quoique ce soit ? Pourquoi n'avait il pas été prévenu ? Il comptait des amis dans sa section. Qui était le survivant ? Qu'étaient devenus les autres ?

Il avait eu tort de rester à l'écart, avec lui, le résultat de la bataille aurait pu être différent.

Après une minute d'errance, remis de ses premières émotions, il pu interroger calmement le messager à qui il n'avait pas donnée l'opportunité de préciser quoi que ce soit.

Il était normal que 2A n'ait rien entendu. Ce n'était pas Issoire qui venait d'être attaqué mais le village d'Urdain, à une dizaine de kilomètres de là. Le survivant, un octogénaire avait été horriblement mutilé et était porteur d'un message. Ce message était simple : « Kaiser était au courant des manigances de la Section Noire. Les français n'étaient pas de taille et il aurait toujours

un temps d’avance sur eux. Quand il voudrait, il anéantirait ces soldats de pacotille. »

Comment était ce possible ?

Le dispositif en place avait été particulièrement discret. Tout avait été pensé pour que cela puisse fonctionner.

Les repérages faits n’avaient pu déceler quoi que ce soit, 2A en était pratiquement certain. Pour prévenir tout danger, le Capitaine avait même envoyé un américain, coureur de fond émérite pour surveiller le passage qui permettait de traverser les tranchées, celui qu’avait découvert Le Tessier.

L’indien, nommé Simon Odensia, était Pawnee. Il avait couru et remporté plusieurs marathons avant la guerre. Son endurance et sa vitesse n’avait pas d’égales en Europe. Sa mission était de prévenir en courant de toute intrusion ennemie.

Même si Issoire n’était pas la cible, il aurait dû donner l’alerte en voyant la troupe allemande franchir les lignes françaises.

S’il ne l’avait pas fait, c’est qu’il y avait d’autres chemins. Le Front était vraiment une passoire.

Le dispositif était éventé. Une taupe était elle présente dans la Section Noire ? 2A avait choisi personnellement chacun de ses membres. Ils avaient partagé avec eux sang, sueur, douleurs et peurs. Il n’était pas possible que l’un deux soit un traitre.

Du côté des américains, aucun n’avait eu de contact avec les boches. Nombreux même étaient ceux qui ne parlaient que l’anglais et leur langue tribale.

Un détail avait dû être négligé. Il ne pouvait en être autrement. Le temps pressait, 2A recommença immédiatement ou presque à échafauder un plan. Au bout de quelques heures, il le tenait.

Le dispositif devait être déplacé et renouvelé. Et, cette fois ci, Kaiser devrait être informé de ce déplacement. Les mouvements de troupes

devraient être évidents mais, pas trop, comme si un nouvel essai était tenté, encore plus discrètement, comme si le capitaine français, manquant d'imagination s'entêtait dans un plan initial qu'il trouvait imparable.

Le village protégé ne serait en revanche pas forcément celui auquel l'Allemand s'attendrait. Les apparences seraient trompeuses. Au jeu du menteur, il allait falloir être le meilleur. Ce serait là sa dernière carte. Sacrifier des civils lui devenait trop insupportable.

Chapitre IV

Depuis 1914, l'âme de 2A était morte, ce qui pouvait lui arriver personnellement lui importait peu.

En décembre de cette année là, le 10 précisément, le dernier ami qui lui restait de sa vie « d'avant » avait été emporté par une balle en pleine tête. 2A était coincé dans une tranchée que ses hommes et lui avaient prise. Les Allemands venaient de lancer une contre offensive et il n'avait pu suivre son unité lors de son repli. Les tirs étaient tellement nourris qu'André était contraint de rester terré dans un abri de fortune.

En voyant apparaître des soldats ennemis dans l'embrasure de la porte de sa cachette, il se prépara au combat et à mourir. Ses adversaires était sept, il était seul. Le combat était inégal mais il vendrait chèrement sa peau.

Pour accéder jusqu'à lui, ils devaient passer par un passage étroit. Il n'aurait donc à affronter « que » deux types à la fois. Sa chance était peut être là. Il ne lui restait presque plus de munitions. Il abattit les deux premiers à se présenter devant lui avec ses cinq dernières cartouches. La précision de ces pistolets d'ordonnance était donc bien médiocre.

Saisissant son couteau, il s'apprêta à combattre. En voyant cela, le soldat lui faisant face refusa d'avancer plus et leva son arme. Il visa. Deux détonations retentirent et l'allemand tomba. Tout comme celui qui se trouvait juste derrière.

2A n'en revenait pas. Comment était ce possible ? C'est alors qu'il entrevit son ami, son sergent. Il était venu le chercher. Excellant au corps à corps, il avait éliminé silencieusement les trois soldats se trouvant à l'extérieur avant de mettre en joue ceux qui faisaient face au capitaine. Bon tireur, il avait pu se défaire aisément de deux adversaires qui lui tournaient le dos.

Sans perdre de temps en effusions, un simple regard suffisait entre les deux hommes pour qu'ils se comprennent, les deux français se remirent en

route, parcourant la tranchée à la recherche d'une issue. Celle que le sergent avait empruntée pour revenir était maintenant occupée par l'ennemi. Plus aucun retour par là n'était possible.

Après deux heures de cache-cache, les deux français avaient mis assez de distance entre les boches et eux pour tenter une sortie discrète. La nuit qui commencerait bientôt à tomber serait propice à leur fuite. La ligne française était à trois cents mètres d'eux. Il faudrait les faire en rampant. Cela n'effrayait nullement ces deux gaillards parfaitement affutés après 4 mois de combats intensifs en première ligne. Ils mirent cependant, malgré tout, une heure de plus à parcourir cette distance. Il leur fallait être prudents et éviter de se faire repérer pour ne pas finir en steak haché sous les bombardements.

Il leur restait une dizaine de mètres à parcourir quand ils se relevèrent pour courir et se jeter à l'abri de la tranchée amie. Il n'y avait plus aucun risque, le temps qu'en face, ils réagissent, ils seraient en sécurité. Dès qu'il fut debout, 2A aperçut un scintillement sur sa droite. Il vit son ami sauter dans sa direction et le sentit le bousculer. Sous le choc, il tomba et entendit une détonation. C'était un tireur isolé. Il les avait repérés et attendait son heure patiemment. Il avait saisi sa chance dès qu'il en avait eu l'opportunité. Saleté de sniper.

Après avoir tiré, il fut abattu par les défenseurs présents sur la ligne. Il ne faisait pas bon dévoiler sa cachette pour un homme seul. André constata avec plaisir que son ami venait de lui sauver la vie, une nouvelle fois, ils étaient sains et sauf. Il devrait vraiment lui payer un coup. Malheureusement, seul 2A était sain et sauf. En l'écartant, le sergent avait coupé la trajectoire de la balle qui était destinée à son capitaine. Atteint en pleine tête, il ne se relèverait jamais.

Le dernier des êtres qui lui étaient chers venait de disparaître. À compter de cet instant, détruit qu'il était, 2A ne manifesterait plus aucune émotion.

Il n'avait pas réussi à protéger les siens. Comme un remède au mal qui le rongeait, il devrait, maintenant et encore plus qu'auparavant même, protéger les autres, autant que faire se peut.

C’était dorénavant sa plus grande motivation, sa mission, ce qui lui permettrait encore d’avancer.

Aujourd’hui et, pour l’instant, à chaque échec, à chaque erreur, des vies innocentes étaient sacrifiées. La responsabilité qui reposait sur les épaules d’André Albert était immense. S’il ne sortait pas vainqueur de son duel avec Kaiser, elle l’écraserait comme une vulgaire mouche.

Les manœuvres qu’il comptait initier se situaient sur plusieurs niveaux.

Dans un premier temps, il allait déplacer des hommes présents à Issoire, de manière très évidente. Il solliciterait des véhicules automobiles pour transporter les troupes, histoire de ne laisser aucun doute sur ce qui se passait. Ces hommes n’appartiendraient pas à la Section Noire, ce ne serait que des leurres, grossiers.

En parallèle, il laisserait des soldats issus d’un régiment classique, presque discrètement, dans le village. Ces soldats devraient, eux, tenter de se cacher au mieux. Certaines traces devraient cependant être laissées, sans être flagrantes, pour que les boches puissent déjouer le piège tendu. Dans le même temps, les membres de la Section Noire iraient attendre Kaiser dans une vraie cible potentielle.

Le but de tout ce stratagème était de laisser penser aux allemands qu’ils avaient découvert un leurre grossier et pu éventer facilement le nouveau plan des français. Il fallait les amener à penser que des troupes laissées discrètement à Issoire les attendaient toujours et ainsi les pousser à attaquer une autre bourgade dans laquelle se trouverait effectivement 2A.

L’évidence du faux piège d’Issoire devait les amener à ne pas se méfier. Ils devraient être persuadés que La Section Noire se trouve toujours au même endroit. Focalisés sur Issoire, ils seraient anéantis ailleurs.

Tout cela allait prendre du temps et coûter des vies humaines. N’y avait-il d’autres moyens ? Aucun ne venait à l’esprit de 2A et de toute façon, quand on a commencé à étrangler le chat, il faut le finir…

Il référa de tout à Montaigne. Il fallait impliquer des hommes d’autres

régiments, la validation du général était indispensable.

Ce fut le 78ème Régiment d'Infanterie qui fut choisi, pour différentes raisons. Tout d'abord, il était stationné non loin de là et était au repos pour quelques jours après des mois passés en première ligne. La majorité des soldats qui le composait avait besoin de souffler. Malgré tout, des volontaires avaient été désignés parmi ceux qui étaient un peu plus frais que les autres. Afin de limiter les risques de trahison, ils n'avaient pratiquement reçu aucune information. Moins ils en sauraient et mieux ce serait pour tout le monde.

Le choix de ce régiment avait été motivé par une autre raison, plus personnelle celle ci. C'était le régiment de cœur du Capitaine André Albert. Il avait fait ses classes à Guéret, dans la caserne du 78ème en compagnie de charentais, de dordognauds et de corréziens. Il aimait les gars de sa région et leur faisait peut être un peu plus confiance qu'à d'autres.

Dès le 05 mai, des camions arrivèrent à Issoire. Des hommes du 78ème RI venus la veille, le plus discrètement possible, montèrent dedans et firent mine de partir, pour une destination inconnue.

La ficelle était grosse. Même s'ils cheminaient discrètement, les soldats d'un régiment régulier n'étaient pas en capacité de se montrer aussi furtif que les membres de la Section Noire. Les Allemands ne pouvaient avoir manqué leur arrivée par les champs. C'était ce que voulait 2A. Que cette partie là soit évidente.

Une cinquantaine de gars du 78ème restèrent dans le village, beaucoup plus discrètement. Le but était de faire croire aux allemands que la Section Noire tentait de se camoufler au même endroit, que le dispositif qui avait été mis en place précédemment était reconduit. Il fallait cependant laisser trainer quelques indices pour que Kaiser pense savoir où se trouvait la Section Noire.

La troisième étape était d'installer, avec d'infinies précautions, 2A et sa troupe dans une autre bourgade susceptible d'être attaquée. Si les allemands s'en prenaient à elle, ils auraient enfin le sort qu'ils méritaient. Cette partie

du plan devait être invisible. Kaiser ne devait se douter de rien.

Le départ de la Section Noire se fit dans la nuit du 04 au 05 mai. La lune presque pleine leur permis de se diriger facilement vers le point de ralliement qui se trouvait au-delà de la forêt, au sud d'Issoire. Les amérindiens furent les premiers à partir. Ce genre d'exercice n'avait aucun secret pour eux. La troupe du Capitaine ne connut pas plus de difficulté.

Lorsque tout le monde fut réuni, 2A les guida vers St Cyprien les Carrières à 5 kilomètres de là. Comme son nom l'indiquait, ce village avait servi de lieu d'extraction de pierre pendant des siècles. Tout un réseau de galeries permettait de circuler sous le village sans se faire repérer. Un endroit idéal pour attendre un ennemi.

Tout comme Issoire, le bourg était séparé par une rue principale. De chaque côté de la route des maisons formaient une sorte de haie d'honneur pour les voyageurs qui l'empruntait. Longue de cinq cent mètres, cette rue débouchait sur la place de la mairie. Deux bistrots y trônaient fièrement, comme des défis à la guerre. Ils semblaient dire que la vie continue en toute circonstance.

Des platanes centenaires étaient présents sur la grande majorité de cette place. Leurs branches entrelacées formaient une protection idéale contre le soleil. Qu'il devait être bien agréable de prendre un petit verre sur une terrasse à l'ombre de ces magnifiques arbres. En cette matinée du mois de mai, si la guerre n'avait rappelé, au loin, sa présence à coup de canon, il aurait été possible de se croire en paix.

Ce n'était pourtant pas le cas.

À peine arrivé sur place, 2A déploya ses hommes. Il fallait rester visible le moins de temps possible. Comme toujours, la furtivité était le maître mot. Les carrières étaient vastes. Il fallait les aménager pour qu'elle puisse accueillir, en toute discrétion, les soldats de la Section Noire. Autant ils étaient à l'aise dans les bois, autant les amérindiens avaient des difficultés pour s'enfoncer sous terre. La lumière était essentielle à leur existence. Dans les caves d'Issoire, certains avaient déjà connus bien des souffrances. L'idée

de rentrer dans le ventre de leur mère la terre en paniquait maintenant la plupart. C'était des guerriers courageux et capables de subir bien des épreuves. Leur honneur était en jeu. Ils ne flancheraient pas.

Afin de les ménager le plus possible, il fut cependant décidé que la majorité d'entre eux séjournerait dans le bois qui se trouvait à proximité du village. L'accès à la bourgade se ferait tout aussi rapidement et les hommes seraient dans un bien meilleur état d'esprit s'ils séjournaient à l'air libre.

Seuls les volontaires furent envoyés sous terre. Au fil des siècles des accès avaient été aménagés entre les habitations et les cavités creusées dans la pierre. La circulation dans le village pourrait se faire en toute discrétion.

Les carrières, composées de vastes salles creusées dans la pierre, permettaient d'organiser une vie presque normale. Des dortoirs, un réfectoire, une infirmerie, des latrines avaient été installés. Des lampes à pétrole permettraient de s'éclairer. Des feux permettant, luxe suprême, de cuire les aliments, furent même allumés. Les indiens Dakota possédaient un savoir faire extrêmement précieux en matière de feux invisibles. Creusés dans le sol et alimentés en air par un système de tunnels, il était possible de passer à côté de l'un de ces foyers sans le détecter. Personne de l'extérieur ne pourrait les apercevoir. Une technique ancestrale au service du confort de soldats de l'ère moderne.

Telle des fourmis dans leur fourmilière, les soldats de la Section Noire vivraient dans l'ombre et seraient prêts à jaillir à la lumière pour défendre leur territoire.

À Issoire, les hommes du 78ème s'installèrent dans les chaussons de la Section Noire. Le dispositif était reproduit à l'identique de celui qui avait été mis en place précédemment. Une partie des hommes fut positionnée dans la forêt au sud, une autre dans les caves et le reste demeura bien visible.

Les allemands devaient croire que les français s'entêtaient, persuadés de l'efficacité de leur plan. Sachant Issoire occupé, ils iraient immanquablement voir ailleurs et la probabilité que St Cyprien Les

Carrières soit choisi était importante. La localisation et la disposition des lieux en faisait une cible idéale, comme avait pu l'être Issoire…

Pour ces hommes qui avaient connus l'horreur du front pendant des mois, cette parenthèse avait des airs de vacances. Même pour ceux qui étaient tapis dans les caves, le sentiment d'insécurité avait, pour un temps, disparu. À Issoire, plus de risques de voir un obus tomber sur sa gamelle pendant un déjeuner ou sur les latrines pendant une pause naturelle. Plus de risque de prendre la balle d'un tireur isolé entre les deux yeux ou de voir des allemands arriver au détour d'une tranchée avec pour seule ambition d'égorger tout ce qui se trouverait sur leur passage. À Issoire, il s'agissait juste de faire illusion et d'attendre. Pour ces hommes au bout du rouleau, ce n'était que du bonheur ou, tout au moins, ce qui s'en rapprochait le plus.

Dans les deux villages l'attente commença. Dans les deux villages, elle était sereine. Pour les uns, elle était synonyme de pause et pour les autres, elle servait de préparation avant la grande explication.

Le seul qu'elle affectait vraiment était 2A. Plus elle durait et plus ses craintes augmentaient. Une fois de plus, les choix avaient été forts et infiniment risqués. Une fois de plus, il misait la vie d'innocents pour un pari insensé. Ses nuits étaient de plus en plus agitées. Son impatience grandissait.

Mc Gregor, Loup Agile, le sergent Brizard et lui avaient établi leur quartier général dans une salle des carrières proche d'une maison bordant la place principale du village. C'était là que le combat principal aurait lieu et aucun des quatre ne voulait manquer ça.

Chapitre V

Le matin du 15 mai, trois heures avant le lever du jour, des ombres se faufilèrent entre les maisons. Elles y pénétrèrent sans difficulté, comme si elles y avaient toujours habité, comme si elles traversaient les murs. D'autres fantômes avaient, au même moment investi le bois juste à côté du village. Lorsque le commandant allemand donna le signal, l'horreur se déchaina de nouveau.

Réveillée en sursaut, une partie des soldats français réagit immédiatement. Ceux qui étaient postés dans les caves sortirent de leur cachette et vinrent prêter main forte à leurs camarades rééquilibrant un peu le combat dans les maisons.

Dans le bois, les occupants furent surpris par la violence de l'attaque. Plusieurs d'entre eux furent tués avant même d'avoir pu se lever. Au bout de quelques minutes, la situation se stabilisa un peu mais le mal avait déjà été fait. Les allemands acculaient leurs adversaires et les repoussaient inexorablement vers le village. Au centre de celui-ci, Kaiser avait installé sa ligne de défense. Les deux mâchoires du piège allaient se refermer et éliminer une grande partie de l'unité française. Le gros de la troupe allemande pourrait alors venir prêter main forte aux soldats qui étaient confrontés à une forte résistance dans les ruelles et les maisons du bourg.

Il fallait que le capitaine français trouve un moyen de briser cette ligne de défense. Réquisitionnant son sergent et les quelques hommes à proximité, il abandonna la maison dans laquelle il se trouvait pour se diriger vers le toit de la mairie. De cette position, il pourrait arroser les allemands avec tout ce qui lui tomberait sous la main.

Kaiser avait sécurisé les chemins d'accès. Le capitaine et ses hommes tombèrent nez à nez avec une dizaine d'allemands qui avaient monté une barricade de fortune avec des tables et des meubles de toutes sortes pris dans les maisons visitées.

Un échange de tirs nourris eu lieu. De chaque côté, des hommes

tombèrent. Les français chargèrent alors, baïonnette au canon. Malgré leur surnom poétique, « Rosalie », ces baïonnettes étaient redoutables et firent merveille. Le sergent fut le premier à franchir les barricades. Il para un coup de couteau avec son fusil et asséna un coup de crosse à son adversaire dans le même mouvement. Sonné, l'allemand chuta. C'était trop tard pour qu'il en réchappe. Il fut achevé d'un coup de Rosalie en plein cœur.

Tous les français restants avaient maintenant rejoint le sergent. La barricade était prise, les allemands battaient en retraite. Cette petite victoire redonna un peu de baume au cœur aux poilus. La Mairie était proche, les survivants l'atteindraient bientôt. Même s'ils n'étaient plus que cinq leur détermination serait sans faille.

Un comité d'accueil occupait le rez-de-chaussée du bâtiment. Un dizaine de boches étaient cachés dans le hall d'entrée. Le sergent fut mortellement blessé par un tir au cœur en franchissant la porte principale. Le voyant tomber, les autres s'arrêtèrent net et plongèrent sur le côté. Saisissant leurs grenades, ils les jetèrent en direction des allemands. Lorsque la fumée se dissipa, il n'en restait plus que deux en vie. Rendu fou de rage par la perte de son sous officier, le capitaine chargea, sabre au clair.

Pendant que le premier ennemi se remettait du choc de l'explosion, il lui ouvrit le torse en deux. Le laissant déverser ses entrailles sur le sol, il se tourna vers le second. Du plat de sa lame il dévia la baïonnette qui se dirigeait vers sa gorge. Il s'apprêtait à contre attaquer lorsque son adversaire tomba frappé en pleine tête par un tir français. D'un signe de tête l'officier français remercia son compagnon d'avoir abrégé le combat. Ils n'étaient plus que quatre mais leur détermination serait sans faille.

Un grand escalier en pierre menait au premier étage puis au deuxième. En quelques secondes les marches furent franchies et les français investirent le second étage. Il était vide, tout comme le premier. Ils cherchèrent ensuite le moyen d'accéder au toit.

Une échelle de meunier permettait de monter au grenier. De là, ils purent, en enlevant des tuiles, se positionner sur la toiture, à l'abri du conduit d'une

cheminée. En contrebas, la situation était extrêmement confuse. Les forces stationnées dans le bois se repliaient en direction de la place, droit sur la ligne de défense mise en place par Kaiser. Cette dernière avait commencé à faire feu.

Les français pris en étau ne tiendraient pas longtemps. Sortant de sa cachette, le capitaine jeta ce qui lui restait comme grenade en direction de la place, bientôt imité par ses hommes. Après un instant de flottement dû à la surprise, une partie des allemands se retourna et tira en direction du toit de la mairie faisant mouche à deux reprises.

Le capitaine restait seul en compagnie d'un de ses camarades. À deux, ils ne pourraient pas faire grand-chose mais toute diversion restait bonne à prendre. Les gars coincés en bas pourraient peut être en profiter. Ils n'étaient plus que deux mais leur détermination serait sans faille.

Kaiser ne l'entendait pas forcément de cette oreille. Il demanda à ce qu'un tir de barrage soit orienté vers le toit de la Mairie. En haut, personne ne pourrait plus sortir un temps soit peu la tête sans risquer de se la faire arracher.

Dans les maisons, la situation tournait à l'avantage des allemands plus vite que prévu. En dépit des renforts venus des caves, les français ne faisaient pas le poids. Quelques minutes plus tard les habitations seraient complètement nettoyées et contrairement à ce qui était prévu initialement, ces renforts pourraient venir prêter main forte à Kaiser sur la place. L'étau allait se resserrer encore plus.

Le capitaine français ne pouvait accepter cette situation mais, dès qu'il tentait quoi que ce soit, un nuage d'acier le forçait à se remettre à l'abri de son conduit de cheminée.

Les combats durèrent une heure encore. Il faisait maintenant bien jour. Sur la place les derniers combattants français succombèrent non sans avoir fait preuve d'une extrême vaillance. Les blessés furent systématiquement achevés. Les allemands n'avaient pas perdu leurs « bonnes » habitudes. Il ne fallait laisser aucun témoin.

Sur le toit, seul le capitaine était encore en état de combattre. Son acolyte gisait à côté de lui le ventre déchiré par le plomb. Il était seul mais sa détermination serait sans faille. Des ennemis firent irruption par le trou creusé au travers des tuiles. Bien qu'ayant réussi à éliminer deux adversaires supplémentaires, le capitaine fut rapidement submergé, désarmé et amené au sol pendant que son subordonné était achevé, froidement.

À genou devant Kaiser, il ne put que constater l'ampleur du désastre.

Il était le dernier survivant. Son unité avait été tout simplement anéantie. En dépit de ce qu'ils avaient enduré depuis le début de la guerre, tous ces hommes courageux n'avaient pas réussi à stopper cette horde monstrueuse.

Cette dernière pensée lui traversa la tête en même temps que la balle tirée par Kaiser.

Chapitre VI

2A se réveilla avec un mal au crâne comme il n'en avait jamais eu. Il enfila ses chaussures et sortit à l'air libre. Le temps était clair et la température très agréable. Tout le monde dormait encore. Il ne devait pas être guère plus de 7h. Au loin, le bruit des combats semblait différent, à la fois plus proche que d'habitude mais aussi plus diffus. Comme si les gros calibres avaient laissé la place à des armes plus petites. Ce n'était pas pour cela qu'elles étaient moins meurtrières, André ne le savait que trop bien.

Machinalement, il regarda tout autour de lui. Sur la place, les platanes centenaires commençaient à déployer leur ombre majestueuse. À l'est, le soleil levant donnait au ciel une couleur orangée. Qu'il était agréable d'emplir ses poumons d'un immense bol d'air, de respirer, tout simplement.

Même si ce qui lui faisait office de chambre était plutôt confortable, il s'y sentait oppressé. Dehors, sa seule limite était le ciel. Ses tempes douloureuses tapaient un peu moins fortement. La pression qui lui broyait le cerveau semblait diminuer au fil des minutes passées à déambuler dans les rues désertes.

Il prit la décision de poursuivre cette balade encore quelques instants. Il lui faudrait ensuite reprendre le cours de sa vie, affronter ce quotidien qu'il avait de plus en plus de mal à supporter.

Un peu plus tard dans la matinée, une automobile arriva de Verdun, interrompant ce moment de quasi plénitude qui se prolongeait finalement plus que prévu. Montaigne en descendit et se dirigea à grand pas vers le capitaine. Il avait une mine sombre qui ne présageait rien de bon. Il était accompagné de deux officiers que 2A ne connaissait pas.

Alertés par le bruit du moteur, des hommes commençaient à sortir des habitations environnantes.

Le Sergent Brizard, Mc Gregor et Loup Agile vinrent se poster à côté de leur capitaine.

Montaigne leur fit signe de le suivre et ils s’engouffrèrent tous dans la mairie.

Le général venait d’être informé de l’attaque d’Issoire. La troupe de Kaiser, contre toute attente, s’était ruée sur cette bourgade comme la misère sur le pauvre monde.

Le carnage était effroyable. Il n’y avait aucun survivant. Tous les hommes du 78ème régiment présents sur place avaient été massacrés. Les blessés avaient systématiquement été achevés d’une balle dans la nuque. Le Capitaine Paul Durieux comptait parmi les victimes. Il avait été retrouvé à genoux sur la place de la mairie. Une balle entre les deux yeux. Il avait été repositionné dans une mise en scène macabre après avoir été assassiné.

2A fut particulièrement affecté par la disparition de Paul Durieux. Ils étaient arrivés ensemble à Guéret, le 01 avril 1913. Tout au long de leurs classes, ils avaient soufferts ensemble, ri ensemble. Après la déclaration de guerre, ils avaient combattus côte à côte pendant quelques temps. Alors que 2A était déjà officier de réserve avant la déclaration de guerre, la bravoure de Paul lui avait permis de monter les échelons beaucoup plus vite que la normale. C’était un brave parmi les braves.

Et, il n’avait pas survécu, pas plus que ses hommes.

La conclusion de tout cela était évidente, même si ces soldats étaient aguerris par des mois de combats intenses, ils n’étaient pas de taille face à la Division de la Mort, le surnom de la troupe de Kaiser. Ne s’attendant pas à être attaqués, ils avaient été pris par surprise juste avant le lever du jour. Kaiser avait bien pris soin d’encercler la bourgade et la forêt attenante. À croire qu’il connaissait l’emplacement exact des troupes stationnées. Les qualités de combattant de ses hommes avaient fait le reste.

2A avait souhaité que le 78ème reprenne les emplacements exacts tenus pas la Section Noire. Une nouvelle erreur. En leur demandant d’être discret, mais pas trop, il avait mis leur vie en danger. Encore une erreur. Cela commençait à faire vraiment beaucoup. Il n’était pas l’homme de la situation, il en était maintenant persuadé.

Montaigne semblait, plus que jamais, partager cette opinion et en fit part au Capitaine. Ses échecs avaient été trop nombreux, il ne pouvait plus continuer à commander la Section Noire qui, de toute façon, allait être dissoute.

Le sergent Brizard, Mc Gregor et Loup Agile ne purent contenir leur fureur en entendant ces propos. Ils avaient un immense respect pour 2A qu'ils tenaient pour leur seul et unique chef. Au fil des semaines, les amérindiens avaient appris à connaitre cet officier. Son intégrité et son courage en faisait le leader incontesté de la Section Noire.

D'un regard, André coupa toute velléité de protestation. Toute les décisions étaient prises, il n'y avait plus rien à faire. Les deux officiers présents avec Montaigne étaient venus pour faire leur marché parmi ses hommes d'élite. Ils renforceraient ainsi considérablement leurs divisions.

Le Capitaine André Albert serait envoyé à l'arrière, au quartier général du premier Corps d'Armée et serait l'ordonnance du Général Guillaumat. La sanction était claire, 2A était privé de commandement et de terrain. Avant la guerre, il se destinait à être instituteur. Ses talents d'écrivain allaient être mis à contribution. L'horreur avait vaincu. La Section Noire était morte.

En dix minutes, tous les hommes qui la composaient furent dispatchés dans les unités dont les deux officiers avaient la responsabilité. Les amérindiens qui n'avaient pas d'existence officielle demeurèrent sous la responsabilité de Mc Gregor qui, lui-même, fut rattaché au commandement anglais. Presque cent quarante ans après l'indépendance des Etats Unis, quelle misère…

Des camions arrivèrent, en fin de matinée, pour transporter les troupes. Pour une fois, la logistique était parfaitement huilée. Tout était rondement mené.

2A regarda ses hommes monter, les uns après les autres, dans les véhicules. Tous étaient venus personnellement le saluer et l'assurer de leur soutien. Ils auraient tous agi comme lui et, si c'était à refaire, pas un n'hésiterait à refaire exactement la même chose.

Ces réactions mettaient un peu de baume sur le cœur du capitaine. Seul importait pour lui la vie de ses hommes. Savoir qu'il était respecté et apprécié par ses compagnons lui permettrait d'endurer tout ce qu'il allait subir. Sa mise à l'écart était un désaveu évident. Sa carrière militaire était compromise, de toute évidence. Cela n'avait aucune importance. En étant envoyé à l'arrière, avec les planqués, il augmentait considérablement ses chances de survie. Mais , même cela n'avait aucune importance, il était déjà mort. Plus rien ne pouvait l'affecter.

Il avait sacrifié tant de vies innocentes pour un résultat nul. Tout cela n'avait pas de sens. Plus rien n'avait de sens. Il n'était plus qu'une pauvre coquille vide qu'on mettait au rebus.

En fin d'après midi, son transport arriva. Il monta machinalement dedans et parti, sans se retourner vers le quartier Général du Premier Corps d'Armée. Le général Guillaumat attendait son café.

La route longeait le front sur trois kilomètres. Les allemands avaient initié un de ces bombardements destinés à tout écraser. Ces orages d'acier qui détruisent les chairs mais aussi les âmes. Durant des heures, des obus de tout calibre s'écrasent sur les tranchées contraignant les hommes à se terrer dans des trous tels des lapins apeurés poursuivis par une meute de loups.

Lancé à pleine vitesse, au moins 40 kilomètres par heure, le véhicule dans lequel se trouvait 2A fut soufflé par un projectile ennemi qui avait manifestement décidé de ne pas suivre le même chemin que ses milliers de petits copains.

La voiture fut projetée en l'air et retomba une dizaine de mètres plus loin. Elle fit trois tonneaux puis s'immobilisa.

Lorsqu'il reprit conscience, 2A ne put que constater que le chauffeur était mort. Sa tête regardait son corps depuis le siège passager, les yeux écarquillés de stupeur. Le capot en se brisant sous l'impact l'avait guillotiné.

André parvint à se dégager de son siège et à sortir du véhicule. Ce dernier s'embrasa alors qu'il était à dix mètres à peine. 2A fut littéralement soufflé par l'explosion. Il atterrit dans un champ, en contrebas, de nouveau

inconscient.

Il fut réveillé par des voix. Des hommes cherchaient d'éventuels survivants. André tenta de se lever mais sa tête tourna comme s'il venait de chevaucher une immense toupie pendant des heures. Ses cordes vocales ne fonctionnaient semble t'il pas non plus… Se ressayant, il prit la décision de se reposer trois minutes et de faire un nouvel essai. Lorsqu'il émergea de nouveau, il faisait complètement nuit. Les trois minutes avaient été plus longues que prévu.

Il parvint à se relever. Il palpa rapidement l'ensemble de son corps. Il ne constata pas de saignement, quelques zones douloureuses tout au plus. Sa tête bourdonnait encore un peu. Rien de grave. Il avait perdu ses plaques militaires. Il aurait rapidement l'occasion d'en faire faire de nouvelles.

Lorsqu'il atteignit la voiture, l'incendie avait pris fin. Il n'y avait plus personne à l'horizon. Il allait devoir rentrer à pied.

Il lui restait environ dix kilomètres pour parvenir jusqu'au quartier général du Premier Corps d'Armée. Pour le rejoindre, il devait passer par Verdun. Il en profiterait pour se restaurer un peu. Cela ne faisait sûrement pas loin de 24h qu'il n'avait rien mangé. Même si ce n'était pas la faim qui le taraudait, il devait récupérer un peu d'énergie.

Le chemin fut plus pénible que prévu. Il se sentait vraiment faible. Il avait très soif et sa tête tournait régulièrement l'obligeant à faire de longues pauses. Il arriva finalement à Verdun en fin de matinée.

En passant devant l'église, il consulta machinalement la liste des disparus du jour. Tous les jours, cette liste mentionnait le nom des soldats qui n'étaient pas rentrés et dont le corps n'avait pas été découvert.

Elle était datée du 18 mai.

Ce n'était pas possible. Il devait y avoir une erreur, le bon jour était le 16. Il interpella un soldat qui passait non loin de là. Le 18 était bien la bonne date. Il était resté inconscient deux jours entiers. Personne ne l'avait remarqué dans son champ.

Examinant la liste de plus près, il constata que son nom y figurait. Il était considéré comme disparu. Sa première réaction fut de se rendre jusqu'au poste de commandement de Verdun pour se déclarer vivant. Sur le trajet, il repensa aux évènements des dernières semaines. Tous ses échecs le minaient et tournaient en boucle dans son esprit.

Toutes les stratégies qu'il avait élaborées s'étaient avérées désastreuses. Pas un de ces pièges n'avaient fonctionnés, Kaiser avait visiblement parfaitement su lire dans ses pensées. Il était transparent aux yeux de son adversaire qui avait toujours un temps d'avance.

Tout bien pesé, son adversaire semblait trop pertinent, trop intuitif. Soit c'était un dieu ou un devin et le combat allait être difficile soit il obtenait des informations par un autre biais. Et, dans ce cas, il fallait trouver ce moyen et l'éliminer.

2A repensa à sa réaction après l'attaque d'Urdain. Il avait, dans un premier temps, été convaincu qu'une taupe les avait trahis. Il était revenu sur cette certitude en examinant les profils des hommes qui l'accompagnaient. Aucun d'entre eux n'aurait pu le trahir. L'erreur devait venir d'ailleurs.

Il avait donc mis en cause ses choix et ses certitudes. Malgré tous les doutes qu'il pouvait avoir sur ses propres compétences, tous ces échecs recommençaient clairement à l'interpeller. Il n'aurait pas pu se tromper autant. Et surtout tous les hommes qui partageaient le commandement avec lui n'auraient pas pu se tromper, tous, et autant.

Sa « disparition » lui offrait peut être une opportunité. Celle de mener son enquête seul et en toute discrétion. En effet, qui peut se targuer d'être plus discret qu'un mort ? Totalement libre de ses faits et gestes, il pourrait investiguer en toute liberté.

Avec ses hommes, il était plus fort mais seul, il pourrait se permettre des actes qui s'avéraient beaucoup plus compliqués à plusieurs. Arrivé à deux cents mètres du poste de commandement, sa décision était prise. Il allait rester « disparu » quelques temps. Faisant demi-tour, il se dirigea vers

l’intendance. Il avait besoin de se ravitailler. Il avait besoin de vivres et de munitions.

Equipé de son colt 45 fourni par les amérindiens, il n’était pas sans défense. Il devait malgré tout récupérer un équipement un peu plus lourd.

2A portait son uniforme de capitaine de l’armée française. Le sous officier de permanence ne lui posa aucune question pour lui fournir tout ce qu’il demandait.

André récupéra donc des vivres pour trois jours, un bon vieux fusil Lebel équipé de sa Rosalie, des grenades et autant de cartouches qu’il pouvait en porter. Il demanda aussi un uniforme de simple soldat, plus discret que le sien. Le sous off ne lui posa toujours aucune question hormis la taille qu’il lui fallait.

L’après midi était déjà bien avancé. Après s’être changé et restauré, le Capitaine se dirigea vers le nord.

Chapitre VII

La ligne de front n'était plus qu'à deux kilomètres lorsqu'il décida de faire une halte. Pour que tout se passe pour le mieux, il devait être le plus frais possible. Quelques heures de repos ne lui feraient pas de mal.

Il allait passer de l'autre côté pour rechercher toutes les informations susceptibles de lui être utiles. Il ne pourrait le faire que sous couvert de la nuit. L'expérience acquise au sein de la Section Noire lui servirait. Finalement, il reprenait son ancienne mission mais, cette fois ci, seul.

À l'abri d'un petit bosquet, il dissimula son uniforme, une partie de ses vivres, de ses munitions et son fusil. Pour ce qu'il avait à faire, il valait mieux voyager léger. Le silence et la mobilité étaient à privilégier par rapport à la puissance de feu. Habitué à ce type d'attente, il parvint à dormir quelques heures. Lorsqu'il se réveilla, la lune était haute dans le ciel. Il ne devait pas être loin d'une heure du matin. Il était grand temps de se mettre en route.

Un silence assourdissant régnait sur la campagne.

Le monde pris de folie en journée semblait être complètement à l'arrêt la nuit. C'était comme si le temps était figé. 2A s'attendait presque à voir des obus suspendus dans les airs, immobiles, attendant de terminer leur course de mort. Il n'en était bien évidemment rien. L'univers avait simplement besoin de repos. D'un côté comme de l'autre, les derniers jours avaient été particulièrement violents. Le répit proposé par les artilleurs était le bienvenu et tout le monde en profitait.

Alors qu'il passait a proximité des lignes françaises, André entendit des ronflements. Les sentinelles s'étaient assoupies. S'il survivait aux prochains jours, il lui faudrait signaler ces comportements qui mettaient en danger toute une tranchée. Il ne dénoncerait personne. Les hommes, à bout, n'étaient pas à blâmer. Il faudrait cependant que le haut commandement prenne conscience de la nécessité de tourner plus régulièrement, pour éviter de laisser des hommes trop lessivés en première ligne.

Traverser le no man’s land fut un jeu d’enfant.

Personne n’avait détecté ce spectre qui avançait inexorablement. 2A comprit tout de suite mieux comment Kaiser et sa troupe pouvait pénétrer si facilement du côté français. Le front était bien une passoire.

Arrivé du côté allemand, de nouveaux ronflements se firent entendre. Ils semblaient faire écho à ceux des poilus, à une centaine de mètres. Les trois sentinelles qui se trouvaient à proximité n‘étaient pas en meilleure forme que celles d’en face. Pragmatique dans l’âme, il pensa saisir l’occasion. Trois qui ne se réveilleraient jamais c’était trois ennemis de moins à combattre, trois fusils de moins levés dans sa direction quand il ferait demi-tour.

Sa présence devait cependant rester la plus discrète possible. Trois sentinelles de moins ne changeraient pas le cours de la guerre et ne feraient qu’attirer l’attention sur son passage. Finalement, elles verraient le jour se lever, dans quelques heures.

2A continua de s’enfoncer en territoire ennemi. Il devait atteindre le couvert d’une forêt avant que le jour ne pointe à l’horizon. S’il ne parvenait pas à trouver un abri, il ferait une cible idéale.

Il marcha toute la nuit. Lorsqu’à l’est le soleil se montra il avait parcouru une bonne dizaine de kilomètres. Ici, les arbres n’avaient pas encore été broyés par l’artillerie française. Dès qu’il trouva un bosquet suffisamment dense, il s’y enfonça.

Il s’aménagea un abri en coupant des branchages qu’il positionna sur un petit ruisseau à sec qui traversait de part en part le petit bois. Le débit en hiver devait être assez important. Le lit était profond d’un bon mètre. Il pourrait passer la journée tranquillement. Sa planque lui offrirait, en plus, un joli point de vue. Une route relativement importante serpentait non loin de là. Tous les soldats arrivant ou partant du front devaient passer par là. Il y avait moyen de récolter des informations précieuses.

L’aménagement de sa cachette lui prit presque une heure. Le temps de tailler les branches, de les disposer de façon naturelle au dessous et au

dessus de lui, le soleil était haut dans le ciel. Sa montre indiquait 8h. Après avoir avalé un bout de pain et bu un peu d'eau, il s'allongea et tomba dans un profond sommeil sans rêve. Il lui sembla qu'une seule minute s'était écoulée quand il fut réveillé par la pluie qui tombait.

Revenant dans le monde des vivants, il prit conscience du fait qu'il ne pleuvait nulle part ailleurs que sur lui. Décidément les dieux lui en voulaient personnellement. En fait, aucun dieu ne s'acharnait. Il s'agissait seulement d'Elmut Rubnik qui vidait sa vessie. Pourquoi ici et maintenant, cela resterait pour toujours un mystère.

2A attendit qu'il finisse sa petite affaire et commence à repartir en direction de la route. Son peloton ne l'avait pas attendu. Elmut était seul. Jaillissant de son trou avec souplesse et rapidité, André fut dans son dos en un éclair. La baillonnette qu'il tenait dans sa main droite vint s'enfoncer sur le côté du cervelet d'Elmut qui ne s'aperçut même pas qu'il était mort.

Le capitaine français était trempé. L'uniforme d'Elmut lui tendait les bras. Il s'en saisit et l'enfila. Il venait de gagner encore un cran dans la furtivité. Habillé de la sorte, il pouvait passer pour un allemand. En revanche, s'il était découvert, il serait traité comme un espion. Les lois de la guerre ne le protègeraient plus.

Il attendit la tombée de la nuit pour repartir en exploration. Il devait trouver la base arrière de la Division de la Mort. Il connaissait un des passages empruntés par Kaiser pour passer d'un côté à l'autre du front. Son camp de base ne devait pas en être trop éloigné. 2A prit donc la décision de partir de là pour débuter ses recherches. Selon son estimation, ce chemin se trouvait à trois kilomètres à l'est de sa position actuelle.

En une heure il y serait. La nuit était tombée depuis peu quand il se mit en route. En évitant toutes les routes, des axes principaux aux plus petits sentiers, il mettrait un peu plus de temps mais sécuriserait complètement sa progression. Il n'était pas question qu'il se fasse prendre, pas avant d'avoir obtenu des réponses.

André coupa à travers champs, grimpa des collines et traversa des haies,

scrutant sans cesse les environs, épiant chaque mouvement, attentifs à chaque bruit. Les trois kilomètres furent avalés en un peu plus de temps que prévu mais personne n'avait remarqué sa présence. C'était l'essentiel.

Il s'était rapproché dangereusement des lignes allemandes et risquait, à tout moment, de voir surgir un ou plusieurs soldats de l'Empire.

Le point de passage identifié n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres lorsqu'il buta sur un tronc d'arbre et s'affala de tout son long.

Le tronc grogna et se releva en même tant que le capitaine français. André était en présence d'un colosse. L'homme le plus grand qu'il n'ait jamais vu. Il devait mesurer au moins deux mètres et ne pouvait pas faire moins de cent cinquante kilos.

Il ne semblait pas tout à fait réveillé. L'uniforme allemand que portait le français n'avait, pour l'instant, pas éveillé ses soupçons. 2A devait saisir immédiatement cette opportunité sans quoi, il risquait d'avoir de gros ennuis.

Levant les mains devant lui il s'avança tranquillement vers le boche, un grand sourire aux lèvres. Dans la pénombre le géant ne remarqua pas le couteau qui dépassait légèrement de sa manche. Arrivé à bonne distance, André dégaina son arme et la lame se dirigea vers la gorge de l'allemand. En dépit de son poids, celui-ci réagit avec une vivacité peu commune et recula de quelques centimètres avant que la lame n'atteigne sa gorge. Ces quelques centimètres qui font toute la différence entre un mort et un vivant. Au lieu de s'enfoncer profondément dans son cou, le couteau lui trancha une partie des cordes vocales et buta contre la trachée.

Certes, le type en face d'André ne pourrait plus appeler à l'aide mais il était toujours en capacité de se défendre. Toujours avec une rapidité peu commune, il chargea et tenta de saisir la main qui tenait le couteau. 2A esquiva et en profita pour entailler le bras tendu. Un son étouffé et grotesque voulu sortir de la gorge du colosse, il n'y parvint pas. Dans d'autres circonstances, ce bruit aurait été comique. À ce moment là, aucun des deux hommes n'avait envie de rire.

Malgré la douleur, l'allemand, penché en avant, avait remarqué qu'André s'était déplacé sur sa droite. Il adressa un coup de pied sur le côté en direction du français qui le reçu dans le bas ventre. En plus d'être vif, le bougre était souple…

Le germain profita de la surprise du capitaine pour lui asséner un coup de poing dans le menton. Destabilisé, 2A bascula en arrière. Dans la seconde qui suivit, il était à terre, avec un allemand furieux de cent vingt cinq kilos sur le ventre. Dans sa chute, il avait perdu son couteau. La suite du combat ne s'annonçait pas forcément très bien.

Le boche le rouait de coups de poing. André tentait maladroitement de se protéger de la main gauche et, de la main droite, il essayait d'attraper sa seconde lame positionnée au niveau de son mollet.

Les coups devenaient de plus en plus lourds et difficiles à encaisser. Sa main gauche ne stoppait plus grand-chose. Il prit donc la décision de l'utiliser pour écraser ce qui se trouvait à proximité. Les parties intimes de l'allemand étaient à portée…

André serra et tourna et serra et tourna tant qu'il pu. Un autre cri étouffé sorti de la gorge ruisselante du colosse qui se décala légèrement pour tenter de desserrer la prise. André venait de se créer l'opportunité qu'il attendait, celle qui lui permettrait de se saisir de ce second couteau qui le fuyait depuis tout à l'heure. Dès qu'il l'attrapa, la lame, comme si elle savait parfaitement où se diriger, alla se planter entre les côtes de l'allemand. La pointe se ficha dans le cœur. Non sans avoir jeté un regard plein d'étonnement à son meurtrier, le boche s'affaissa sur le côté libérant ainsi le capitaine.

2A se releva comme il put et scruta la nuit tout autour de lui. Personne. Que faisait ce gars endormi sans armes, au milieu de nulle part ? Là encore, personne ne le saurait jamais. Lorsqu'il fut certain d'être seul, il s'assit pour reprendre son souffle et ses esprits. Demain il aurait le visage tuméfié. Les coups donnés avaient fait mouche à de nombreuses reprises. Il avait de la chance d'être encore en vie. Il fouilla le cadavre à côté de lui avant de partir, histoire d'être sûr de ne rien laisser de côté. Il n'y trouva rien d'utile pour sa mission. Les seuls documents se trouvant dans le portefeuille étaient des

photos de ce qui semblait être la famille du défunt. Des gens pleureraient bientôt la perte d'un être cher.

Après s'être remis de ses émotions, André s'approcha un peu plus de ce qu'il avait identifié être le chemin emprunté par la Division de la Mort. Après avoir étudié la topologie et la configuration des lieux, il se mit en quête du moindre indice. Au bout d'une demi-heure de fouilles, il entendit un bruit qui semblait venir du côté des lignes françaises. Il eu juste le temps de se cacher derrière un tas de boue. Kaiser venait d'apparaître d'une tranchée allemande. Même de nuit, il le reconnut sans difficulté. Depuis leur affrontement à Merdieux, 2A n'avait jamais oublié cette silhouette.

L'allemand continua son chemin comme si de rien n'était. Il semblait retourner vers son camp de base. André décida de le suivre. La chance venait enfin de tourner. Il allait pouvoir découvrir l'endroit où se trouvait le terrier de ces monstres. Seul, il ne pourrait rien faire. Avec les informations récoltées, il arriverait en revanche, sans difficulté, à convaincre Montaigne de le laisser revenir accompagné de ses hommes. La Section Noire allait revivre et allait enfin pouvoir venger toutes les victimes.

Kaiser marcha pendant environ une heure en direction du nord. 2A le suivait discrètement, le plus discrètement possible. L'allemand avait montré à de nombreuses reprises qu'il était particulièrement méfiant. Même sur un territoire détenu par ses compatriotes, cela se confirmait. Il se retournait environ toutes les minutes et prenait soin d'éviter systématiquement tout contact avec d'autres soldats.

Si André n'avait pas su qui il était, il aurait pu croire qu'il s'agissait d'un français en terrain ennemi. Cet homme était un paranoïaque, c'était maintenant évident et cela expliquait beaucoup de choses. Contre un homme qui semblait vérifier le moindre détail, qui semblait en permanence dans la suspicion, n'importe quel piège aurait échoué. Pour le prendre en défaut, il fallait sûrement se lever très tôt.

À ce moment précis, le capitaine français pris pleinement conscience de l'ampleur de la tâche qui l'attendait. Elle lui sembla insurmontable, dans un premier temps. Comment viendrait-il à bout de ce maudit type et de sa

maudite troupe ? Malgré tout, au fil du temps qui passait, et, comme ils étaient coutumiers du fait, 2A et son moral refirent peu à peu surface. Il commença même à imaginer des solutions qui lui permettraient de mener sa mission à bien.

La tanière du monstre serait sûrement l'endroit idéal, celui où il se montrerait le moins vigilant même si, vu le caractère du boche, il devait avoir positionné, tout autour, des millions de pièges et de sentinelles pour prévenir toute attaque surprise.

Au bout d'une heure, Kaiser arriva à l'orée d'une forêt de chênes particulièrement dense. Les pentes d'une colline semblaient se dessiner sous les arbres. 2A continua de suivre l'allemand, se cachant comme il pouvait pour ne pas se faire repérer mais restant suffisamment près pour ne pas le perdre de vue.

Un minuscule chemin serpentait entre les troncs. La végétation était particulièrement touffue et sans son « guide », le français ne l'aurait jamais détecté. Sa progression devait se faire sans aucun bruit. La nuit était maintenant avancée et le silence presque total. De temps en temps, un hibou se manifestait, le bruissement d'un chevreuil qui détalait se faisait entendre mais, la plupart du temps, rien ne venait troubler le calme environnant.

La moindre brindille craquant sous un pied pouvait signaler la présence d'André. Il ne pouvait pas se permettre un affrontement avec l'Allemand maintenant. Non seulement il n'était pas du tout sûr d'en sortir vainqueur mais s'il parvenait à l'éliminer, il se priverait certainement de la possibilité de trouver le camp de base de la Division de la Mort. Tout semblait être fait pour qu'elle soit la moins exposée possible. Cette forêt paraissait immense. Pour des hommes qui voulaient se cacher, elle était sûrement un des meilleurs endroits au monde.

Kaiser avait commencé l'ascension de la colline. La pente était beaucoup plus raide que ne l'avait imaginé André. À plusieurs reprises, il dût même s'aider de ses mains pour continuer à avancer. Devant lui, l'allemand ne semblait avoir aucune difficulté. Il poursuivait son chemin comme si de rien n'était, se retournant toujours fréquemment. Le rôle de proie ne lui collait

vraiment pas bien à la peau. Sans toute l'expertise qu'il avait emmagasinée au sein de la Section Noire, le français se serait fait repérer à maintes reprises.

Aux deux tiers de la colline, le dénivelé se fit moins fort. Une sorte de plateau d'une centaine de mètres de long courrait jusqu'à ce qui avait tout l'air d'être un véritable mur. Au bout d'une vingtaine de mètres, 2A se figea, il avait perdu Kaiser. Ou plus exactement, il s'était envolé, volatilisé, était parti en fumée. En somme, il avait disparu. Certes, il faisait nuit et la lune avait du mal à éclairer le sous bois. Certes, l'allemand était bon dans sa spécialité. Mais 2A n'était pas mauvais non plus et il n'avait pas pu le laisser filer comme çà, aussi facilement.

Pensant avoir été repéré, le français attendit, tous les sens en éveil, prêt au combat. Il se ramassa le plus possible, prêt à bondir. Il resta ainsi, sur le qui vive, pendant une bonne trentaine de minutes. Rien ne bougeait autour de lui si ce n'est ces fichus hiboux et leurs hululements si désagréables et sinistres.

Au bout de la demi-heure, il se détendit un peu. C'est alors qu'il entendit derrière lui un bruit sourd. Un être vivant courrait dans sa direction, se souciant peu du silence. Il se retourna et eut juste le temps de sauter sur le côté pour éviter de se faire percuter. Atterrissant dans des ronces, il se trouva coincé, incapable de se sortir de ce piège naturel. Il était à la merci de son adversaire. Ayant fait demi tour, celui-ci revenait en courant dans sa direction. André se débattit tant qu'il pu, toujours le plus silencieusement possible pour ne pas attirer plus de monde. À un contre un, ce serait déjà difficile. À un contre plusieurs, il allait ravaler son bulletin de naissance cette nuit.

Il entendit l'autre ralentir puis grogner dans sa direction. Ce qu'il avait pris pour un être humain n'était en fait qu'un sanglier qui défendait son territoire. S'approchant d'André, la bête examina la situation. Voyant son envahisseur ainsi immobilisé, il lança un grognement qui ne laissait aucun doute sur le mépris qu'il pouvait ressentir pour son adversaire et repartit au petit trot.

Rien ne serait donc épargné au capitaine. Il était décidemment grand temps que cette guerre se termine, d'une façon ou d'une autre… 2A mit un bon quart d'heure pour se sortir le cul des ronces. Partout où l'uniforme qu'il portait ne le protégeait pas, sa peau était lacérée et la sueur qui coulait maintenant suite à ses efforts lui rappelait l'étendue de sa misère. Le jour allait se lever. Il devait trouver une cachette dans le coin. Il reviendrait la nuit prochaine pour essayer de trouver une explication à la disparition de Kaiser.

Il prit la décision de revenir sur ses pas. Arrivé au bas de la colline, il aperçut un buisson un peu plus épais que les autres à proximité du petit chemin. À l'est, le soleil pointait le bout de ses rayons. La journée serait belle. Se faufilant entre les branches de ce taillis, il parvint jusqu'à un espace un peu plus dégagé. À l'abri des fourrés, il serait confortablement installé. Il fit l'état de lieux de son équipement. Il avait décidé de voyager léger. Il lui restait un peu d'eau et un bout de pain rassis. Avec son colt 45 et ses deux couteaux, il avait de quoi se défendre. Il pouvait s'endormir tranquille. Après la nuit qu'il venait de vivre, il mit une bonne dizaine de secondes pour trouver le sommeil. Un sommeil de nouveau sans rêve.

Lorsqu'il se réveilla, la journée était bien avancée. Ses égratignures lui rappelaient ses aventures dans les ronces dès qu'il bougeait mais cela mis à part, il se sentait plutôt en forme. Les coups du colosse avaient dû lui déformer le visage mais n'avaient visiblement pas trop détérioré son cerveau.

Il finit rapidement son pain qu'il agrémenta d'un peu de viande séchée qu'il retrouva dans l'une de ses poches. Elle devait être assez ancienne mais avait encore plutôt bon goût. De toute façon, il lui fallait un peu d'énergie, ce n'était pas le moment d'être bégueule. Un petit coup d'eau pour finir ce repas de fête et il était prêt à repartir. Il lui fallait cependant attendre que la nuit tombe. Même si cette forêt n'avait pas l'air très fréquentée, il n'avait pas envie de tomber nez à nez avec des soldats de la Division de la Mort.

Il attendit donc, repensant à la disparition subite de Kaiser, la veille. L'allemand n'avait pu le semer, un mur ou quelque chose d'équivalent lui

barrait la route. S'il avait bifurqué à droite ou à gauche, il l'aurait repéré. Et si sa présence avait été remarquée, il ne serait pas là, à cet instant, à se poser toutes ces questions.

Il devait aller examiner de plus près la paroi rocheuse. Et c'est ce qu'il fit dès que la nuit fut tombée. Sans Kaiser pour le guider, André trouva la colline encore plus difficile d'accès que la veille. Pour monter aussi facilement, l'allemand devait être en très bonne forme physique. Ce n'était pas vraiment une bonne nouvelle dans la perspective d'un prochain affrontement.

Arrivé sur le plateau, 2A s'avança à pas de loup vers cette fameuse paroi rocheuse. La nuit était maintenant bien installée et aucune lumière ne parvenait sous les arbres. À une dizaine de mètre de la roche, la végétation semblait s'éclaircir un peu. L'endroit paraissait presque entretenu. Comme si la main de l'homme avait aménagé le coin.

André avança encore un peu. La lune se levait tranquillement dans le ciel. Sa lumière facilita un peu la tâche du capitaine. La main posée sur le mur qui s'élevait devant lui, il tourna sur sa gauche et le longea sur une dizaine de mètres. Il sentait toutes les aspérités de la pierre sous ses doigts.

Persuadé qu'il ne trouverait rien de ce côté ci et il fit demi tour et répéta l'opération, dans l'autre sens, sur une distance un peu plus longue. À aucun moment il ne sentit quoi que ce soit sur la paroi qui lui aurait indiqué l'entrée d'une grotte, le début d'un escalier ou l'existence d'une porte camouflée. Rien ici ne permettait d'expliquer la disparition de Kaiser. Repartant par le petit chemin, il tenta de se remémorer le dernier endroit où il avait vu l'allemand hier soir. Dans la pénombre, ce n'était pas une chose facile mais là encore, il n'était pas novice dans la chasse nocturne. La Section Noire et ses activités lui avait permis de développer tout un tas de compétence très utiles aujourd'hui.

Un grand chêne à une quarantaine de mètres du bord de l'espèce de plateau sur lequel il se trouvait attira son attention. La veille au soir, il avait noté le caractère majestueux de cet arbre lorsque Kaiser était passé à côté. Même de nuit ce type de végétation ne pouvait laisser indifférent. Agé de

sûrement plusieurs siècles, la circonférence de son tronc devait frôler le mètre cinquante. Dans l'obscurité, sa hauteur était difficile à estimer mais à le voir ainsi au milieu des autres, il semblait être le seigneur du lieu.

Comme attiré, André se dirigea machinalement vers lui. Il le contourna avec d'infinies précautions, à l'affut du moindre indice. Un grincement, très léger, se fit alors entendre sur sa droite. 2A s'accroupit et se figea, instinctivement. Il regarda dans la direction d'où semblait provenir le bruit. Une masse sombre et ronde, d'environ un mètre de diamètre semblait se relever, doucement, tout doucement. Comme si elle était maniée avec d'infinies précautions. Elle atterrit sur le sol délicatement, presque avec grâce.

Un homme émergea du trou qu'elle venait de dévoiler, puis un second, puis un troisième et ainsi de suite pendant une bonne dizaine de minutes. Au final, ce n'est pas moins de deux cents hommes que la terre venait de vomir. Le dernier à sortir fut Kaiser avec sa silhouette maintenant presque familière à André. Il venait de découvrir ce qui s'était passé hier soir. Kaiser ne s'était pas envolé, il s'était enterré ! Le diable était reparti aux enfers. L'allemand referma la masse sombre d'une seule main. Là encore, elle ne tomba pas, elle se posa délicatement sur son socle. Il rejoignit ensuite sa troupe qui avait déjà commencé à avancer. Cette nuit de pauvres innocents allaient périr…

À cette pensée, le sang d'André ne fit qu'un tour mais, se figea aussitôt. Que pouvait-il faire, seul, avec son très mince armement ? Eliminer ne serait ce que cinq types ne changerait rien et les informations qu'il récoltait au fur et à mesure de ses investigations pourraient tôt ou tard lui permettre de venir à bout de l'ensemble de la Division de la Mort. Il dû se résigner à les regarder partir.

Une fois qu'il fut certain qu'il ne restait plus personne dans le coin, André s'avança avec une infinie prudence vers ce qu'il pensait être l'entrée d'un tunnel.

La masse noire était en fait une porte en acier du type de celle que l'on pouvait trouver sur ces tout nouveaux engins en préparation du côté anglais.

On les verrait certainement bientôt sur les champs de bataille. Les britanniques les appelaient des tanks. Ils étaient d'une efficacité redoutable. Même si leur maniabilité laissait vraiment à désirer, leur blindage les mettait à l'abri de pratiquement tous les projectiles.

Ici, la porte semblait protéger une entrée. Vu sa taille et son épaisseur, comment un homme seul pouvait il la manier, d'une main ? Elle devait peser plusieurs centaines de kilos. André attrapa la bordure de la porte et tira de toutes ses forces. Elle s'ouvrit avec une facilité étonnante et vint se poser sur le sol sans un bruit. Etonné, 2A examina les contours. Il découvrit des vérins dernier cri. Tellement dernier cri qu'il n'en avait jamais vu de pareils. À la fois très fins et d'une puissance hors normes, ils donnaient au dispositif toute sa souplesse.

Le capitaine n'était cependant pas là pour s'émerveiller des avancées technologiques ou prendre des cours d'ingénierie. Il chercha le moyen de descendre. Il ne savait pas trop ce qui l'attendait plus bas mais il devait prendre le risque. Une échelle s'enfonçait profondément dans le sol. Il la descendit prudemment sur une dizaine de mètres avant de toucher le sol.

Tout son environnement était noir. Il se figea et écouta. Un silence de mort régnait dans ce lieu. Il n'y avait a priori que lui. Il saisit son briquet dans sa poche et l'alluma, toujours avec une extrême prudence. La faible lumière lui permit malgré tout de prendre conscience de l'endroit où il se trouvait. La salle dans laquelle il marchait devait faire environ une cinquantaine de mètres de largeur et à peu près autant de longueur. En face de lui, trois portes donnaient accès à autant de couloirs.

À côté de chaque porte se trouvait de petites étagères avec des lampes à huiles posées. Les soldats, arrivant ici, les déposaient avant de sortir à l'air libre.

Le reste de la pièce était complètement vide. André choisit la porte du milieu et, s'emparant d'une des lampes, s'y engouffra. Le couloir filait en ligne droite sur une centaine de mètres avant de se séparer de nouveau en trois. Afin de ne pas se perdre dans ce qui paraissait être un vrai labyrinthe, le français poursuivit droit devant lui. De chaque côté des portes distantes de

quelques mètres donnaient sur de vastes dortoirs. Cet abri pouvait contenir sûrement pas loin de cinq cents hommes.

Poursuivant ses investigations, 2A découvrit que l'endroit où il se trouvait était à peu près l'équivalent d'une caserne mais sous la terre. Après avoir exploré le couloir central et toutes ses ramifications qui l'avaient mené des cuisines aux latrines, André revint à son point de départ.

Le couloir de gauche montait en pente douce jusqu'au niveau de la paroi rocheuse à laquelle il s'était heurté à l'extérieur. Laissant sur sa droite ce qui ressemblait fortement à un poste de commandement, il poursuivit son chemin jusqu'à un ensemble de petites cellules dans lesquelles pouvaient se tenir une dizaine d'hommes. Il remarqua des meurtrières percées dans les murs. Une poignée d'homme pouvaient soutenir un siège. Ces espèces de petites alvéoles permettaient aux défenseurs de ne pas tous être décimés par un même obus. Même en cas d'explosion de l'une d'entre elles, les gars présents dans les autres n'étaient pas affectés. Cet endroit pouvait être défendu contre toute attaque extérieure. Tout au bout du tunnel se trouvait une autre sortie donnant sur le sommet de la colline. La porte d'accès était faite du même alliage que celle par où André était entré.

De retour une nouvelle fois à son point de départ, il emprunta cette fois ci le couloir de droite. Ce dernier semblait, lui, s'enfoncer profondément dans les entrailles de la terre. De nombreuses salles de petite taille contenaient assez de munition pour arrêter l'armée française au grand complet. Un puit et des vivres assuraient aux occupants la possibilité de se nourrir pendant des mois.

L'endroit était complètement vide. Sûrs de leur cachette les hommes de la Division de la Mort ne prenaient même pas la peine de laisser des sentinelles ou de fermer l'accès. C'était étonnant de la part d'un homme comme Kaiser mais, à leur décharge, sans guide, André n'aurait jamais trouvé cet abri.

Explorer l'ensemble du complexe lui prit plusieurs heures. Lorsqu'il prit conscience du temps passé, il s'empressa de sortir, les occupants menaçant de revenir à chaque instant. Au final, ils ne revinrent qu'une heure plus tard

alors que le jour commençait à pointer. 2A, dissimulé dans un fourré, essaya de graver le maximum de visages dans sa mémoire. S'il rencontrait un jour un de ses hommes, ailleurs, il ne voulait pas passer à côté de lui sans rien faire.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'André retourna dans sa cachette en bas de la colline. Afin de ne pas se faire repérer, il n'emprunta pas le petit chemin, il traversa les taillis et buissons qui poussaient un peu partout sur les pentes.

Sa progression était lente mais cela lui permettait finalement de bien étudier les lieux. Pour prendre l'abri souterrain par un autre moyen que par la surprise, une véritable armée serait nécessaire. Amener une telle quantité d'hommes en territoire ennemi était impossible. Même la Section Noire allait avoir des difficultés à venir jusqu'ici sans attirer l'attention des boches.

Après cette descente somme tout éprouvante, 2A retrouva avec plaisir son petit nid douillet en bas de la colline. Avançant lentement, il avait pu trouver quelques petites choses à se mettre sous la dent. Fils d'agriculteur, il connaissait les plantes comestibles des sous-bois. Il avait ramassé des pissenlits, quelques champignons et était tombé par hasard sur un lit de fraises des bois. Un festin de roi pour un homme qui n'avait rien mangé ou presque depuis plusieurs jours.

Il s'endormit, rassasié. Lorsqu'il se réveilla, il devait être environ 16h. Il attendit de nouveau que la nuit tombe et se mis en route vers 23h. À rester prostré, sans pratiquement bouger de peur d'être repéré, ses muscles était pour la plupart aussi raides que des verres de lampe. Il se leva comme un vieillard. Au bout de quelques centaines de mètres, sa foulée avait retrouvé toute sa souplesse et il pu accélérer le pas.

Son objectif était de retrouver le plus rapidement possible les lignes françaises et de faire son rapport à Montaigne. Les informations qu'il avait en sa possession lui permettraient de reconstituer sa Section Noire, de récupérer ses hommes et de repartir à l'assaut. De plus, cela faisait quelques nuits qu'il dormait dans des taillis ou des buissons, l'idée de retrouver un

semblant de confort ne lui déplaisait pas non plus.

Il passa récupérer son uniforme français. Le corps sans vie d'Elmut Rubnik n'avait pas bougé d'un pouce. Personne ne s'était aperçu de sa disparition ou, si tel était le cas, personne n'avait cherché à le retrouver. Seuls quelques insectes avaient commencé à apprécier ce met de choix.

André se remit en route.

Arrivant à proximité des tranchées allemandes, il entendit, comme à l'aller, des ronflements. Les sentinelles dormaient elles systématiquement, toutes les nuits ? Si à l'aller, il n'avait pas voulu profiter de cette opportunité de peur d'être démasqué, au retour, il n'hésita pas une seconde et s'occupa d'elles. Ayant accompli ses basses besognes, il se mit à traverser le no man's land en direction des lignes françaises. Il laissait derrière lui trois cadavres de soldats allemand qui avaient eu le simple tort de s'endormir pendant leur tour de garde. La guerre était impitoyable et 2A n'avait rien à lui envier.

Après avoir dépassé les tranchées françaises, il bifurqua en direction de Verdun. Avant de se présenter devant son général, il devait revenir à la vie. Il récupéra son uniforme d'officier et se changea de nouveau. Le Capitaine André Albert était de retour.

Il arriva à destination vers midi. Son ventre lui rappelait très régulièrement qu'il allait être nécessaire de se nourrir dans un délai très court. Il passa par le mess de officiers et avala tout ce qu'il pu trouver. Une nouvelle fois, personne ne lui posa de questions.

Une fois au poste de commandement, il fut confronté à toute la lourdeur de l'administration française, dans toute sa splendeur. Revenir d'entre les morts était apparemment beaucoup plus compliqué que d'y aller. Le gratte-papier en face de lui fit des vérifications pendant plus d'une heure.

Tout ce que pouvait dire le capitaine faisait l'objet d'interrogations et de demandes complémentaires. André commençait vraiment à se demander comment il pourrait justifier de la réalité de son existence. Il allait exploser lorsque le sergent Brizard passa par là. Ce dernier pu certifier de l'identité

de son ami et son témoignage fut décisif. Le sous-officier derrière son comptoir administratif le connaissait et avait confiance en lui. Ce qui était plus que mal engagé fut finalement réglé en cinq minutes.

2A était ravi de revoir ce visage familier. Il lui raconta tout ce qu'il avait pu découvrir au cours des derniers jours. Les informations étaient nombreuses mais il n'en oublia aucune. Brizard écouta tout avec une extrême attention, dans ses yeux, le démon qui l'habitait s'agitait à l'idée des magnifiques combats à venir. En retour, le sergent lui fit part des dernières nouvelles du front. La situation entre les deux armées était toujours figée. Les pertes quotidiennes étaient énormes. Malgré cela, aucun camp ne paraissait en mesure de prendre l'avantage sur l'autre. Les positions détenues un jour par les uns pouvaient être reprises dès le lendemain par les autres et ainsi de suite. Il évoqua aussi la dernière attaque en date de la Division Noire. Les habitants du village ciblé avaient tous été massacrés, une nouvelle fois à l'arme blanche. 2A avait vu partir et revenir les soldats qui avaient commis ces atrocités. Apprendre ce qu'ils avaient fait entre les deux mis, une fois de plus, un coup au capitaine. S'il avait encore eu des larmes, il en aurait pleuré.

Lorsqu'ils furent sûrs de n'avoir omis aucune information d'un côté ou de l'autre, les deux hommes se rendirent auprès du Général Montaigne. Ce dernier eut en apercevant André, en raison de la surprise certainement, un fort mouvement de recul. C'était compréhensible, après tout, le capitaine venait de revenir d'entre les morts et ce n'était pas tous les jours qu'on avait un fantôme dans son bureau.

2A recommença son récit à partir du moment où l'automobile dans laquelle il se trouvait avait été atteinte par un obus. De nouveau, il ne laissa de côté aucun détail. Montaigne l'écouta très attentivement. Hochant régulièrement de la tête en signe d'approbation. Lorsqu'André eut terminé son histoire, le visage de son supérieur était de marbre. Il prenait, vraisemblablement, pleinement la mesure de l'ennemi et de la difficulté qu'ils auraient à l'éliminer.

2A plaida pour que la Section Noire soit reformée dans les meilleurs

délais. C’était réellement la seule entité susceptible de venir à bout de la Division de la Mort. Le combat devrait se dérouler en terrain allemand. Aucune autre unité n’était capable de se fondre dans le paysage comme elle. Aucune autre unité ne disposait de combattants aussi aguerris et aussi redoutables qu’elle.

Au départ, Montaigne se montra réticent. Il lui était difficile de revenir vers ses pairs pour leur demander de laisser repartir les soldats d’élite qu’ils venaient tout juste de récupérer. Malgré le peu de temps qui s’était écoulé, les retours sur le comportement des membres de la Section Noire étaient déjà plus que bons. Il s’agissait vraiment de soldats d’exception.

Au bout de plusieurs heures, il finit par revenir sur sa position, les deux hommes en face de lui ne lui avaient pas laissé le choix.

Chapitre VIII

Reformer la Section Noire prit une semaine, le temps que tous les hommes soient relâchés par leur entité et qu'ils parviennent jusqu'à St Cyprien Les Carrières.

Symboliquement, ce village dans lequel la Section Noire avait été dissoute avait été choisi pour être le lieu de sa renaissance. Au-delà du côté symbolique, son emplacement en faisait un point de départ idéal pour l'expédition en terrain ennemi qui se préparait. Son dernier avantage était que, suite aux évènements qui avaient vu la disparition de l'unité de 2A, il avait été complètement vidé de ses habitants. Dans ce village très exposé, il ne fallait laisser aucun civil. Ils avaient tous été envoyés, pour leur bien mais contre leur gré, dans le sud de la France.

La discrétion étant une fois encore de mise, plus le nombre de témoins serait réduit et plus les chances de réussite seraient importantes. Les plans n'étaient connus cette fois ci que par cinq personnes. Montaigne, André Albert, Antonin Brizard, Mc Gregor et Loup Agile.

Ces deux derniers avaient accueillis avec beaucoup d'enthousiasme l'idée d'aller chasser du psychopathe. La guerre de position classique n'était pas faite pour eux. Les Amérindiens étaient des chasseurs dans l'âme. Avec ce qui se préparait, ils pourraient enfin montrer l'étendue de leur talent.

Afin de mener à bien cette mission, il fallait faire passer cent vingt cinq hommes en terrain ennemi. Les repérages faits par André s'avéraient d'une importance capitale. Malgré cela, faire passer une telle quantité de soldats en une fois de l'autre côté des tranchées était quasiment impossible. La Division de la Mort y parvenait mais, il n'était pas nécessaire de tenter le diable. Pour les soldats français la distance à parcourir en zone hostile était beaucoup plus importante que pour les soldats allemands lorsqu'ils venaient massacrer des innocents.

C'est donc en trois fois que la Section Noire serait envoyée de l'autre côté. La forêt de chênes dans laquelle était dissimulée la planque de Kaiser

était suffisamment vaste pour que les soldats français y demeurent plusieurs jours sans se faire repérer.

2A, Brizard et Loup Agile mèneraient les trois groupes. Le capitaine français guida ses deux compères dans le cadre d'une visite de reconnaissance, quelques temps avant le commencement de la mission. Ensemble et pendant plusieurs nuits, ils repérèrent les chemins et voies d'accès jusqu'à la forêt de chênes. Ils prirent le temps de déterminer les lieux propices au stationnement de chaque groupe. Il fallait que leur présence soit indétectable.

André partirait le premier avec une quarantaine d'hommes. Une dizaine de membres de la Section Noire et une trentaine d'amérindiens. Le sergent suivrait, vingt quatre heures plus tard avec, lui aussi, une quarantaine d'hommes dont le reste des membres de son unité. Loup Agile, Mc Gregor et ce qui subsistait d'amérindiens fermeraient la marche.

Le tout prendrait environ trois jours. La Division de la Mort n'avait pas sévit depuis qu'André les avait espionnés. Ils ne tarderaient sûrement pas à se mettre de nouveau en marche. Il ne fallait donc pas perdre de temps.

Le plan était d'une simplicité absolue. Dès qu'ils seraient partis, les français intègreraient leur antre et les attendraient. Après, que le meilleur gagne. Le fait que les allemands ne condamnent jamais leur entrée facilitait pas mal les choses. L'excès de confiance allait perdre la Division de la Mort. Une nouvelle fois, le risque était grand mais André avait foi en ses hommes. Officiellement la Section Noire n'existait plus. Kaiser ne s'attendrait pas à la retrouver dans ses chaussons en rentrant au bercail.

Le reste ne serait qu'une formalité sanglante.

Comme prévu, dans la nuit du 31 mai au 01 juin 1916, Le capitaine André Albert guida ses hommes en territoire ennemi. Ils arrivèrent sans encombre jusqu'au point de stationnement prévu au nord ouest de la colline qui abritait le refuge de la Division de la Mort.

Ils s'installèrent, aménageant aussi bien que possible une clairière d'une

centaine de mètres carrés dans lequel ils allaient devoir cohabiter dans le plus grand silence. Sur cette zone, la végétation était suffisamment clairsemée pour que tous puissent trouver une place. Les buissons qui entouraient cet espace étaient, en revanche, tellement épais qu'un homme pouvait passer à proximité sans s'apercevoir de quoi que ce soit. Ils formaient un rempart naturel. La zone fut malgré tout sécurisée par l'octroi de tours de garde, de jour comme de nuit. Des guetteurs avaient été disséminés à une centaine de mètres tout autour de la cachette. Personne n'approcherait sans être repéré, identifié et le cas échéant éliminé.

Le lendemain, ce fut au tour de Brizard de se mettre en route avec ses hommes.

Au détour d'un chemin sombre, au milieu de la nuit, alors que leur progression se faisait normalement, ils tombèrent nez à nez avec un groupe de soldats allemands qui avaient tout l'air de chercher à fuir cette guerre. Les déserteurs, au nombre de quinze, tentèrent dans un premier temps de fuir. Il était clair qu'ils voulaient éviter toute confrontation.

Rapidement, ils furent encerclés et capturés. Ces hommes usés par de multiples combats, portant des uniformes eux même usés jusqu'à la corde, sans armes, n'étaient pas en état de s'échapper. Ils opposèrent peu de résistance lorsque les français les maitrisèrent et les immobilisèrent. Leur but était manifestement de survivre à cette guerre, coûte que coûte.

Malheureusement pour eux, Brizard ne pouvait se permettre de laisser un seul témoin de leur périple. Ils furent donc exécutés, à l'arme blanche. Les corps furent entassés dans un fossé et camouflé avec tout ce que les français purent trouver, branchages, pierres, herbes, plantes. Dans quelques jours, l'odeur trahirait sûrement leur présence mais dans quelques jours, tout serait fini.

C'est avec deux heures de retard que le groupe arriva à la forêt de chênes. Sur place, 2A commençait à se poser pas mal de questions. Le récit de son sergent le rassura. Dès le débriefing terminé, Brizard et ses compagnons gagnèrent leur cachette située, elle, au nord est de la colline.

Une ancienne carrière de calcaire avait été partiellement rebouchée par les hommes et le temps qui passe. Seule subsistait une cavité, à ciel ouvert, dans laquelle pouvait se tenir une centaine de personnes. Pour y accéder, il fallait emprunter un étroit chemin masqué par des fougères et des ronces. Lors de leurs repérages, 2A, Brizard et Loup Agile étaient tombés dessus par hasard. Un lapin avait débouché devant eux lors de la deuxième nuit. Loup Agile l'avait suivi, voyant en cet animal le présage d'un repas fort agréable. Passant sous les ronces, le rongeur s'était enfui mais les trois hommes avaient découvert cet endroit parfait pour accueillir une partie de leurs soldats.

Un ruisseau séparait cette cavité en deux. L'alimentation en eau ne serait donc pas un problème si la Division de la Mort tardait à quitter sa tanière pour aller commettre ses méfaits. Comme pour le point de rendez vous dans lequel se trouvait 2A, les abords furent sécurisés par la présence de nombreuses sentinelles. Personne n'approcherait sans être repéré, identifié et le cas échéant éliminé.

La nuit suivante, McGregor et Loup Agile se mirent en route à leur tour. Leur camp de base, en terrain ennemi se trouvait complètement au nord de la forêt. Il s'agissait, en fait, d'un simple fossé serpentant entre les arbres, sans aucune particularité. Les trois groupes, ainsi cachés derrière la colline, ne seraient éloignés que de quelques centaines de mètres. La communication pourrait se faire aisément, et en toute discrétion.

Ce troisième site avait été dévolu aux amérindiens en raison, justement, de son absence de particularité. À l'inverse des deux premiers pour lesquels l'environnement permettait de se camoufler aisément, ici, rien ne protégeaient les hommes de la vue d'éventuels passants. Connus pour leur art du camouflage, les américains et parmi eux les plus habiles dans ce type d'exercice avaient naturellement été sollicités. Une fois encore, des sentinelles furent positionnées un peu partout, à bonne distance. Personne n'approcherait sans être repéré, identifié et le cas échéant éliminé.

La vie s'organisa petit à petit sur chaque site. En dépit de la guerre, la forêt regorgeait de gibier. Les hommes étaient occupés ailleurs et ne

songeaient plus à traquer les animaux. Des chasseurs avaient été désignés et parvenaient à fournir régulièrement et aisément de quoi nourrir copieusement les troupes. Pour éviter de se faire repérer, les membres de la Section Noire se montraient peu actifs le jour. La nuit, en revanche, permettait un peu plus de liberté et il n'était pas rare de voir quelques soldats passer d'une cachette à l'autre pour aller discuter avec les copains ou boire un petit coup.

Une semaine ou, un peu plus, passa avant que la Division de la Mort ne se mette en route. La parenthèse paisible prit alors fin.

Dans la nuit du 11 juin 1916, 2A fut réveillé par l'un des guetteurs positionné non loin de l'entrée de l'antre des monstres. Quelques minutes plus tôt, cette sentinelle, John Standing Buffalo, avait vu la porte en acier s'ouvrir et vomir la horde. Comme à chaque fois, Kaiser fermait la marche.

Le moment de vérité ne tarderait plus. André donna des ordres pour que tous les hommes soient prêts dans les cinq minutes. La Division ne reviendrait pas avant plusieurs heures mais, il n'y avait pas de temps à perdre.

Chapitre IX

Le capitaine s’apprêtait à donner le signal du départ lorsque retentirent des coups de feu. Machinalement, tous les hommes se jetèrent au sol. Nombreux furent ceux qui durent leur vie à ce réflexe. Dans les secondes qui suivirent des centaines de balles crépitèrent tout autour d’eux.

Leur cachette et au moins une autre étaient attaquées. Comment était ce possible ? Les soldats de garde n’avaient pas donné l’alerte et leur position n’était connue que de quelques personnes. Avaient-ils été repérés?

Les tirs tout autour d’eux étaient maintenant extrêmement fournis. Les hommes de Brizard et de Mc Gregor devaient eux aussi être sous le feu de l’ennemi. La Division de la Mort disposait de deux cents soldats environ. L’enfer déchainé sur les français impliquait beaucoup plus d’hommes.

2A envoya deux amérindiens en éclaireur. Pour savoir quoi faire, il fallait qu’il sache exactement ce qui se passait.

Thomas Long Bow et Arthur Pow se faufilèrent sous le rempart naturel que formait les ronces et les buissons autour de la clairière. Ce qu’ils découvrirent les terrifia. La forêt semblait envahie par des centaines voire des milliers d’allemands. Ils grouillaient tels des asticots sur un morceau de viande avariée.

Manifestement, ils cherchaient un passage qui leur permettrait de pénétrer dans la cache de la Section Noire. S’ils y parvenaient, le combat serait inégal. Plusieurs mitrailleuses avaient été positionnées et arrosaient copieusement les positions françaises.

Toute sortie massive semblait compromise. Les deux hommes arrivèrent jusqu’à la position du premier guetteur à proximité du camp de base. Ce dernier, un jeune sioux d’à peine 20 ans gisait sous son tas de feuilles. Son visage presque serein laissait à penser qu’il ne s’était même pas rendu compte que sa vie le quittait.

S’était il endormi permettant ainsi aux allemands de le surprendre ? La

parenthèse paisible qu'ils venaient de vivre durant quelques jours l'avait elle ramollie au point qu'il ne soit plus capable de tenir son tour de garde ?

Thomas Long Bow et Arthur Pow poursuivirent leurs recherches, rampant sur le sol, évitant les allemands qui pullulaient dans les bois. Arrivés au second poste de guet, le constat fut identique. C'était, cette fois ci, un jeune pawnee qui ne se réveillerait plus. Là encore, son expression laissait à penser qu'il ne s'était aperçu de rien. Qu'un de leur frère se soit endormi, passe encore, mais deux… Quelque chose ne collait pas.

Une troisième sentinelle devait se trouver un peu plus loin. Elle aussi avait été éliminée, elle aussi sans combattre. Les hommes qui les avaient attaqués étaient vraisemblablement arrivés dans leur dos. Toute l'attention des victimes étant dirigée vers le sud, vers la cache de la Division de la Mort, cela avait pu faciliter l'approche, certes. Malgré tout, pour s'être avancé ainsi et les avoir éliminés sans qu'ils s'aperçoivent de quoi que ce soit, il fallait que les soldats envoyés soient particulièrement habiles. Cela ne laissait rien présager de bon pour la suite du combat.

Les deux amérindiens poursuivirent le tour des hommes de faction. Tous avaient péri, apparemment de la même façon. Alors qu'ils se dirigeaient vers la clairière dans laquelle se trouvait 2A, ils tombèrent nez à nez avec un soldat allemand. Ils se jetèrent sur lui avant qu'il ait pu donner l'alerte. Autour d'eux, le bruit des mitrailleuses et des armes en général était assourdissant. Le nombre de projectiles tirés à la minute devait être particulièrement impressionnant et tous ou presque l'étaient en direction des français.

Thomas Long Bow et Arthur Pow avaient imaginé faire un prisonnier et l'interroger. L'allemand n'en avait pas décidé ainsi. Se débattant comme un beau diable, il parvint à dégager une main de l'emprise d'Arthur Pow et profita de sa liberté de mouvement tout juste retrouvée pour lui asséner un coup de coude dans le visage. Arthur, sonné, recula de deux mètres. Le temps qu'il retrouve un peu ses esprits, le boche avait réussi, en dépit des efforts faits par Thomas pour l'immobiliser, à saisir son Luger, à le mettre

en joue et à lui loger deux balles dans le corps.

Lorsqu'Arthur toucha le sol, il était déjà mort. Rendu fou de rage par le décès de son camarade, Thomas perdit la raison, saisit le tomawak qui pendait à sa ceinture et le planta dans l'abdomen de son adversaire. Enchainant avec rapidité, pour éviter que l'allemand ne retourne son arme contre lui il lui trancha la main qui tenait le Luger encore fumant. Levant et levant et levant encore sa hache, l'amérindien s'acharna sur ce qui ne fut bientôt plus qu'un cadavre d'ennemi. Sa rage apaisée par le tribu de sang qu'il venait de lui offrir, Thomas se ressaisit. Il remarqua alors l'uniforme ensanglanté devant lui. Ce n'était pas celui des troupes régulières ni celui que portait habituellement les hommes de Kaiser. Il déshabilla donc l'allemand et se dirigea vers la clairière.

Des hommes armés de lance flamme avaient entrepris de brûler les buissons la protégeant. Les hommes de la Section Noire, le moment de surprise passé, avaient commencé à répliquer. Alors qu'il passait non loin d'un soldat avec un lance-flamme, ce dernier explosa sous l'impact d'une balle française propulsant des morceaux de son porteur dans toutes les directions.

Thomas parvint enfin à rejoindre ses compagnons qui s'étaient massés non loin de l'entrée de la clairière et s'apprêtaient à tenter de fuir cette position devenue intenable. 2A n'avait aucune idée de ce que devenaient les unités de Mc Gregor et de Brizard. Elles avaient, elles aussi, vraisemblablement, été prises d'assaut mais la situation était tellement confuse qu'il était impossible de se faire la moindre idée de son évolution globale.

L'uniforme que lui présenta Long Bow lui fit l'effet d'un électro choc. Ce n'était effectivement ni les troupes régulières ni la Division de la Mort qui les attaquaient mais des membres du Sturmbataillon 5. Ce bataillon d'élite créé en 1914, composé de soldats formés à la guerre de position, semait la terreur partout où il passait. Fer de lance redoutable et affuté, il était envoyé dans tous les coins les plus chauds et se montrait à chaque fois décisif.

C'était du lourd qu'ils avaient en face d'eux et, du lourd nombreux. Selon

les dernières estimations de l’état major français, le Sturmbataillon 5 se composait de quatre compagnies d'assaut de 210 hommes avec chacune d'elle une compagnie de 8 à 12 mitrailleuses, un groupe de 4 à 8 lance-flammes, un détachement de Minenwerfer ainsi qu'un groupe de canons d'assaut soit près de mille hommes surentrainés, tous expérimentés et survivants de batailles en première ligne.

En dépit de toute leur expertise, les hommes de la Section Noire n’étaient pas de taille. À un contre dix, le nombre allait faire la différence. Il fallait se replier, c’était l’unique chance de survivre. Que faisait ce bataillon ici, en pleine nuit, à plusieurs kilomètres du front ?

2A comprenait mieux comment les sentinelles qu’il avait postées avaient pu être éliminées aussi facilement. Les types d’en face, n’étaient vraiment pas des amateurs.

La seule position qui lui semblait défendable à proximité était la cache de la Division de la Mort. Tous devaient s’y rendre. L’attaque venait principalement du nord, avec un peu de chance, les lignes ennemies seraient un peu moins denses au sud ce qui faciliterait le repli.

André envoya quatre de ses hommes prévenir Mc Gregor et Brizard. Avec un peu de chance là encore, une bonne partie de la Section Noire arriverait à se réfugier sous la colline. C’était la seule option envisageable. Tout repli hors de la forêt les conduirait droit sur les troupes régulières stationnées sur le front. Dans cette hypothèse, ils seraient isolés en plein territoire ennemi et cette perspective n’enchantait guère 2A. À l’abri du bunker de la Division de la Mort, il aurait un peu plus de temps pour trouver une solution. La position était solide et les réserves ne manquaient pas. Au pire, ils joueraient un remake de Fort Alamo, ce fort américain défendu en 1836 par quelques texans face à l’armée mexicaine. S’ils en arrivaient à cette extrémité là, André souhaitait que la fin de son histoire diffère un peu de celle d’Alamo. Tous les américains avaient été massacrés…

Le capitaine français profita d’une légère baisse de l’intensité des tirs pour donner l’ordre de repli. Franchissant les buissons, sa troupe et lui tombèrent nez à nez avec plusieurs dizaines d’allemands qui se préparaient à

donner l’assaut. Saisissant les fusils à pompe attachés dans leur dos, les hommes de la Section Noire commencèrent à se frayer un chemin au travers des lignes ennemies. La puissance de ces fusils en faisait, à courte distance, des armes particulièrement redoutables. Les premiers tirs fauchèrent de nombreux boches, littéralement coupés en deux par la chevrotine. Les survivants se ressaisirent cependant rapidement, et chargèrent, baillonnette au canon.

Voyant cela, les amérindiens dégainèrent leurs armes et s’élancèrent à leur tour en poussant leurs cris de guerre. Sabre au clair André les suivit, accompagné du reste de ses hommes. Sûrement peu habitués aux guerres tribales, les allemands furent de nouveau surpris par la furie de leurs adversaires du soir. L’exaltation des amérindiens fit merveille et leur permis, au prix de lourdes pertes, de se dégager assez rapidement de l’étau qui menaçait de se refermer sur eux.

2A suivait toujours. À coups de sabre, il élimina, à lui seul, une bonne dizaine de gars qui tentaient de lui barrer le passage. Alors qu’il était presque tiré d’affaire, au moins temporairement en tout cas, un allemand surgit de nulle part. André ne put dévier suffisamment la lame qui se dirigeait droit vers son cœur. Détournée de son objectif initial, elle alla se planter dans la hanche gauche du français, stoppée par l’os. Bien que déséquilibré André parvint à rester debout et éventra l’homme en face de lui d’un revers de son arme.

Il fermait la marche, son unité ou plutôt ce qu’il en restait filait vers le sud et l’entrée de leur refuge. La progression n’était pas facile tant la végétation était dense. Les allemands les avaient pris en chasse et plusieurs groupes tentaient de les encercler. Si la nuit ne facilitait pas leur avance, elle avait au moins l’avantage de les dissimuler un peu.

Peu avant d’arriver au bas de la colline, le capitaine rejoignit ses soldats. Ils s’apprêtaient à commencer l’ascension lorsqu’une quinzaine de boches leur tombèrent dessus. 2A n’était plus accompagné que d’une vingtaine d’hommes sur les quarante du départ. Les autres n’avaient pu s’échapper ou n’avaient pu suivre le rythme imposé par les premiers. C’était malgré tout

suffisant pour que les allemands soient mis hors d'état de nuire très rapidement. Les survivants de la Section Noire étaient survoltés. Ce que ne firent pas les armes à feu, les armes blanches s'en occupèrent.

Plus au nord, la situation était totalement différente.

La position de Mc Gregor et de Loup Agile avait subit de plein fouet la première attaque du Sturmbataillon 5. Beaucoup plus exposés dans leur fossé, ils avaient été particulièrement impactés par les tirs de mitrailleuses qui avaient précédé l'assaut. Dès les premières minutes, ce n'est pas moins de la moitié de l'effectif présent qui avait été décimé.

Ne pouvant se cacher, ils avaient ensuite subi l'assaut des allemands. Le nombre n'était pas en leur faveur et les rescapés de la mitraille durent se replier en désordre, par groupes de trois ou quatre. Les deux hommes envoyés par 2A pour transmettre l'ordre de repli ne trouvèrent tout d'abord que des cadavres. Ils réussirent cependant à rallier plusieurs de ces petits groupes et à leur donner les consignes.

Mc Gregor fut le premier informé. Immédiatement, il entraina ses compagnons vers le sud.

La situation était apocalyptique. Derrière chaque arbre pouvait se trouver un ou plusieurs ennemis. La progression se fit à coup, de fusil, de révolver, de sabre, de hache, de couteau, de pied, de branches d'arbre et même de pierres…

Juste après avoir commencé sa retraite, le commandant américain tomba nez à nez avec un allemand. Son colt 45 était vide et il n'eut d'autre choix que de le lancer sur son adversaire avant qu'il ne tire. Evitant de justesse l'arme, le soldat de l'empire, légèrement déséquilibré du fait de son écart, pris, dans le torse, les genoux d'un Mc Gregor qui venait de se jeter sur lui. Le souffle coupé, le boche tentait de reprendre sa respiration lorsqu'il reçu un déluge de coup assénés avec une pierre. Mc Gregor avait pris la première chose qui lui était tombé sous la main et s'acharnait sur lui. La pierre qu'il avait dans la main avait du faire partie, il y a fort longtemps, d'un petit muret. Elle avait, à ce moment précis, une toute autre utilité.

Se relevant, couvert de sang, Mc Gregor fut rejoint par Loup Agile et quelques amérindiens. C'est au total une petite dizaine d'hommes qui poursuivirent vers le sud. Comme le groupe mené par 2A, ils avaient été pris en chasse par plusieurs unités. Se laissant décrocher volontairement, Loup Agile entrepris de faire ce qu'il faisait le mieux, harceler son ennemi et l'éliminer un par un.

Sa première victime ne comprit pas ce qui lui arrivait. Le soldat courrait aussi vite que possible parmi les branches et les fougères qui jonchaient le sol. Le Sioux l'attendait, caché derrière le tronc d'un gros chêne. L'allemand passa à côté de lui sans le voir et le dépassa. Loup Agile lui sectionna la colonne vertébrale avec son tomawak.

Alerté par le bruit de la chute de son camarade, un strumtruppen arriva au pas de charge. Il ne trouva que le vide. Levant la tête au dessus de lui, il eu juste le temps de voir arriver la lame d'un couteau qui alla se ficher dans sa carotide.

Loup Agile était partout et nulle part tel un fantôme vengeur. Il mit hors de combat une bonne vingtaine de types sans être inquiété ou presque. Son intervention donna à Mc Gregor et à ses compagnons suffisamment d'espace pour leur permettre d'atteindre le bas de la colline et 2A.

Pendant ce temps, Brizard et ses hommes résistaient aussi bien qu'ils le pouvaient. Leur position, en contrebas leur avait permis d'être à l'abri des mitrailleuses. Ils devaient cependant tenter de repousser les dizaines de soldats qui essayaient maintenant d'envahir l'ancienne carrière.

L'étroit chemin d'accès gommait le déséquilibre dû au nombre. Les allemands ne pouvaient passer qu'à deux en même temps. Attendus comme ils étaient, ils ne résistaient généralement pas longtemps. Certains d'entre eux, malgré tout, parvenaient à éliminer un ou plusieurs membres de la Section Noire avant de périr.

La situation deviendrait, tôt ou tard intenable et ce d'autant plus que des minenwerfer venaient de rentrer en action. Ces mortiers portatifs étaient redoutables et d'une grande précision. La carrière risquait de se transformer

en cimetière à très brève échéance.

Brizard prit alors la seule décision qu'une personne comme lui pouvait prendre, tenter une sortie de la mort, charger droit devant jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'ennemis ou de membres de la Section Noire vivants.

Comme à son habitude, il prit les devants. Il était inconcevable que quelqu'un d'autre profite du plaisir d'enfoncer les lignes allemandes avant lui. Brandissant au dessus de sa tête les deux tomawaks que lui avaient offerts les amérindiens, il chargea en direction de la sortie.

Deux soldats de l'empire arrivaient au bout du chemin au même moment. D'un revers de chaque bras, le sergent leur trancha la gorge. Sautant par-dessus ses victimes, il poursuivit l'ascension du chemin maintenant imité par ses hommes. Surpris les allemands furent tout d'abord fauchés comme les blés, repoussés, piétinés comme s'ils ne pesaient rien. Les français émergèrent du passage sans avoir subi la moindre perte. Le reste de la nuit promettait malheureusement d'être bien différent.

Maintenant qu'ils n'étaient plus protégés par l'étroitesse de l'accès à leur camp de base, les membres de la Section Noire allaient devoir affronter près de trois cents strumtruppen armés jusqu'aux dents.

C'est à cet instant que les mitrailleuses entrèrent de nouveau en action. Le feu de l'enfer se déchainait sur les français qui se protégèrent comme ils le purent. La puissance de feu était telle que des arbres entiers furent coupés en deux. Les pauvres gars qui avaient tenté de s'abriter derrière étant quant à eux criblés de balles.

Brizard et deux de ses compagnons s'étaient jetés à l'abri d'un gros rocher. Ils ne tiendraient pas longtemps. La seule solution était d'attendre que les mitrailleuses rechargent et de tenter de fuir, vers le sud et les lignes françaises.

Quoi qu'il se passe, la Section Noire ne serait de toute façon plus en mesure d'accomplir la mission pour laquelle elle était venue jusqu'ici.

Prenant soin de conserver la tête baissée, le sergent tenta de rameuter le

maximum de survivants. C’est un groupe d’une dizaine de soldats qui se leva et couru aussi vite que possible à l’instant précis où les mitrailleuses s’arrêtèrent de tirer pour recharger.

Trois hommes périrent sous le feu des fusils dès qu’ils se montrèrent. Les sept survivants tombèrent alors sur un des deux hommes que 2A avait envoyé à leur rencontre. Son compagnon avait été fauché par une rafale peu de temps avant. Il avait, quant à lui, du mal à se déplacer, sa cuisse droite ayant été demi sectionnée par une baillonnette lors de sa rencontre avec un sous officier allemand, un plus loin, à une centaine de mètres.

Ayant pris connaissance des consignes, Brizard et ses camarades, ravis de savoir que tout n’était pas fini foncèrent rejoindre le capitaine. Le messager ne voulut pas les retarder. Il décida de rester sur place et de se préparer à rejoindre ses ancêtres. Comme il était sociable, il avait décidé d’emmener un maximum de soldats allemands avec lui. Il sortit ses armes, aligna ses munitions et commença à faire feu dès qu’il en eut l’opportunité. Il tirait à coup sûr et de près. Au bout de quelques minutes, il fut submergé par le nombre. Lorsqu’il ferma les yeux et se laissa glisser dans le néant, il vit autour de lui une quinzaine de corps. Il ne partait pas seul.

Brizard et ses compagnons arrivèrent les derniers au bas de la colline.

2A et Mc Gregor avaient tenté d’organiser, tant bien que mal, un périmètre de défense autour de leur position. Loup Agile et quelques hommes traquaient et éliminaient systématiquement toute présence allemande à moins de cinquante mètres. Chaque commandant de groupe fit aux autres le récit de l’attaque, de sa fuite ainsi que le bilan des pertes de son unité. Et, elles étaient lourdes. Au final, seule une quarantaine d’hommes sur les cent vingt cinq du départ avaient pu s’en tirer.

Le moral s’en ressentait mais le temps de se lamenter viendrait plus tard, il fallait se sortir de cette situation plus que compliquée.

Un peu avant l’aube, André donna l’ordre de commencer l’ascension de la colline. Loup agile et ses hommes restèrent en arrière afin de couvrir la retraite. Il fallait atteindre le bunker de la Division de la Mort avant qu’il ne

fasse complètement jour.

C’était la seul chance pour les survivants d’avoir un peu de répit. La fatigue de la nuit se faisait de plus en plus présente. Les muscles commençaient à être lourds, chaque pas devenait plus difficile que le précédent. Cependant, l’arrière garde faisait merveille et les allemands avaient, semble t’il, perdu la trace de ce qui restait de la Section Noire.

Ils atteignirent le plateau sur lequel se trouvait l’entrée au bout d’une demi-heure. 2A repéra facilement le grand chêne. La porte en métal s’ouvrit, toujours avec une souplesse inouïe.

Les survivants s’y engouffrèrent. Ils furent bientôt rejoints par Loup Agile accompagné seulement de deux amérindiens. Trois autres avaient donné leur vie pour faciliter la fuite de l’ensemble de la Section Noire. Dès que tout le monde fut à l’intérieur, 2A ferma la porte et la condamna aussi bien qu’il le pu.

Kaiser et ses monstres ne tarderaient sûrement pas. Le capitaine envoya des hommes explorer les lieux. Ils devaient s’assurer qu’ils étaient seuls et faire un état des lieux des ressources présentes. Lors de sa précédente visite, 2A avait découvert suffisamment de vivres et de munitions pour soutenir un siège pendant des mois.

C’était là une des raisons pour lesquelles il avait donné l’ordre de se replier dans ce qui pouvait apparaître comme un cul de sac. Même s’ils ne parvenaient pas à en sortir, avec l’approvisionnement présent, ils seraient en mesure de résister et de tenir aussi longtemps qu’il le faudrait.

À n’en pas douter, Montaigne, n’ayant pas de nouvelles, ne tarderait pas à envoyer des secours. Sous quelle forme et sous quel délai, là était la question mais, André avait confiance en son général. Il ne les laisserait pas tomber.

Les hommes chargés de l’exploration revinrent, la mine défaite. La Section Noire était bien la seule unité présente, sur ce point il n’y avait pas de soucis. En revanche, les vivres et les munitions avaient disparu. Le puit qui se trouvait au niveau des cuisines avait été comblé par des roches et

l’eau qui ruisselait entre les pierres affichait, maintenant, une couleur marron qui ne présageait rien de bon pour celui qui en boirait.

Manifestement, ils étaient tombés dans le piège qu’on leur avait tendu. Tout semblait avoir été manigancé et orchestré pour qu’ils se retrouvent à cet endroit précis, à ce moment précis. Dans l’immense salle dans laquelle ils se trouvaient, les survivants paraissaient encore moins nombreux.

Le remake de fort Alamo et de sa fin tragique allait donc être joué pour le plus grand plaisir de Kaiser.

André n’acceptait pas cette perspective. Il emprunta le couloir de gauche et fila jusqu’au poste de commandement qu’il avait repéré précédemment, suivi par Mc Gregor et Brizard.

Tous les documents utiles avaient été soit détruits soit déplacés. 2A songea alors aux petites cellules qui se trouvaient un peu plus loin. Elles donnaient toutes sur l’extérieur. Le jour était maintenant levé, ils allaient pouvoir avoir une estimation de la situation.

Malheureusement, elle était conforme à leurs attentes. Les troupes allemandes sillonnaient la colline à leur recherche. Curieusement, les soldats de l’empire ne s’étaient pas encore approchés de l’entrée. Comme s’ils n’en connaissaient pas l’existence. Le Sturmbataillon 5 avait pu arriver dans la région peu de temps auparavant et toutes les informations ne lui avaient peut être pas encore été transmises. Cela leur donnait un répit supplémentaire au moins jusqu’au retour de la Division de la Mort. Pour assurer le coup, une diversion complémentaire aurait été la bienvenue.

Un autre accès sur l’extérieur se situait non loin des cellules dans lesquelles ils se trouvaient. Faire sortir tous les hommes par là aurait été suicidaire. En revanche, un seul homme pouvait détourner l’attention des allemands et les entrainer sur une fausse piste. Mc Gregor proposa d’être cet homme. Avec sa démarche parfaitement reconnaissable, il serait l’appât parfait. Avec un peu de chance, il entrainerait plusieurs unités à sa suite.

Contre l’avis de ses compagnons, il insista et se prépara à y aller. Cette porte n’était pas équipée de vérins comme l’autre et elle n’avait pas dû être

ouverte depuis pas mal de temps. Il fallut toute la hargne de Brizard et de son capitaine pour arriver à la faire céder. Avec un grincement sinistre, elle consentit finalement à laisser suffisamment de place pour que l'américain puisse passer par l'entrebâillement.

Il se glissa à l'extérieur.

Une fois qu'il fut sûr que l'accès derrière lui était bien refermé, il s'accroupit, prêt à bondir. Il attendit l'opportunité. Au bout de quelques minutes, une section allemande passa un peu en contrebas. Il bondit alors comme un diable qui sort de sa boite et commença à courir.

Il fallait que le leurre soit crédible. Il détalait comme un lapin, criant et vociférant comme s'il ordonnait à des compagnons de le suivre. Aussitôt ou presque, il fut pris pour cible par les boches. En dépit de son âge avancé, Mc Gregor se mouvait avec une certaine souplesse et une vivacité étonnante.

Les balles crépitaient tout autour de lui. Il avait parcouru une centaine de mètres lorsqu'il s'affala comme atteint par un projectile. Il se releva difficilement, et repris sa marche en avant, criant et vociférant de plus belle. Il boitait bas et sa progression se faisait difficile.

Dans le bunker, ses amis, impuissants assistaient au spectacle. 2A et son sergent avaient été rejoints par Loup Agile. Les trois auraient donné n'importe quoi pour lui venir en aide. Mais, ils ne pouvaient pas, pas sans risquer de mettre en péril les maigres chances de survie de leurs hommes.

Mc Gregor fut visiblement de nouveau atteint par une balle, au niveau des côtes. Il se releva encore une fois. Il avançait maintenant plus que lentement. Il fut bientôt talonné par ses poursuivants. Un nouveau projectile le frappa de plein fouet dans le dos. Déséquilibré par la puissance du choc, il bascula vers l'avant et roula, roula, roula, emporté inexorablement par la pente.

Ses compagnons le perdirent de vue. Tout était fini. Mc Gregor n'était plus.

Sa manœuvre avait cependant porté ses fruits. Comme s'ils cherchaient

d’autres soldats français, les allemands quadrillaient maintenant l’ensemble des coteaux sans plus se soucier du sommet de la colline. Mc Gregor venait sûrement de leur donner le temps de se préparer à l’assaut final, celui qui les mettrait face à face avec les hommes de Kaiser. Il fallait faire vite et ne pas gâcher ce qui venait d’être si cher payé.

Chapitre X

2A, Brizard et Loup agile rejoignirent leurs hommes en courant. Le combat se déroulerait dans les couloirs. C'était là que le déséquilibre dû au nombre serait le moins important.

Les hommes de la Section Noire édifièrent à distances régulières, tous les quinze mètres environ, des barricades de fortune dans chacun des trois couloirs, récupérant, de ci, de là, tout ce qu'ils pouvaient trouver, lits, meubles, pierres... La Division de la Mort lorsqu'elle aurait investit la grande salle devrait se séparer en trois et les faire tomber une à une. L'exercice serait périlleux et leur coûterait bien des vies. Les défenseurs passeraient de l'une à l'autre, reculant chaque fois que l'une serait prise, jusqu'au moment où ils atteindraient l'extrémité du couloir dans lequel ils se trouvaient…

Lorsque les barricades furent en place, l'inventaire des armes fut fait. Les hommes étaient partis en catastrophe, sous le feu des allemands. Ils avaient sauvé leur vie mais bien souvent au détriment du matériel. Les vivres étaient restées dans les différents camps de base tout comme la majorité des munitions. Les cartouches et grenades furent mises en commun puis réparties équitablement entre tous.

Il faudrait tirer à coup sûr et faire mouche systématiquement. La bataille se ferait à l'économie.

La journée passa. Les allemands qui patrouillaient au dehors avaient fini par repartir. La planque n'avait pas été découverte. En fouillant le bunker de fond en comble, les français avaient trouvé une caisse de grenades et quelques pommes de terre. Ne voulant pas gaspiller le peu d'eau qu'ils avaient dans leurs gourdes pour les faire cuire, ils les consommèrent crues.

Vers 23h30, un bruit sourd résonna. Des coups puissants étaient portés sur le sas d'entrée. La Division de la Mort était arrivée.

2A avait bloqué l'entrée comme il avait pu, elle ne résisterait pas très

longtemps. Les français se mirent en place. Les premières barricades n'avaient pas été disposées dès l'entrée des différents tunnels. Il était fort probable qu'afin de sécuriser son arrivée, Kaiser ferait précéder ses hommes de gaz et d'explosifs. Cette première attaque passée, ils investiraient la grande salle.

Les allemands mirent une bonne demi-heure à pénétrer dans le bunker. Comme attendu, ils déversèrent une grande quantité de gaz moutarde avant de se jeter dans la gueule du loup, équipés de leurs masques. Les français, à l'abri, dans les couloirs bénéficiaient du système d'aération qui équipait le lieu. L'ypérite n'eut finalement que peu d'effet.

Dès qu'il fut un peu dissipé, les soldats de la Section Noire s'avancèrent et jetèrent la grande majorité de leurs grenades en direction de Kaiser et de sa troupe qui avait fini d'investir la place. Des explosions retentirent. Certains allemands furent blessés mais la majorité s'était dissimulée derrière de grands boucliers métalliques qui servaient habituellement à prendre les tranchées.

Néanmoins, autant de détonations dans un espace malgré tout confiné avaient eu pour effet de désorienter les envahisseurs dont les oreilles bourdonnaient. Certains se relevèrent inconsciemment, titubant comme s'ils venaient de boire un litre de schnaps. Les hommes de 2A en profitèrent et les abattirent.

La bataille venait vraiment de commencer.

Ne voulant pas pousser trop leur avantage, les français se replièrent derrière leurs barricades et attendirent la réaction des allemands. Celle-ci ne tarda pas. À l'abri de leurs boucliers, ils prirent position à l'entrée de chaque couloir et firent feu.

Des grenades partirent en direction des positions françaises. Les premières explosèrent juste devant. Ajustant leurs lancers, les hommes de Kaiser parvinrent à dépasser les barricades et à les jeter au milieu des défenseurs. Dans chaque tunnel, des hommes ne durent leur survie qu'au courage d'un de leur compagnon qui plongea afin de les protéger de

l’explosion.

Les allemands chargèrent, concentrant leurs efforts sur le couloir de droite. Manifestement, Kaiser avait décidé de les nettoyer les uns après les autres, méthodiquement. Il avait cependant pris le soin de disposer suffisamment d’hommes à gauche et au centre pour interdire toute sortie aux français. Ils étaient pris au piège, tels des souris dans une nasse, à la merci d’un énorme chat.

Les hommes de la Section Noire n’étaient pas non plus répartis équitablement. 2A voulait obliger son adversaire à diviser ses forces. L’ensemble des couloirs avaient donc été pourvus de barricades et de défenseurs.

En revanche, sachant qu’il ne pourrait les défendre tous en même temps, dans celui de droite et celui du centre, le nombre de soldats avait été réduit au strict minimum, juste histoire de montrer une présence. Ces tunnels, contrairement à celui de gauche, ne disposaient d’aucune sortie vers l’extérieur. Les hommes qui les défendraient étaient condamnés. Les volontaires ne manquèrent pas. André en sélectionna cinq pour la droite et cinq pour le centre.

Brizard se porta volontaire pour mener un des deux groupes. Ne pouvant se résoudre à perdre un nouvel ami, le capitaine refusa catégoriquement ce qui eut pour principal effet de mettre son sergent dans un état de rage peu commun.

Sur la droite, les défenseurs français avaient déjà été obligés de se replier sur la deuxième barricade. Les allemands avançaient inexorablement. Ceux qui tombaient sous les balles des hommes de la Section Noire étaient remplacés immédiatement. Le poids du nombre commençait à se faire sentir.

Les fusils à pompe fournis par les américains faisaient des merveilles, fauchant les assaillants comme les blés. Les munitions vinrent cependant rapidement à manquer. Les français saisirent alors leurs colts 45. À courte distance, ils faisaient, eux aussi, des merveilles stoppant net ceux qui étaient touchés mais, à courte distance, toute erreur laissait l’opportunité à l’ennemi

de vous sauter dessus en un rien de temps et de tenter de vous dépecer…

C’est l’amère expérience que fit Jules Grivault.

Alors qu’il se dressait derrière la deuxième barricade afin de couvrir la retraite de ses camarades, l’amorce de sa cartouche ne fonctionna pas correctement et son arme s’enrailla. L’allemand qu’il visait se trouvait à moins de cinq mètres de lui. Il parcouru cette distance en un rien de temps et sauta sur le français qui s’était préparé au choc et accueillit le boche avec son épaule gauche. Les deux hommes roulèrent sur le sol. Se relevant quasiment en même temps, ils se firent face.

Saisissant son pistolet par le canon, Grivault frappa l’allemand à la tempe, le mettant hors d’état de nuire. Son combat était terminé mais il avait laissé les temps à plusieurs autres membres de la Division de la Mort de se rapprocher et de franchir l’obstacle qui les séparaient du français. Ce dernier saisit son fusil et larda de coups de baillonnette le torse du premier qui se présenta. Malheureusement pour lui, ses adversaires furent rapidement trop nombreux, il fut submergé par le nombre et fut atrocement massacré à coups de crosses et de bottes.

Ses compagnons qui s’étaient repliés derrière la troisième barricade ouvrirent alors le feu avec tout ce qui leur restait. Ils n’étaient plus que trois et leur abri de fortune était leur dernier rempart. Ils firent mouche à de nombreuses reprises. Leurs dernières munitions épuisées, ils se regardèrent, se saluèrent, saisirent leur Springfield, ajustèrent la baillonnette et chargèrent cet ennemi qu’ils détestaient tant. Les hommes de Kaiser s’étaient préparés à cette riposte. Positionnés sur deux lignes, six tireurs les attendaient à une dizaine de mètres. Ils ne laissèrent aucune chance aux français. Un sergent allemand s’avança ensuite vers les corps sans vie et s’assura qu’ils ne se relèveraient jamais en leur tirant une ultime balle dans la nuque.

Le couloir de droite venait de tomber.

Dans les deux autres, les échanges de tir visaient seulement à empêcher la progression d’un camp ou de l’autre. Les allemands attendaient les renforts

pour se lancer à l’assaut et les français maintenaient seulement la pression pour montrer leur présence et éviter de subir une charge anticipée.

La chute du premier tunnel changea la donne. Le gros de la troupe de Kaiser se replia sur celui du centre, toujours méthodiquement et avec beaucoup de discipline. Dès qu’ils furent bien en place, ils commencèrent à avancer, inexorablement. Les cinq défenseurs, des amérindiens, vidèrent eux aussi leur fusils à pompe en premier. Rien ne semblait pouvoir endiguer le flot ennemi.

Dans le couloir de gauche, 2A prit conscience de ce qui se passait en entendant les déflagrations tout à coup beaucoup plus nombreuses. Il ne pouvait laisser ses camarades mourir ainsi. Il prit alors la décision de tenter une sortie. Prenant la tête de ses hommes, il franchit sa barricade tout de suite imité par les trente soldats qui l’entouraient.

Il fut rapidement dépassé par Brizard qui n’allait, une nouvelle fois, laisser sa place à personne. Il serait le premier à enfoncer la ligne allemande. La distance qui les séparait de leurs adversaires fut rapidement comblée. Les français arrivèrent au corps à corps avant d’avoir subit la moindre perte.

Les faibles défenses allemandes ne s’attendaient pas à une telle sortie. Elles furent balayées en un rien de temps, laissant le champ libre à la furie française. Arrivant dans la salle principale, les hommes de la Section Noire frappèrent de plein fouet le flanc gauche de la Division de la Mort.

Un temps décontenancés, les boches reprirent rapidement leurs esprits et organisèrent la riposte. La suite ne fut qu’un enchevêtrement de corps. Les deux camps se battaient comme des diables utilisant tous les moyens pour venir à bout de celui qui était en face.

2A taillait son chemin à grands coups de sabre, Brizard tranchait à tout va avec ses tomawaks. Le sol fut bientôt recouvert de sang et de tripes.

Bill Big Storm, un cheyenne, en fit les frais. Alors qu’il faisait face à un grand type, blond comme les blés, il glissa sur l’intestin de l’allemand qu’il venait d’éliminer. Il se retrouva sur le dos, à la merci de son adversaire qui ne se fit pas prier et lui planta sa baillonnette entre les côtes.

Sentant que sa manœuvre avait fait long feu, 2A ordonna le repli. Il avait perdu cinq hommes mais avait pu mettre hors d'état de nuire une bonne quinzaine de gars. À ce rythme là, la partie pouvait encore se jouer.

L'attaque menée par André et ses hommes avait permis aux défenseurs du couloir central de souffler un peu. Ils avaient profité du léger relâchement de leurs adversaires pour se replier sur la deuxième barricade. Ils étaient en position quand les allemands menèrent la charge. Kaiser échaudé par la manœuvre française voulait hâter les choses et mettre un terme rapidement à cette bataille.

Excellents tireurs, les amérindiens vidèrent leurs chargeurs sur les hommes qui s'avançaient vers eux en hurlant. Chaque balle faisait mouche. S'ils avaient eu plus de munitions, nul doute qu'ils auraient pu tenir leur position. Malheureusement pour eux, cette bataille se faisait à l'économie.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire leurs fusils et pistolets furent vides, ils n'eurent d'autre choix que de se retirer derrière l'ultime rempart qui leur restait. Ils avaient mis de côté quelques grenades, pour le cas où…

Ils en lancèrent une partie et chacun en conserva deux, bien à l'abri dans ses poches. Lorsque, suite aux explosions, la poussière se dissipa, ils purent se rendre compte que le nombre de soldats en face d'eux n'avait pas diminué. Seul le nombre de cadavres au sol avait augmenté.

C'était fini. Ils allaient mourir. Mais ils allaient mourir en brave.

Chacun des quatre survivants saisi alors son arme favorite. Le premier dégaina son Bowie, un long couteau de travail à la lame épaisse. Le second détacha son marteau de guerre de son dos. La tête conique surmontant un long manche était parfaite pour briser les crânes. Le troisième prit son tomawak et en vérifia l'équilibre, fendant l'air devant lui. Satisfait, il se retourna vers les soldats qui arrivaient, le regard plein de haine et de détermination. Le quatrième saisit les deux petits couteaux à lame courbe qui pendaient à sa ceinture. Les lames étaient certes beaucoup plus petites que celle du Bowie mais, acérées comme elles l'étaient, elles n'en étaient pas moins redoutables.

Rassurés par la présence de leurs armes au creux de leurs mains, ils laissèrent les allemands avancer. Lorsque ces derniers furent au pied de la barricade, ils chargèrent prêts à danser une dernière danse avec la mort.

Le choc fut frontal et particulièrement rude. Ils parvinrent malgré tout à éliminer quelques hommes de Kaiser. Les amérindiens, chasseurs nés avaient l'instinct du prédateur. Ils frappaient vite, précisément et à coup sûr. Quelques blessures vinrent leur déchirer la peau. Aucune n'étaient vraiment grave mais les vingt quatre dernières heures avaient été difficiles et leur corps commençait à subir les effets de la fatigue. Le sang qui s'écoulait de leurs estafilades était autant d'énergie supplémentaire qui les fuyait. Au bout de quelques instants, ils se retrouvèrent encerclés. Comme un seul homme, ils prirent alors les grenades qu'ils avaient sur eux, les dégoupillèrent et se jetèrent sur les types qui les entouraient. Les huit grenades explosèrent en même temps faisant beaucoup de dégâts parmi les allemands.

Le sol, au niveau de la troisième barricade, était recouvert par plusieurs centimètres de chair et de sang. Les murs avaient pris une couleur rouge sombre. Le couloir du centre avait fini par tomber, mais le prix avait été particulièrement élevé.

En entendant l'ultime déflagration, 2A comprit ce qu'il était advenu. Il harangua sa troupe et tous se préparèrent à l'assaut final. André avait réparti les vingt cinq hommes qui lui restaient sur trois lignes. Lorsque l'une d'elle serait en passe de tomber, ses défenseurs se replieraient couverts par ceux de la barricade suivante.

En face, il restait sûrement près d'une centaine de boches. À un contre quatre, le combat paraissait encore inégal mais 2A ne cèderait pas.

Echaudé par les combats précédents, Kaiser se montra prudent. Il mit en place le maximum de protection et ne lança pas ses hommes dans la bataille de manière inconsidérée. La moitié de ses soldats avaient perdu la vie, s'il voulait remporter ce combat, il devait agir avec tout le discernement dont il était capable.

Son approvisionnement n'était pas illimité mais il était malgré tout

beaucoup plus facile que pour les français. Il entreprit donc une guerre de position à échelle miniature. Sous terre, dans ce bunker, dans ce couloir, se déroulait une reconstitution taille réduite du conflit du dessus.

Les allemands entreprirent de harceler leurs adversaires, les forçant à gaspiller quelques cartouches.

En face, les français tentaient de faire mouche à chaque fois, comme depuis le début de la journée. Malgré tout, le niveau des munitions atteignit rapidement un seuil critique sans que, pour autant, le nombre d'hommes de la Division de la Mort n'ait baissé significativement.

Le capitaine rappela les gars qui se trouvaient sur la première barricade et les remplaça par ceux qui se trouvaient sur la seconde. Un peu de repos leur ferait du bien. Les soldats de l'empire poursuivirent leur petit manège, réussissant à avancer en dépit de quelques pertes. De nouveau, le seuil critique des munitions fut atteint. 2A fit une nouvelle rotation et envoya le troisième groupe sur la première barricade.

Les allemands n'étaient plus qu'à quelques mètres. Chaque tir, de chaque côté, représentait un danger extrême. Brizard se trouvait aux avants postes lorsque Kaiser ordonna à ses hommes de charger. De part et d'autre des chargeurs furent vidés sur les malheureux qui se montraient. Les baillonnettes prirent ensuite le relais.

Le faible rempart des français fut balayé et les corps à corps reprirent, une fois de plus, en cette nuit d'horreur. Voyant ses défenseurs en difficulté, André se jeta dans la mêlée accompagné de loup Agile et de quelques hommes.

En première ligne Brizard se déchainait, une fois de plus, tranchant à tout va, une fois de plus. Il se déplaçait avec grâce, fluidité et efficacité. Il semblait dans un autre monde. Dans ce couloir large d'à peine cinq mètres, il était difficile d'esquiver les attaques sauf à bousculer les gars d'à côté. Le sergent y parvenait cependant sans aucun problème. Brizard était fait pour cela. On eu dit qu'il aurait pu, à lui seul, venir à bout de tous les types en face de lui.

Il avançait vite, sa précision était chirurgicale. Ceux qui l'affrontaient étaient perdus. Il frappait pour tuer. Les mois précédents, remplis de haine et de massacres avaient nourri son démon intérieur. La soif de sang de ce dernier semblait inextinguible.

Ses compagnons bien que vaillants ne pouvaient suivre le rythme. Brizard se retrouva rapidement encerclé par les allemands. Il tenta de se replier mais, la retraite lui était coupée par une bonne dizaine de types pas franchement amicaux. En face de lui se dressait un mur de baillonnettes. L'ayant vu à l'œuvre, les soldats de l'empire hésitaient à aller le défier. Ils ne tiraient pas non plus, de peur de blesser un de leurs compatriotes.

Au milieu d'un espace qui se rétrécissait de plus en plus Brizard parvenait malgré tout à les tenir en respect. Un téméraire, plus petit que les autres, brun avec une petite moustache juste au dessous du nez, s'avança un peu trop. Le sergent tenta de le frapper avec le tomawak présent dans sa main droite. L'allemand profitant de sa petite taille et d'une vivacité au dessus de la norme esquiva en se jetant vers l'avant, baillonnette levée. S'apercevant de son erreur et de l'opportunité qu'il venait de laisser à son adversaire, Brizard dévia la lame avec son second tomawak et utilisa le premier comme un crochet pour accentuer le mouvement vers l'avant de son opposant. Ce dernier déséquilibré chuta lourdement. Emporté lui aussi par son élan, le sergent mis un genou à terre ou plus précisément sur la colonne vertébrale de l'allemand. Il se releva d'un bond non sans avoir pris le soin de lui assener un coup de hache au niveau des cervicales. Ce cas était réglé mais il restait encore beaucoup à faire.

Apparemment lassé par le jeu qui se déroulait non loin de lui, Kaiser intervint. Ne craignant pas pour la vie de ses hommes, il mit en joue le français et vida son chargeur dans sa direction. Il fit mouche à deux reprises. Les balles perdues atteignirent un bras, une tête ou une jambe allemande. Les blessés furent évacués, le mort fut laissé sur place et les autres reprirent le combat.

Brizard atteint au thorax était allongé sur le sol face contre terre. Il avait

de plus en plus de difficultés à respirer. Il s'enfonçait de plus en plus dans le néant. Il allait bientôt gouter à un repos bien mérité. À quelques mètres, 2A avait assisté à la scène, impuissant. Son ami était à terre. Entre les deux hommes se dressaient des allemands dont le nombre, en dépit de tous les efforts fournis, ne semblait pas vouloir diminuer.

Les hommes qui avaient tenté de suivre le sergent commençaient à reculer sous la pression allemande. Une salve tirée à bout portant en faucha trois. Ils furent rapidement engloutis par le flot de soldats de l'empire qui semblait maintenant avancer inexorablement.

André avait été rejoint par Loup Agile en première ligne. Les deux hommes combattaient dos à dos, comme si leurs deux têtes n'avaient qu'un corps muni de quatre redoutables bras.

Le sabre du français taillait piquait, tranchait. Le tomawak et le couteau de l'amérindien coupaient, hachaient, choquaient. À côté d'eux, leurs camarades faisaient face, tant bien que mal. Un à un cependant, ils succombaient. Aucun des camps ne gagnait plus de terrain sur l'autre. Les cadavres s'empilaient sur une cinquantaine de mètres carrés. Au bout d'une heure de massacre, le capitaine français regarda autour de lui. Il ne lui restait plus qu'une dizaine de soldats.

La bataille était perdue. Avant que tous ne soient décimés, il ordonna aux survivants de se replier, de fuir vers la porte donnant sur l'extérieur, au fond du couloir.

Lorsqu'il fut sûr que tous ses compagnons avaient bien entendu, compris et exécuté ses ordres, il les suivis accompagné de Loup Agile qui ne le lâchait pas d'une semelle. Fermant la marche, les deux hommes essayaient de donner un maximum d'avance à leurs soldats.

Ils se battaient à deux contre quatre lorsque, tout à coup, leurs adversaires se retirèrent. Ils étaient parvenus à proximité de la sortie et s'apprêtaient à franchir la porte en métal. 2A fit signe à ses hommes et à Loup Agile de sortir. Derrière les Allemands qui reculaient, il aperçut un éclair de métal. Ils avaient récupéré une mitrailleuse et l'installaient. Elle serait opérationnelle

dans quelques secondes.

Les hommes de la Section Noire finissaient de franchir la porte lorsque les feux de l'enfer se déchaînèrent. À l'intérieur du bunker ne restaient qu'André et loup Agile. L'amérindien n'avait pas perçu immédiatement la menace. Lorsque les balles commencèrent à crépiter tout autour d'eux, il se raidit et bondit vers la sortie.

Voyant qu'il n'y arriverait pas, 2A se précipita et coupa la trajectoire de plusieurs projectiles bien décidés à arracher les chairs de l'amérindien. Touché de plein fouet à trois reprises, le capitaine français tomba sur le côté droit. Il tenta de se relever mais ses membres refusèrent de répondre. Une douleur sourde et intense lui fit exploser le crâne. La dernière image qu'il perçut fut celle de Loup Agile qui rejoignait leurs compagnons, à l'extérieur.

Certains d'entre eux vivraient, sûrement.

Loup Agile avait pu atteindre la porte grâce à l'intervention de son supérieur. Lorsqu'il se retourna avant de franchir la porte, il le vit s'affaler dans une mare de sang.

C'était fini.

À l'extérieur, il retrouva ses hommes qui l'attendaient de chaque côté de l'ouverture. Il n'y avait que des amérindiens parmi les survivants. Le soleil était levé. Le ciel au dessus de leurs têtes hésitait entre le rose et le orange. La matinée ne devait pas être tellement avancée. L'air était frais et semblait infiniment pur comparé à celui du bunker, vicié par les odeurs de poudre, de sang et de mort.

Nul cri de blessé ne parvenait de la forêt. La veille s'y était pourtant déroulé d'atroces combats.

24h après, la vie semblait avoir repris ses droits. Seuls subsistaient quelques stigmates sur les arbres ou au sol. Après la furie et l'horreur, Loup Agile était presque désorienté par tant de calme. Tout était calme mais finalement, presque trop calme. En fait, tout était beaucoup trop calme.

Les survivants de la Division de la Mort ne les avaient pas suivis. Pour

quelle raison ? Avaient-ils peur de tomber dans une embuscade derrière la porte ? La perte de 2A suffisait elle au bonheur de Kaiser ?

Loup Agile se posait encore la question lorsqu'il eut la réponse. En contre bas, une troupe venait d'apparaître. À leurs uniformes usagés, il reconnut des hommes de la Division de la Mort. Ils disposaient eux aussi de mitrailleuses en batterie, il y en avait huit, prêtes à faire feu. Une fois de plus, Kaiser leur avait tendu un piège. Il avait prévu la sortie par cette porte dérobée et avait mis en place un comité d'accueil. La nasse se refermait définitivement.

Lorsque les soldats de l'empire commencèrent à tirer, il vit ses camarades tomber les uns après les autres criblés de projectiles. La paroi contre laquelle il se trouvait se nimbait d'une couleur pourpre à mesure que les chargeurs se vidaient. Loup Agile sentit ses entrailles se déchirer et son épaule gauche voler en éclat. Machinalement, il roula sur son autre côté, emporté par la pente.

Chapitre XI

Helena, Montana, avril 1921.

Le propriétaire du drugstore arriva et ouvrit son magasin, il était 8h du matin. Comme d'habitude, il enleva les panneaux de bois qui protégeaient sa vitrine. La criminalité dans la ville était habituellement très faible. Malgré tout, savoir sa boutique ainsi préservée le rassurait.

Depuis son arrivée en ville trois ans plus tôt, il avait dû travailler dur pour arriver là où il était. Son commerce fonctionnait parfaitement bien et il ne souhaitait pas qu'un grain de sable vienne perturber son quotidien.

Après ce qu'il avait traversé, la quiétude qu'il avait trouvée, ici, dans ce coin reculé des Etats-Unis lui tenait à cœur plus que toute autre chose. Cette routine, qui aurait pu démoraliser bien des gens, était son équilibre.

Il ouvrit la porte d'entrée et retourna la pancarte qui y était accrochée. Le « OPEN » qui y figurait s'afficha à destination des passants. Traversant les 15 mètres qui le séparaient de son comptoir, il contempla machinalement les étals. Il proposait à ses clients un ensemble de produits d'excellente qualité à des prix qu'il voulait plus qu'accessibles. C'était là le secret de son succès, la qualité au meilleur prix.

Chez « Walter's », le nom de son établissement, le client pouvait trouver tout ce qui se mangeait ou presque mais, pas que. Dans ces régions, le climat et la vie était rude. En s'arrêtant chez « Walter's », il était aussi possible de s'équiper pour se rendre l'existence plus facile.

Le comptoir était en chêne massif. Long de sept mètres, il avait été taillé d'un bloc, à la hache, dans un immense arbre plus que centenaire par un ami du propriétaire. Une caisse enregistreuse dernière génération trônait sur la gauche, non loin d'un ensemble de jarres en verre contenant toute sorte de douceurs et friandises. Les oursons en guimauve recouverts de chocolat avaient clairement la faveur des enfants et il devait se réapprovisionner très

régulièrement pour ne pas tomber en rupture de stock.

Comme chaque matin, il scruta les étagères en face de lui. Là se trouvaient les biens de valeur ou potentiellement dangereux. De nombreuses boites de munitions rappelaient au visiteur que la région était riche en gibier mais aussi en dangers. Des conserves de mets rares ou exotiques, des cigares de la Havane venaient compléter le tableau.

Le carillon à l'entrée se fit entendre indiquant qu'un client venait de pénétrer dans le magasin. Il se retourna machinalement pour voir de qui il s'agissait. L'homme qui venait d'entrer, comme chaque semaine à la même heure, était un des plus fidèles compagnons du propriétaire. Ils se connaissaient depuis maintenant cinq ans et avaient traversé plus d'épreuves ensemble qu'il n'était acceptable pour cent personnes.

Comme toutes les semaines, son ami venait se réapprovisionner. D'origine Sioux, il connaissait parfaitement bien cette région qui l'avait vu naitre. Chasseur, trappeur et guide, il passait, régulièrement, refaire le plein et livrer la boutique en viandes et peaux de qualité.

Les deux hommes n'avaient pas besoin de long discours pour se comprendre depuis ces terribles jours de 1916. Comme d'habitude, l'amérindien resta un petit quart d'heure et repartit vers les grands espaces où il se sentait bien plus à l'aise que dans une ville, même de taille modeste. Au cours de ses pérégrinations, il s'arrêterait sûrement voir le bucheron qui avait taillé le comptoir. Ce dernier vivait quasiment reclus au milieu d'une immense forêt. Il n'existait que pour ses arbres et le travail du bois. Il goutait peu la compagnie des hommes.

André salua Loup Agile lorsque ce dernier franchit le seul de la boutique et se mit à faire l'inventaire qu'il avait projeté de réaliser. Tout au long de la journée, les clients défilèrent. Vers 20h, il remit les panneaux de bois sur la vitrine, ferma sa porte et se dirigea vers sa maison, à quelques centaines de mètres de là, un peu en dehors de la ville.

Symbole de sa réussite financière, sa demeure pouvait être considérée comme luxueuse. Elle disposait de toutes les commodités modernes comme

l’électricité et l’eau courante. Son commerce était prospère et André avait besoin de confort matériel pour essayer d’atténuer les blessures de son âme. Sur le chemin du retour, il se remémora les évènements de juin 1916.

Il repensa tout d’abord à la bataille qui avait opposé sa section, la Section Noire, à la Division de la Mort menée par Kaiser. Il repensa à tous ces hommes valeureux qui avaient perdu la vie dans la nuit du 11 au 12 juin. Il repensa à tous ces compagnons décimés par l’horreur et la trahison. Le visage de chacun d’entre eux resterait gravé à jamais dans son cœur tout comme celui de tous les êtres chers qu’il avait vu disparaitre depuis moins de dix ans.

Lorsqu’il revint à la réalité, il était dans son salon. Il s’était assis machinalement à côté de la cheminée, éteinte à cette époque de l’année. Accablé de souvenirs, il replongea et se remémora la suite des évènements.

Il avait repris conscience le 15 juin 1916 au matin. En ouvrant les yeux, la première personne qu’il avait vue était son fidèle ami, le sergent Brizard. Il n’en était pas revenu de suite. Un peu plus tôt, il avait vu son subordonné s’effondrer avec deux balles dans le torse tirées à bout portant par Kaiser.

En fait, une seule balle avait blessé Brizard, la première. Elle lui avait traversé l’épaule sans causer de dommages importants. La seconde était allée se ficher dans la fiole de gnole qu’il conservait toujours au niveau de son cœur. Son goût modéré mais bien réel pour l’alcool lui avait sauvé la vie. L’impact du plomb contre son plexus lui avait coupé le souffle et il avait perdu connaissance. Le croyant mortellement blessé, les allemands n’avaient pas pris la peine de l’achever.

Lorsque le sergent avait repris conscience, tout était fini et les hommes de la Division de la Mort avaient abandonné la place. Il avait alors entrepris de rechercher des survivants. Sur les quarante qui s’étaient réfugiés dans le bunker, il n’en avait trouvé que quatre.

Le premier était Simon Odensia, dans le couloir de gauche non loin de lui. Cet athlète de haut niveau avait pris une balle dans la jambe. Un soldat ennemi qui devait vouloir l’achever à la baillonnette lui était tombé dessus,

mortellement blessé par un tir ami, avant d'avoir achevé sa basse besogne. Simon avait perdu pas mal de sang, il ne pourrait plus jamais courir mais, il survivrait.

Le second se trouvait dans la salle principale, de laquelle partaient les trois couloirs. Sur les cinq hommes qui étaient tombés lors du coup de force des français, seuls quatre étaient réellement décédés. Le cinquième, Louis Valère avait visiblement été atteint par une balle en pleine tête. Le projectile avait été dévié par le casque qu'il portait et n'avait pas pénétré le crâne. Il l'avait simplement fêlé. Louis s'en sortirait avec des migraines récurrentes pendant pas mal de temps.

Brizard continua ensuite son inspection. Dans les couloirs de droite et du centre, l'horreur était indescriptible, partout se trouvaient des corps entrelacés, démembrés, amputés, déchiquetés mais, pas de survivant.

Retournant dans le couloir de gauche, Brizard, Louis et Simon se dirigèrent vers la seconde sortie. C'est là qu'ils découvrirent leur capitaine, André. Touché au niveau du cuir chevelu, au poumon gauche, à la hanche et au mollet droit, il avait de la chance de respirer encore. Les trois hommes l'installèrent du mieux qu'ils purent et continuèrent leurs investigations.

Sortant prudemment du bunker, ils entendirent un appel, discret mais bien réel. Loup Agile était en contrebas, bien amoché lui aussi mais toujours bien vivant. Le remontant avec une infinie prudence, ils retournèrent à l'abri de ce qui ressemblait plus à un tombeau qu'à un refuge.

Des chambres avaient été équipées pour les hommes de la Division de la Mort. Il n'était cependant pas question de rester dans cet endroit. Avec la décomposition des corps, l'odeur et les maladies chasseraient bientôt jusqu'aux rats.

Brizard et Valère, les deux plus valides confectionnèrent des brancards pour transporter le capitaine et Loup Agile. En dépit de sa blessure à la jambe, Odensia devrait marcher. Ils prirent la décision de retourner au camp de base de Brizard avant l'assaut du Sturmbataillon 5. Protégée de la vue du fait de sa configuration, l'ancienne carrière, même si elle avait subi elle

aussi une puissante attaque, devait encore être l'endroit le plus accueillant de cette maudite forêt. Ils y trouveraient au moins de l'eau.

Avancer avec les brancards relevait du défi tant la végétation était, par endroit, dense. Ils mirent une grande partie de la journée pour rejoindre leur destination. La descente vers la carrière proprement dite fut périlleuse. Sur le chemin d'accès des corps encombraient toujours le passage. Ici aussi les combats avaient été rudes. Après avoir installé du mieux possible leurs compagnons blessés, les plus valides s'occupèrent du ravitaillement.

La place avait été quittée dans l'urgence et aucun allemand ne l'avait visiblement investie suite à la sortie plus qu'audacieuse des français. La nourriture, les armes et munitions ne seraient donc plus un problème à brève échéance. Ils allaient pouvoir s'installer pour quelques temps et reprendre des forces.

Ils restèrent ainsi une quinzaine de jour. 2A et Loup Agile étaient de solide constitution et aucune infection ne vint perturber leur guérison. Les trois autres entreprirent de sortir régulièrement de la carrière pour examiner les alentours et approvisionner le camp en viande fraiche.

Début juillet, les cinq compagnons étaient debout. Tous ne pouvaient pas marcher sur de longues distances mais tous pouvaient, chaque jour, essayer d'aller un peu plus loin que la veille. L'été passa ainsi. Au loin, le bruit des combats était toujours présent. De temps en temps, une patrouille allemande passait à proximité. Pas une seule n'eut l'idée d'emprunter le petit chemin qui menait à la cachette des français.

De toute façon, la défense s'y était bien organisée et elle aurait été plus qu'attendue.

Les cinq hommes passaient beaucoup de temps à échanger. Une réelle complicité s'était établie entre tous les membres du groupe. Les grades n'existaient plus. Il n'y avait là que cinq naufragés sur un ilot perdu au milieu d'une mer hostile.

Contrairement à ce qu'avait pu croire André, Montaigne n'avait jamais envoyé de secours. Avait-il eu vent du massacre ? L'absence de nouvelles

l’avait elle amenée à penser que tous ses soldats avaient été décimés ? Cela n’avait plus d’importance. Ensemble, ils avaient pris la décision de ne pas y retourner, de ne plus se confronter à d’autres hommes que ce soit sur un champ de bataille ou nulle part ailleurs.

Bien que tous aient démontré un courage sans faille, ils ne souhaitaient plus risquer leur vie pour une cause qui leur paraissait de plus en plus futile. Ils avaient affronté la Division de la Mort avec pour seul objectif de la stopper. Ils avaient perdu la bataille mais au fond de leur cœur ils espéraient l’avoir suffisamment affaiblie pour qu’elle cesse toute intrusion en territoire français.

Ils se contentaient de cet espoir. Ils n’avaient plus aucune envie de vérifier.

C’est à ce moment là que leur projet de partir au loin avait commencé à se dessiner. Loup agile ne cessait de leur parler de son pays, de ses montagnes, de ses forêts, de la vie dure mais pure que l’on pouvait mener là bas. Dans son Montana natal, ils auraient droit à une nouvelle chance. Beaucoup de choses restaient à construire et, dans une contrée aussi éloignée, ils seraient immaculés tels des agneaux venant de naître.

Au début, l’idée de déserter avait choqué 2A et Brizard. Ils avaient le sens du devoir et du sacrifice chevillé au corps. Au fil des échanges, l’idée devint de plus en plus acceptable. Ni l’un ni l’autre n’avait plus de famille en France. Les deux se posaient de nombreuses questions sur les raisons qui amenaient deux peuples à se faire une guerre sans merci.

En septembre 1916, ils entamèrent, tous, le long voyage qui devait les mener vers leur Eden.

L’itinéraire était, sur le papier, particulièrement simple. Ils iraient droit vers le nord au travers des lignes allemandes jusqu’en Belgique. De là, ils rejoindraient l’Angleterre puis les Etats Unis. Pour cela, ils allaient devoir éviter de se faire prendre par les soldats de l’empire mais aussi par les français. En tant que déserteurs, ils savaient parfaitement que s’ils étaient capturés, la sanction serait immédiate et définitive.

En allant vers le nord, ils diminuaient les risques de rencontrer des troupes françaises, certes, mais, il valait mieux être prudent. Les trajets se firent donc uniquement de nuit et par toutes petites étapes. Il était préférable d'aller lentement, à coup sûr, plutôt que de se faire arrêter.

Dès qu'ils le pouvaient ils traversaient les bois et forêts qui se présentaient. Lassés des massacres en tout genre, ils évitèrent toutes les patrouilles qu'ils purent croiser même s'il leur aurait été facile de les éliminer. La préservation de leur vie et de la vie en général était devenue une priorité pour ces cinq hommes brisés. Au bout de trois mois, ils arrivèrent dans les environs de Lille. Déambuler dans cette métropole, même vêtus des habits civils qu'ils avaient chipés en chemin, ne semblait vraiment pas prudent. Ils l'évitèrent donc prudemment et poursuivirent leur chemin vers la Belgique.

Passer la frontière fut un jeu d'enfant. Les rares postes encore occupés ne l'étaient que par des vieillards ou des enfants. Même si la guerre ne se déroulait plus sur le territoire belge, ses stigmates se voyaient partout. De nombreux villages avaient été abandonnés par leurs habitants. Les maisons qui n'avaient pas été détruites par les combats tombaient méchamment en ruine. Les atrocités d'août 1914 étaient encore dans toutes les mémoires. L'armée allemande n'était pas sortie grandie de la campagne de Belgique.

Evitant les grands axes et les villes, les cinq compagnons se dirigèrent vers la côte, direction Ostende. Ils mirent presque deux nouveaux mois pour faire une centaine de kilomètres. En cette mi-janvier 1917, le temps était particulièrement rigoureux. Dormir dehors, même pour des hommes aguerris était pratiquement impossible. La plupart du temps, ils s'efforçaient de trouver un abri qui les protégeait un peu du vent, de la pluie ou de la neige.

Dans la nuit du 15 au 16 janvier, alors qu'ils s'étaient installés dans l'étable d'une grosse ferme, ils furent surpris par le propriétaire. Ce petit homme d'une cinquantaine d'années bien tassée, chauve, au corps malingre et au regard en perpétuel mouvement était arrivé pour traire ses vaches, à cinq heures du matin. Ils les avaient découverts endormis comme des

nouveaux né, confortablement installés dans la paille, profitant de la chaleur des bêtes.

Louis Valère était chargé de monter la garde. Après un si long périple, il était écrasé de fatigue et n'avait pu rester éveiller. Heureusement pour André et ses camarades, Arthur Van Gaal était un homme plein de compassion.

Voyant l'état déplorable dans lequel ils se trouvaient, loin de les chasser ou de les dénoncer à quelque autorité que ce soit, il les invita à le suivre jusqu'à sa demeure. C'était un immense ensemble composé de plusieurs bâtiments donnant sur une cour intérieure à laquelle on accédait par un porche fermé par un gigantesque portail de bois peint en blanc. En face de ce porche, de l'autre côté de la cour, se trouvait le logis principal. Le perron était en pierre et une porte en chêne massif donnait à l'ensemble un sentiment de force et de sécurité. De chaque côté ce logis principal se trouvaient deux constructions basses, aux murs épais et aux fenêtres étroites. De part et d'autre du porche, des dépendances fermaient l'ensemble.

L'esthétique n'avait visiblement pas été le principal souci des personnes qui avaient construit cette ferme. Elle avait, en revanche, été pensée pour être fonctionnelle et rassurante. Ici, il devait être possible d'affronter l'éternité. Arthur les invita à rentrer. Il les conduisit dans une grande pièce au milieu de laquelle se trouvait une table pouvant accueillir au moins une trentaine de convives. Non loin, une cheminée dans laquelle il aurait été possible de faire rôtir un bœuf apportait une chaleur douce et réconfortante.

Le propriétaire des lieux disparut un instant et revint les bras chargés de victuailles. Il leur proposa tout un assortiment de charcuterie, d'œufs, de fruits et de pommes de terre rissolées dans la graisse, le tout accompagné de café et d'épaisses tranches de pain, dorées au feu de bois et recouvertes de beurre frais.

Le lait semblait couler à flot. Ce petit déjeuner, le meilleur depuis des années, enchanta les français. Lorsqu'ils furent rassasiés, Arthur les conduisit jusqu'aux nombreuses chambres que comptait sa maison. Comble du luxe, chacun en aurait une, rien que pour lui. Des lits aux matelas de plume avec des édredons épais étaient là et tendaient les bras aux cinq

compères. Du savon, des cuvettes et des brocs allaient leur permettre de faire un brin de toilette. Ils étaient au paradis.

Lorsqu'ils furent récurés, frottés, ils se jetèrent chacun dans un plumard et s'endormirent, presque instantanément. Ils se réveillèrent à la nuit tombée. Arthur les attendaient devant la cheminée. Un porcelet achevait de cuire sur la broche. Des légumes avaient été placés sous la cendre. Ils seraient fondants et savoureux en bouche. Une soupe mijotait au coin du feu. La pièce toute entière sentait bon la viande grillée et les herbes aromatiques. Tous s'installèrent autour de l'immense table en chêne. La soirée fut particulièrement joyeuse, chacun y allant de son anecdote ou de sa plaisanterie.

Arthur était veuf et ses quatre enfants devenus adultes étaient partis pour Bruxelles. Ils ne supportaient pas la vie rude de la campagne. Du coup, il se retrouvait seul à assumer une immense propriété. Les ouvriers dont il disposait avant la guerre avaient été appelés dans les rangs de l'armée belge et bon nombre d'entre eux ne reviendraient jamais. Leurs femmes les avaient remplacés mais les travaux étaient éprouvants. Il manquait cruellement d'hommes pour accomplir les tâches les plus dures.

Le printemps serait là dans quelques mois, il avait besoin de bras. En fin de soirée, il proposa donc quasiment naturellement à André et à ses compagnons de demeurer avec lui jusqu'aux moissons. Ils seraient payés, logés et nourris. Les cinq hommes y voyant une parenthèse de paix dans leur long périple ne se firent pas prier. De toute façon, traverser la mer du nord puis l'atlantique en hiver ne les enchantaient pas outre mesure.

En restant, ils se referaient une santé et rempliraient un peu leurs bourses biens plates. La ferme était très isolée et les voyageurs peu nombreux. La présence de cinq hommes dans la force de l'âge en pleine guerre mondiale ne serait sûrement pas remarquée. Au pire, ils se feraient passer pour des américains en vadrouille sur le vieux continent. Ce qui, pour deux d'entre eux n'était de toute façon pas complètement faux.

Les jours, les semaines puis les mois s'écoulèrent paisiblement. Les blessures physiques avaient guéri et un peu de baume avait été mis sur celles

du cœur.

Les journées commencées à l'aube étaient harassantes. Le travail ne manquait pas et l'activité physique leur permettait d'évacuer une partie des traumatismes subis depuis le début de la guerre. Lorsque vint la fin des moissons, et l'heure de partir, Arthur les réunis autour de la grande table sur laquelle ils dinaient chaque soir. Il y avait là cinq besaces. Dans chacune d'elle, de la nourriture, de l'eau, quelques liquides qui réchauffent la gorge, l'estomac et le cœur et une cinquantaine de pièces d'or.

Il s'agissait là, d'après lui, du salaire de leur travail. Le montant était totalement disproportionné par rapport au travail effectué et au temps passé. André refusa, rapidement imité par ses compagnons. Arthur se montra inflexible, insistant sur le fait que selon lui, ils avaient largement contribué à remettre son domaine en état, qu'il n'était plus tout jeune et que de toute façon être le plus riche du cimetière ne l'intéressait pas vraiment. Ses enfants ne manqueraient de rien, il s'en était assuré. Si cet or pouvait permettre à des types biens de repartir sur de bonnes bases alors, pourquoi s'en priver.

Convaincus et ne souhaitant pas offenser un homme qui avait été très bon pour eux, les cinq survivants de la Section Noire finirent par accepter de bon cœur. Ils reprirent leur route en direction d'Ostende à la nuit tombée. En ce mois d'août 1917, le temps était doux et le voyage beaucoup plus agréable que quelques mois auparavant. Affutés par des mois de durs labeurs, ils avalaient les kilomètres beaucoup plus rapidement. Ils rejoignirent Ostende en à peine un mois. De là, ils purent sans difficulté trouver un bateau qui les amena, en toute discrétion jusqu'en Angleterre.

La traversée se déroula sans encombre, hormis pour André qui n'avait vraiment pas le pied marin. Il vomit sans discontinuer à partir du moment où il mit le pied sur le bateau jusqu'au moment où il redescendit sur la terre ferme.

Le chemin jusqu'aux USA allait être long…

Ils débarquèrent non loin de l'estuaire de la Tamise et filèrent vers

Londres. Une fois sur le territoire anglais, ils pouvaient se permettre d'être un peu moins discrets. Ils risquaient peu de se faire contrôler et arrêter. Ils étaient des voyageurs voyageant, tout simplement. Les costumes que leur avait fait confectionner Arthur par la femme de son intendant les avaient transformés en gentlemen.

Ils firent halte dans la capitale pendant deux jours et reprirent leur route, vers le sud, direction Plymouth mais cette fois ci en train.

Un paquebot partait une semaine plus tard vers New York et il n'était pas question pour eux de le louper.

Chapitre XII

Ils arrivèrent finalement à Elis Island le 17 décembre 1917. André avait fini par s'adapter au roulis perpétuel et n'avait eu des nausées que pendant les quinze premiers jours. Ils se rendirent directement à Grand Central Terminal. Le voyage était très long et ils n'avaient maintenant plus qu'une hâte, arriver au Montana. Le 30 décembre, le train qui les emmenait pénétrait dans la gare d'Helena.

Ils étaient, enfin, au bout de leur périple. Une nouvelle vie allait s'offrir à eux. Les formalités et les tests réalisés à l'entrée sur le territoire feraient bientôt d'eux des américains à part entière, au moins pour les trois français. Loup Agile et Simon garderaient quant à eux leur statut d'amérindiens avec tout ce qu'il comportait. Mais, au fond, peu leur importait, ils allaient disparaître dans la nature et profiter de leur liberté retrouvée.

En cette fin d'année, toute la ville se préparait à basculer vers 1918. Là bas, sur le front en France, des soldats, des américains même, continuaient de mourir. Ici, toute l'attention était concentrée sur la joie et le plaisir de se retrouver.

Les cinq compagnons louèrent des chambres dans un petit hôtel proche du centre. Loin d'être luxueux, il était malgré tout confortable et accueillant. Les chambres, petites et simples, étaient meublées d'un lit, d'une chaise et d'une table. Un poêle à bois assurait le chauffage. Pour des hommes qui venaient de traverser la moitié du monde dans des conditions plus que difficiles, c'était largement suffisant.

Ils passèrent les festivités du nouvel an, ensemble, comme pour dédramatiser leur prochaine séparation. Cela faisait près de dix huit mois qu'ils vivaient en permanence tous les cinq et chacun allait maintenant suivre sa propre voie. Continueraient-ils à se voir? Telle était la question.
Mais, Quoi qu'il se passe, ils auraient au moins partagé ce dernier moment.

La semaine qui suivi, Simon partit pour la réserve dans laquelle se trouvait son peuple, les Pawnee, au nord du Colorado. Il avait noué une

relation particulière avec Louis. Ce dernier, sans attache particulière, accepta de très bonnes grâces de l'accompagner. Avant leur départ, ils se rendirent dans le plus grand Drugstore d'Helena. Ils allaient affronter des contrées hostiles, il leur fallait de nombreuses fournitures. André les accompagna.

La boutique, vétuste, était tenue par un vieil homme, Walter Johnston. Agé de plus de quatre vingt ans, il avait participé au développement de la ville depuis plus de six décennies. Chez lui, il était possible de trouver tout ou presque. Usé par les années de labeur, il avait de plus en plus de mal à servir ses clients dans des délais raisonnables. Simon, Louis et André le mobilisèrent pendant plus de trois heures. Fatigué, le vieil homme n'en était pas moins bavard et curieux. Durant ce laps de temps, il posa de nombreuses questions. Il n'obtint pas toutes les réponses.

André lui confia cependant son envie de demeurer à Helena et lui fit part de la nécessité qu'il avait de trouver de quoi subvenir à ses besoins. Walter cherchait un employé. Le salaire ne serait pas bien gros mais, il était vieux garçon et sans enfant. À sa mort, celui qui travaillerait avec lui hériterait de l'ensemble de ses possessions si le feeling passait. C'est ainsi que Simon et Louis furent équipés et qu'André trouva un emploi.

De son côté, Antonin Brizard acquis autant d'hectares de forêt que le lui permettait le pécule donné par Arthur. Lassé de la vie avec les hommes, il souhaitait revenir à son métier initial, bûcheron. Loin de tout et de tous, il pourrait consacrer sa vie à la seule passion qui lui restait, le bois. Peu doué pour les rapports humains autres que le massacre, il avait pris la décision de vivre quasiment en ermite, au milieu de nulle part.

Loup Agile, originaire de la région avait, quant à lui, décidé de retrouver les siens. Une dizaine de jours après leur arrivée à Helena, les cinq camarades avaient tous choisi un chemin différent et s'apprêtaient à le suivre.

Les mois passèrent.

Simon et Louis s'étaient finalement installés au nord de Denver et avaient

choisis d’élever des bovins. Seul, Simon n’aurait pu devenir propriétaire. La présence à ses côtés d’un américain blanc, même naturalisé tout récemment, avait nettement facilité les choses. Leur entreprise était prospère. Louis était fiancé à la fille d’un pasteur. Athée pratiquant, il s’était converti et fréquentait régulièrement les lieux de culte.

Loup Agile avait tenté de reprendre la vie qu’il avait connue avant de s’embarquer pour la France. Malheureusement, les épreuves subies l’avaient profondément marqué. Il avait eu du mal à rester en contact permanent avec des gens qui n’avaient pas connu l’horreur des batailles. Au bout de quelques semaines, il avait répondu à l’appel des grands espaces au nord. Il limitait au maximum ses contacts avec les autres êtres humains.

Antonin avait, lui, pris cette décision depuis longtemps. Au milieu de sa forêt, il passait son temps à s’occuper de ses arbres, à les tailler, les découper, les scier, à en travailler le bois. Ses seuls interlocuteurs étaient Loup Agile quand il passait dans le coin et André quand il décidait de faire le déplacement pour aller lui acheter sa production.

André avait parfaitement pris ses marques chez « Walter’s ». À la fin de l’année 1918, il assumait la plus grande partie des taches quotidiennes. Le propriétaire se contentant de rester assis au fond du magasin et de l’invectiver dès que quelque chose ne lui convenait pas ce qui, il faut bien le dire, était très fréquent.

Entre les deux hommes, s’était, au fil du temps, établi une sorte d’affection filiale, l’un remplaçant le père et l’autre le fils. 2A souhaitait moderniser la boutique et les produits proposés. Walter s’y opposait farouchement ne voulant pas altérer l’identité de son magasin. Les débats étaient parfois houleux mais la complicité entre ces deux personnalités si différentes avait grandi au fil du temps.

Une histoire commune existait entre eux. Walter avait vécu lui aussi les horreurs de la guerre. Soldat nordiste de 1861 à 1865, il avait participé à toutes les grandes batailles de la Guerre de Sécession. Tout comme André, il en était ressorti détruit et écœuré. Ils n’avaient jamais comparé leurs expériences mais le simple fait de savoir que l’autre savait les liait à jamais.

Walter s’éteignit le 21 avril 1919.

Il laissait derrière lui une vie de labeur et le fils spirituel et adoptif qu’il n’avait jamais eu. André fut très affecté par cette disparition pourtant prévisible. Une nouvelle fois un être qui lui était cher disparaissait. Une nouvelle fois, il se retrouvait seul. Les quatre survivants de la Section Noire se joignirent à lui pour dire adieux à « ce vieux fou de Walter Johnston » comme l’appelait tendrement 2A.

Cela faisait un peu plus d’un an qu’ils ne s’étaient pas retrouvés tous ensemble. Malgré le contexte, leurs retrouvailles furent plaisantes et relativement gaies, chacun évoquant sa vie, son quotidien. La séparation n’avait en rien diminué l’amitié qu’ils se portaient mutuellement. Ils passèrent une dizaine de jours chez l’ancien capitaine de l’armée française puis chacun reprit le cours de son existence.

André se retrouvait seul aux commandes de son commerce. Il pouvait maintenant décider en toute liberté de la conduite à tenir et des aménagements à effectuer. Il regrettait cependant le temps où il devait batailler des heures pour changer de place une simple boite de conserve. Pour noyer son chagrin et son ennui, il se jeta à corps perdu dans le travail. Ouvert 7 jours sur 7 de 8h à 20h, il développa son activité comme jamais, proposant des produits d’une grande qualité à des prix tout à fait raisonnable. Son établissement était devenu un incontournable de la région.

En moins de deux ans, il multiplia par dix le chiffre d’affaire et, les bénéfices. En 1921, ayant su investir à bon escient, il était devenu l’un des hommes les plus riches d’Helena. Outre son Drugstore, il avait acquis plusieurs ranchs et possédait des milliers d’hectares. Son avenir financier était assuré. Il aurait pu, sans difficulté, engager plusieurs employés pour s’occuper de chez « Walter’s » mais, tenir cette boutique était le seul plaisir qui lui restait et il ne comptait pas s’en priver.

Chapitre XIII

André se réveilla en sursaut. Une fois de plus, il s'était endormi dans son fauteuil, plongé dans ses souvenirs. Une fois de plus, il avait ressassé les mêmes histoires. Il n'arrivait pas à oublier, à vivre au présent. Il n'y arriverait sûrement jamais.

Pour ne rien arranger, aujourd'hui était un jour particulier, le 21 avril. Cela faisait deux ans que Walter l'avait laissé seul. S'il revenait maintenant, il ferait sûrement une crise cardiaque en voyant les transformations que 2A avait initiées. Malgré tout, au fond de lui, André était sûr que son vieil ami, là où il était, était fier de lui.

La journée passa lentement ainsi que la suivante et, la suivante… Le printemps était maintenant bien installé. L'été allait être chaud. La vie d'André n'était plus qu'un long fleuve tranquille. Cela lui convenait parfaitement.

Le 05 juin, il reçut un télégramme de Belgique. Arthur Van Gaal avait eu un grave accident. Le télégramme avait été envoyé par son fils ainé qui avait fini par revenir à la ferme pour l'aider sur l'exploitation familiale. En chargeant du foin dans la grange Arthur était tombé du premier étage. Il avait le dos en miette et ses plaies s'étaient infectées. Ses jours étaient comptés. Avant de passer de vie à trépas, il souhaitait prendre des nouvelles de ses vieux amis américains.

André ne se posa pas de question. Il fallait qu'il se rende à son chevet. Il adressa une missive à Simon et Louis pour leur proposer de se joindre à lui. Loup Agile passerait le lendemain, il évoquerait le sujet avec lui et se rendrait auprès d'Antonin. Au pire, il retournerait seul en Europe mais il ne pouvait pas y aller sans en parler à ses amis. Leurs réponses furent unanimes, ils viendraient. Arthur, par sa bonté et sa gentillesse, avait gagné le cœur de ces hommes pourtant si durs. Tous lui devaient bien çà.

Le 15 juin, le paquebot qui les emmenait de New York à Ostende larguait les amarres avec à son bord les cinq anciens membres de la Section Noire. Il

mit trois semaines pour arriver à destination. Pour essayer de diminuer les conséquences de son mal de mer, André avait opté pour des cabines en première classe. Mais, l'océan est injuste, voyager dans le luxe ne change rien. Il fut aussi malade qu'à l'aller et, pendant aussi longtemps.

Dès qu'ils débarquèrent à Ostende, les cinq compagnons prirent un taxi et, moyennant une somme quasiment indécente, lui demandèrent de les conduire jusqu'à la demeure d'Arthur. Le temps était compté. Il était même peut être déjà trop tard. Après plusieurs heures de voyages, ils arrivèrent enfin. La ferme se dressait toujours au même endroit, forte et intemporelle. Elle n'avait en rien perdu de sa superbe ni de son côté rassurant.

En pénétrant dans la cour, ils surent qu'il était trop tard. Leur vieil ami était parti.

Sur le perron, un homme d'une trentaine d'année sortit. C'était le portrait craché de son père avec 30 ans de moins, déjà chauve en dépit de son jeune âge, un corps malingre et un regard en perpétuel mouvement.

Même s'il ne les avait jamais rencontrés, il reconnu tout de suite les cinq anciens fugitifs. Nul doute que son père avait dû lui parler d'eux. Apparemment la bonté et la compassion faisaient aussi partie du caractère de Philip. Comme quatre ans auparavant, il proposa à ses invités de rentrer et les conduisit dans la grande pièce dans laquelle trônait toujours magistralement la cheminée.

Sans y penser, ils reprirent les places qui avaient été les leur pendant tout leur séjour. Philip s'installa à la place de son père et leur raconta ce qui s'était passé. Arthur était monté au premier étage de la grange pour ranger des bottes de foin. Très méticuleux, il ne supportait plus de les voir entassées au rez-de-chaussée.

Il avait énormément travaillé toute la matinée lorsque vers 11h30, il avait fait un malaise. Il se trouvait alors à l'étage, à plus de trois mètres de haut. Il venait de passer plusieurs heures à nettoyer le sol en dessous. Il atterrit donc, le dos en premier, sur la pierre brute qu'il s'échinait à débarrasser de la paille qui y était entreposée depuis des années.

Sa colonne vertébrale n’avait pas supporté l’impact et trois de ses côtes lui avait perforé le poumon. Une quatrième avait pris une direction opposée et était ressortie sous son bras droit provoquant une plaie béante. Compte tenu de l’environnement dans lequel elle était apparue, cette dernière n’avait pas manqué de s’infecter. Arthur n’avait pas une chance de s’en sortir. Il avait survécu une dizaine de jours souffrant quotidiennement plus qu’il n’était acceptable pour un être humain. La mort fut une délivrance. Il était enterré sur les terres qu’il avait tant chéries.

André et ses compagnons écoutèrent attentivement le récit. Ils avaient trop connu de disparitions pour que leurs larmes coulent mais tous eurent le cœur serré en découvrant le calvaire de leur ami. La dernière partie du voyage avait été éprouvante. Malgré tout, ils se rendirent sans tarder sur la tombe de leur bienfaiteur afin de lui rendre un dernier hommage.

Phillip leur proposa de rester quelques jours. Ses frères et sœurs arriveraient le lendemain et il ne doutait pas que cela leur ferait plaisir de rencontrer les cinq inconnus dont leur père ne tarissait pas d’éloge. La rencontre fut cordiale mais l’ambiance de la ferme, sans Arthur, était différente. Quelque chose était cassé. Les américains partirent donc au bout de trois jours.

Ne sachant pas ce qu’ils allaient trouver en arrivant, ils n’avaient pas pris de billet de retour pour rentrer aux USA. Ils avaient quitté une France en guerre, cinq ans auparavant, comme des mécréants fugitifs. Tous brûlaient d’y retourner.

Depuis leur départ, ils avaient changé et, pour trois d’entre eux, acquis une nouvelle nationalité. Surtout, la guerre était finie. Il n’y avait plus aucun risque pour qu’ils soient reconnus et arrêtés pour désertion. L’idée fit donc son chemin et, le samedi 09 juillet 1921, ils prirent la route en direction de Paris. Ils se rendirent à Bruxelles et de là, montèrent dans le train qui les amènerait jusqu’à la capitale française.

Partout dans le nord de la France, les stigmates des affrontements étaient encore présents. La guerre, cette folie des hommes, avait laissé des traces

qui seraient encore visibles dans cent ans. À Paris, en revanche, l'insouciance paraissait de mise. Les souffrances endurées étaient oubliées. Elles semblaient même ne jamais avoir existé. Seuls certains anciens combattants, dépourvus de ressources et réduits à mendier en bord de route, rappelaient le conflit passé.

Les cinq hommes descendirent dans un hôtel luxueux de la capitale. André avait entrainé ses camarades dans son sillage et il comptait bien les faire profiter de sa réussite. Ils passèrent quelques jours à découvrir ou à redécouvrir la ville lumière. La joie qui y régnait était contagieuse et à son contact, même ces cinq handicapés de l'âme se ressourçaient.

La célébration du 14 juillet fut un moment particulier. Ce n'était pas tant la victoire qui était célébrée mais bien l'arrêt des massacres. Chaque ancien combattant sentait encore dans ses chairs la peur, le froid, la faim, le plomb.

Plus jamais, cette guerre était la der des ders, c'était une certitude.

Ayant bien profité de la ville, André et ses compagnons avaient décidé de repartir le 19 juillet. Le Cherbourg - New York partait le 21 et il n'y aurait pas d'autre paquebot avant un bon mois. Voulant fêter dignement leur départ, le 18 au soir, ils entreprirent de faire la tournée des bars. Une dernière tournée magistrale avant de reprendre la vie qui était maintenant la leur, loin, très loin de là.

Créé en 1889, un cabaret jouissait d'une très bonne réputation sur la place parisienne, le Moulin Rouge. Son ambiance sulfureuse, en raison des femmes dénudées qui s'y produisaient, avait de quoi attirer ces cinq gaillards dans la force de l'âge. Arrivés une bonne heure avant le début du spectacle, ils s'installèrent et commandèrent du champagne. Il fallait fêter dignement ce moment.

Les bouteilles défilèrent et le spectacle débuta. La vessie d'André le rappela à l'ordre à l'entracte. Il se dépêcha d'assouvir son besoin naturel et repartit vers la table qu'il occupait. Au détour d'un couloir, il tomba nez à nez avec un couple qui se disputait. L'homme hurlait sur une danseuse qui visiblement n'en menait pas large. À une époque fort lointaine, 2A aurait

sûrement fait un détour et se serait interposé. Aujourd'hui, il cherchait à éviter toute confrontation, toute hostilité, toute agressivité.

Le spectacle repris. Le champagne n'était pas réputé pour être un diurétique puissant mais André avait apparemment une toute petite vessie. Il reprit la direction des toilettes. Le couple était toujours au même endroit. La jeune fille était allongée par terre et rouée de coups. C'en était trop pour l'ancien capitaine. En une fraction de seconde, il était derrière l'homme et lui assenait deux énormes claques sur les oreilles tout en le déstabilisant d'un coup de pied derrière le genou.

Sonné l'agresseur s'affala.

Reprenant ses esprits, il essaya de comprendre ce qui venait de se passer. Lorsqu'il l'aperçut, il jeta un regard mauvais à André. Sa victime était prostrée derrière lui. S'adressant à 2A, il se moqua de lui et de son intervention. Pourquoi était il venu en aide à cette trainée ? Elle n'avait que ce qu'elle méritait. En achevant sa phrase, il sortit un couteau et le planta dans la poitrine de la danseuse. D'un bond, il se releva et partit en courant, André à ses trousses.

Sortant à toute vitesse du cabaret, il bifurqua sur la gauche et s'engouffra dans une minuscule ruelle. L'ancien capitaine était à ses trousses et retrouvait, malgré lui, ses réflexes de chasseur. La poursuite dura une bonne dizaine de minute. L'agresseur s'arrêta finalement devant un petit immeuble. Il regarda autour de lui. Ne voyant personne, il y pénétra en silence.

André était à l'affut, un peu plus loin. Il savait où trouver l'homme mais ne voulait pas s'aventurer seul dans un endroit inconnu. N'y avait il pas plusieurs complices susceptibles de l'attendre derrière la porte qui venait de se fermer ?

Les forces de l'ordre se chargeraient de tout dès qu'il les aurait informées.

De retour au Moulin Rouge, il retrouva ses camarades qui l'attendaient à l'extérieur. Il leur expliqua ce qui venait de se passer puis se rendit auprès de Manon, la demoiselle qui avait été agressée. Les policiers finissaient de prendre sa déposition quand André arriva. Il leur apporta toutes les

précisions qu'il put et leur donna l'adresse à laquelle s'était rendu le coupable. La jeune femme avait eu beaucoup de chance. La lame avait glissé sur une côte et n'avait tranché que du muscle. Elle ne pourrait pas danser pendant quelques semaines mais sa vie n'était pas en danger.

L'inspecteur chargé de l'enquête lui indiqua clairement qu'il n'irait pas risquer sa vie et celle de ses hommes dans ce qui avait tout l'air d'être un coupe-gorge pour la simple blessure d'une fille qui devait être, de toute façon, de petite vertu. André avait été rejoint par ses amis. Ils furent, eux aussi, plus que choqués de la réaction de ce policier.

Ils allaient devoir s'en charger eux même. Il n'était, en effet, pas concevable de laisser ce type s'en tirer sous prétexte que les forces de l'ordre avaient peur d'aller le chercher. 2A conduisit ses compagnons jusqu'à l'immeuble. Il était 23h30, tout semblait particulièrement calme. La nuit était douce et le ciel étoilé.

Les cinq hommes étaient alcoolisés mais pas suffisamment pour que l'inconscience prenne le dessus sur l'expérience et la prudence. Ils prirent donc la décision de ne rien tenter à chaud. Louis et Simon restèrent en surveillance pendant que les autres allaient se reposer. Ils assureraient la relève dans quelques heures.

De retour à l'hôtel, André eut des difficultés pour s'endormir. La silhouette, le profil de l'agresseur lui évoquait quelque chose mais, il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Dans un coin de son cerveau, une petite lumière tentait d'attirer son attention. Elle était malheureusement trop faible pour éclairer totalement la scène.

À six heures du matin, André, Loup Agile et Antonin prirent place à proximité de l'immeuble. Louis et Simon purent enfin aller se coucher. La nuit avait été particulièrement longue. Même si ou, surtout, parce qu'il ne s'était rien passé. Personne n'était entré ou sorti.

La planque dura toute la matinée et une partie de l'après midi. Vers 15h, un homme frappa à la porte. Le soleil était particulièrement chaud. Pour se protéger, il portait un chapeau à larges bords qui lui mangeait la moitié du

visage. L'agresseur de Manon apparu et invita chaleureusement le nouvel arrivant à entrer. Les deux hommes se donnèrent une accolade franche et virile. Ils se connaissaient apparemment bien et semblaient très contents de se revoir.

André eut alors un flash. Il se rappelait enfin où il avait pu croiser cet homme. Son visage changea immédiatement. Il redevint dur comme l'acier. Antonin qui le connaissait parfaitement se raidit en le voyant ainsi. Inquiet, il demanda à son ancien capitaine ce qui se passait.

2A le fixa. Dans son regard, toute la haine du monde semblait s'être invitée. Il venait de rebasculer en 1916. Cet homme était un ancien membre de la Division de la Mort. Il en était certain. Dans la masse des brutes qui la composait, André l'avait repéré, il s'agissait sûrement d'un des adjoints de Kaiser. En effet, à chaque fois qu'il les avait croisés, le commandant et ce type n'étaient jamais très loin l'un de l'autre.

Son attitude de la veille venait de trouver un nouvel éclairage. Les monstres de jadis se comportaient toujours comme autrefois. Ce qu'il avait infligé à Manon n'était que la continuité de ses exactions passées. Ces hommes ne changeraient jamais. André exposa ses conclusions à ses deux compagnons. Il dut les retenir pour qu'ils ne foncent pas tête baissée dans l'immeuble.

En une fraction de seconde, tout avait basculé, les trois amis venaient de laisser de côté leur vie tranquille et leur profond désir de paix. Le hasard venait de leur offrir une opportunité. Ils ne la laisseraient pas passer. Vers 17h, le visiteur ressortit. Son chapeau lui mangeait toujours la moitié du visage. André et Antonin décidèrent de le suivre. Loup Agile ne demeurait pas seul très longtemps, il serait bientôt rejoint à proximité de l'immeuble par Louis et Simon. La filature se poursuivit pendant une demi-heure et les mena dans le 17ème arrondissement. L'inconnu pénétra, finalement, dans une immense maison bourgeoise. Il fut accueilli par des domestiques. Visiblement, ce monsieur était le maître des lieux. Il était très fortuné. Qu'est ce qu'un homme de ce calibre pouvait bien avoir à faire avec un truand, ancien criminel de guerre ?

André fit le guet tandis qu'Antonin examinait le quartier afin de se faire une idée de l'environnement global du secteur. Il ne découvrit pas d'autres accès à la maison. L'inconnu au chapeau aux larges bords ne pourrait pas sortir de chez lui sans être repéré par les deux anciens membres de la Section Noire.

Une nouvelle planque se mit en place. 2A alla prévenir ses compagnons afin que, ne les voyant pas revenir, ils ne s'inquiètent pas. Il leur transmit aussi l'adresse, au cas où. La nuit tombait lorsque deux jeunes femmes sonnèrent à la porte de la grande maison bourgeoise.

Leurs tenues provocantes ne laissaient aucun doute sur les raisons de leur venue. Elles furent accueillies par le majordome. Son visage impassible ne laissa filtrer aucune information sur ce qu'il pouvait bien penser de ces visiteuses. Elles restèrent environ deux heures puis repartirent comme elles étaient venues. Le type qui les raccompagna sur le pas de la porte était celui que 2A et Antonin avaient pisté une partie de la journée.

Il faisait sombre et l'éclairage public n'était pas de grande qualité. Heureusement pour eux, l'inconnu fit du zèle et suivi les deux demoiselles jusque dans la rue. En découvrant son identité, André et son compagnon faillirent tomber par terre. Comment était ce possible ? Cet homme ne pouvait être là, à ce moment là, à quelques mètres d'eux.

Il fallait qu'ils préviennent Loup Agile, Louis et Simon.

Chapitre XIV

Les cinq anciens membres de la Section Noire se retrouvèrent le lendemain à 7h du matin pour prendre leur petit déjeuner. La journée précédente avait été riche en émotions. Aucun n'avait vraiment bien dormi. Ce qu'ils avaient découvert la veille avait modifié leur existence à court et même sûrement à long terme.

Désireux de prendre les choses dans l'ordre, ils avaient décidé de s'occuper en premier lieu de l'agresseur de Manon. Elle était toujours hospitalisée. André passa la voir. Il voulait essayer de récupérer des informations qui pourraient être utiles contre cette brute.

Lorsqu'il arriva dans la grande salle commune de l'Hôtel Dieu, une infirmière lui indiqua le lit de la jeune femme. André s'avança et écarta le rideau derrière lequel il se trouvait. Manon était à demi nue en train d'examiner le pansement qui couvrait sa blessure.

2A fut particulièrement gêné de cette situation et vira immédiatement à l'écarlate. Ce ne fut absolument pas le cas de la demoiselle qui ne prit même pas la peine de remonter le drap sur sa poitrine lorsqu'elle demanda à son visiteur de s'avancer.

André s'exécuta et lui exposa, en bredouillant, les motifs de sa visite. Il avait un mal fou à regarder son interlocutrice droit dans les yeux. Ce qui attirait son regard, juste un peu plus bas, lui plaisait beaucoup. Manon s'en aperçut et n'hésita pas à le taquiner sur ce sujet.

Elle était naturelle et assumait parfaitement sa nudité. Cette attitude, toute en simplicité et en décontraction permit à André, au bout de quelques minutes, de se détendre. Il reprit finalement une teinte un peu plus claire et pu enfin commencer réellement son interrogatoire.

La jeune femme lui raconta comment elle avait rencontré son agresseur dans l'après midi du 18 juillet. Il l'avait abordée sur le trottoir et l'avait littéralement couverte de compliments. Très sensible à ce type de

comportement et, peut être un peu naïve, elle lui avait proposé de venir la voir danser le soir même.

Pendant l'entracte, ne dansant plus de la soirée, elle était venue le saluer. Il l'avait entrainée un peu à l'écart. Son comportement avait alors rapidement changé. De courtois, il était passé à possessif puis à agressif et enfin à violent. Si André n'était pas intervenu, elle ne serait sûrement plus de ce monde. Elle ne put, malheureusement, pas lui fournir plus d'informations. Rien de déterminant ou de susceptible de donner à 2A un avantage sur son adversaire.

L'échange se prolongea malgré tout une bonne partie de la matinée. En partant, Manon lui donna son adresse et André promit de passer la voir dès qu'il le pourrait. Il rejoignit ses camarades à proximité de la cache de l'ancien soldat de la Division de la Mort.

Ils surveillaient l'immeuble depuis plusieurs heures. L'agresseur était sorti vers 10 h et revenu deux heures plus tard avec un journal dans la main. Cette petite balade était elle exceptionnelle ou faisait elle parti d'un rituel quotidien ? Rien ne se passa durant le reste de la journée. Visiblement ce type avait peu d'amis et ne voyait pas grand monde.

Le lendemain, la planque se poursuivit. Parti de chez lui vers 10h, l'allemand revint vers 12h. Il s'agissait donc vraisemblablement d'un rituel quotidien ou, du moins régulier.

Le jour suivant, Loup Agile entreprit de le suivre. Sa filature l'entraina jusqu'à Pigalle. Sur les trottoirs, des jeunes femmes attendaient le client. À la vue du boche, leur attitude changea, la crainte se lut dans leurs yeux. Elles lui tendirent toutes une enveloppe. Il était en train de relever les compteurs.
Cet homme était devenu proxénète. Lorsqu'il eut fait le tour de ses prostituées, il passa chercher son quotidien et rentra chez lui, comme tout honnête citoyen après sa journée de travail.

Vers 18h, un groupe d'une dizaine de personnes se présenta à sa porte, trois hommes accompagnant sept femmes. Elles avaient toutes des ecchymoses sur l'ensemble des parties visibles de leur corps.

Leurs yeux gonflés et rougis laissaient à penser qu'elles venaient de beaucoup pleurer. Dans ce coin perdu de Paris personne ne les avaient remarquées ou personne n'avait osé dire quoi que ce soit. Le maquereau les fit entrer.

Au bout de quelques minutes des cris se firent entendre. Ils durèrent encore et encore. Au bout d'une demi-heure, les cinq compagnons ne purent plus le supporter. Pour ceux qui y avaient assisté, cela évoquait l'attaque des villages et les massacres commis durant la guerre.

Ils n'avaient sur eux aucune arme hormis les couteaux de travail qui ne les quittaient jamais. Cela suffirait.

Antonin s'approcha de la porte, et frappa. Personne ne répondit mais les cris baissèrent en intensité. Il frappa de nouveau. Rien ne bougea, les cris se turent. Il frappa encore. Des pas se firent entendre dans ce qui devait être un couloir. L'ancien sergent était seul face à la porte, ses amis dissimulés de chaque côté. Il avait glissé sa lame dans sa manche, prête à être utilisée.

Il retrouvait ses vieux réflexes et les sensations qu'il affectionnait tant. Il sentait son démon intérieur s'éveiller, doucement mais inexorablement. Il allait bientôt demander son offrande de sang.

La porte s'ouvrit, enfin. Les gonds rouillés grincèrent sinistrement. L'homme qui apparut n'était pas l'agresseur de Manon mais un de ceux qui accompagnait les pauvres filles un peu plus tôt. Sa braguette était ouverte. Il n'était pas besoin de demander ce qui se passait derrière ces murs.

Sensiblement plus grand qu'Antonin il le toisa et lui intima, avec un léger accent de l'est de la France, l'ordre de dégager. Le fixant droit dans les yeux, le bucheron ne bougea pas. Voyant que ses menaces ne fonctionnaient pas, l'homme saisit une barre de fer qui se trouvait à côté de lui et tenta de frapper le néo américain. Il venait, là, de commettre la dernière erreur de sa vie.

Il avait à peine levé le bras qu'Antonin était déjà sur lui et lui plantait sa lame dans la carotide. Avant qu'il ne soit complètement tombé, les cinq anciens membres de la Section Noire avaient investi le couloir et refermé la

porte derrière eux. Avant d'aller plus loin, André examina le cadavre et, tous furent unanimes, il avait lui aussi fait partie de la division de la mort. Simon se souvenait même de l'avoir croisé dans le bunker juste avant de succomber. Les survivants de cette monstruosité avaient ils tous décidés de continuer sur la même voie après la guerre ?

Silencieux comme la mort, ils avancèrent prudemment. Sur la gauche, la cuisine était déserte. En face d'elle, une pièce d'une trentaine de mètres carrés devait faire office de salle à manger. Au bout du couloir, un escalier en bois menait au premier étage.

À son pied, sur la droite, une porte donnait sur une petite cour intérieure. D'un signe de tête, André fit signe à Louis d'aller y jeter un œil. Une rapide inspection permit à ce dernier de se rendre compte qu'il n'y avait aucun danger. En face, les WC étaient inoccupés et seuls de vieux ustensiles de cuisine en cuivre pourrissaient sous l'appentis, le long du mur du fond.

Reprenant ses vieilles habitudes, Brizard fut le premier à emprunter l'escalier. Il n'allait laisser à personne le soin de mener la danse. Souple et félin, il se déplaçait vite et avec légèreté. Lorsqu'il fut sur la dernière marche, il scruta tout autour de lui. Les cris avaient cessé. Sur sa gauche un petit palier desservait trois chambres. En face de lui, ce qui ressemblait plus à une échelle de meunier qu'autre chose permettait d'accéder au deuxième étage.

Il explora les chambres, les unes après les autres. Elles étaient vides. Les lits défaits laissaient entrevoir des draps d'une saleté repoussante. Il fit signe à ses compagnons de monter. Des pas se firent entendre. Un homme descendait du deuxième étage. L'échelle de meunier grinçait sous son poids. Les anciens membres de la Section Noire eurent à peine le temps de rejoindre Brizard dans une des chambres avant qu'il ne pose son pied sur le plancher du premier.

Ils se cachèrent comme ils purent. Seul Loup Agile resta en face de la porte. L'homme ne l'avait pas remarqué. L'amérindien profita de son inattention et du fait qu'il lui tournait le dos pour se jeter sur lui et lui planter sa lame dans le cervelet. Avant de toucher le sol, l'allemand était

mort.

Deux adversaires sur les quatre qui devaient normalement se trouver dans l'immeuble étaient hors d'état de nuire. Haut-dessus de leur tête, une voix masculine appelait les deux gars qui ne lui répondraient plus jamais.

Brizard reprit la tête de la petite troupe. Il tenta de grimper discrètement jusqu'à l'étage supérieur mais en dépit de tout son talent, il ne put empêcher les marches de l'échelle d'exprimer leur mécontentement. Voyant qu'il ne pourrait parvenir au dessus sans alerter la moitié du quartier, l'ancien sergent fit ce qu'il savait le mieux faire au monde, foncer tête baissée sans prendre le temps de réfléchir et sans se préoccuper de ce qu'il pourrait rencontrer au bout du chemin.

À l'étage supérieur, il tomba nez à nez avec celui qui appelait désespérément ses camarades. L'homme, de taille moyenne ne devait pas peser loin de cent cinquante kilos. Ses cheveux poil de carotte et ses taches de rousseur lui donnaient quasiment un air juvénile.

Surpris par l'irruption de Brizard, il se figea. Peu apitoyé par l'aspect presque enfantin de l'homme, le sergent en profita pour lui asséner un énorme coup de pied au niveau des testicules. Avec un cri strident, étouffé par la douleur, le type tomba sur les rotules. Antonin lui saisit la tête à deux mains et lui enfonça le nez avec son genou. Il ne se réveillerait pas tout de suite. Comme à l'étage du dessous, le palier desservait trois chambres. L'agresseur de Manon sortit de la plus éloignée. Il brandissait un révolver. Dans ses yeux se lisait toute la haine qu'il portait au français. Il allait tirer, cela ne faisait aucun doute.

Brizard se figea. Il vit le doigt presser la gâchette et sentit au même moment un couteau frôler son visage pour venir se planter dans l'œil gauche de l'allemand. Le coup parti mais la balle alla se ficher dans le mur de gauche. Antonin se retourna. André finissait de grimper l'échelle. Il n'avait visiblement pas perdu la main pour lancer le couteau. Les deux hommes se saluèrent d'un signe de tête. Ils avaient combattu ensemble depuis tellement longtemps que les remerciements étaient inutiles. Ils furent rejoints par les trois autres membres du groupe.

Dans la première chambre, deux filles finissaient de se rhabiller, le visage en sang. Elles eurent un mouvement de recul à la vue de ces nouveaux arrivants. Comprenant qu'ils ne leur voulaient aucun mal, elles se détendirent un peu et éclatèrent en sanglot.

2A et ses compagnons firent le tour des chambres et rassemblèrent toutes les jeunes demoiselles dans la pièce principale, en bas. Malgré le temps particulièrement doux de cet été 1921, elles grelotaient. Louis alluma le poêle qui se trouvait sur le mur du fond. Rapidement, une chaleur torride vint les réchauffer. Elles se livrèrent un peu.

Toutes originaires de Bretagne, elles étaient venues sur Paris pour faire du théâtre. Repérées pour leur physique, elles avaient passé une audition avec l'agresseur de Manon. Il leur avait confirmé, individuellement, qu'elles étaient retenues et leur avait donné rendez vous, il y a trois jours, dans une maison bourgeoise du 17ème arrondissement. Leur calvaire avait commencé à ce moment là. Tout avait été mis en œuvre pour les briser et les faire accepter leur nouvelle condition d'esclave. C'est en tout cas ce que leur avait expliqué le propriétaire de la superbe demeure.

Pendant ce temps Antonin et Simon avaient amené le rouquin dans une des chambres du premier étage. Après l'avoir solidement attaché aux barreaux du lit, ils attendirent qu'il se réveille, patiemment. La nuit tombait lorsqu'il émergea. Il voulut se lever mais entravé comme il était, il ne put y arriver. Il adressa une bordée d'injures à ses geôliers. Constatant qu'il était de nouveau en forme ses derniers commencèrent à l'interroger.

Il refusa de parler. Les seuls mots qui sortaient de sa bouche étaient à destination des mères de Simon et Antonin qui avaient dû, selon lui, exercer un métier très ancien, peut être même le plus vieux du monde. La patience n'était pas le point fort de l'ancien sergent. Rapidement lassé par ces propos inconvenants, il saisi le pot de chambre en faïence qui se trouvait à côté du lit et lui cassa sur la tête. Sonné, l'homme se tut. Du sang coulait de la large plaie qu'il venait de récupérer sur le sommet du crâne.

André entra à ce moment là dans la pièce. Il comprit sans délai ce qui venait de se passer et jeta un regard réprobateur à son ami. En retour,

comme pour s’excuser, ce dernier haussa les épaules et lui adressa un sourire. 2A reprit l’interrogatoire et le rouquin son florilège d’insultes, incluant maintenant la mère de l’ancien capitaine dans le lot. Le pot de chambre était déjà brisé, André ne pouvait donc plus l’utiliser pour essayer de le ramener à la raison.

Sans prévenir, il saisit son couteau et trancha lentement et froidement la gorge de l’affreux malpoli. Il n’arriverait de toute façon pas à en tirer quoi que ce soit. Il n’allait pas perdre son temps avec ce type. Les informations qu’il détenait lui suffisaient déjà largement et, leur intervention avait permis de sauver sept jeunes filles. C’était déjà beaucoup. Ils avaient, sans le vouloir, mis le doigt dans ce qui semblait être un réseau de prostitution bien organisé.

Chapitre XV

André et Brizard déambulaient rue Legendre quand ils le rencontrèrent. Au début, il n'en crut pas ses yeux. Mais, rapidement, il prit conscience du fait qu'il ne rêvait pas. Ses vieux amis étaient bien là en face de lui. Mc Gregor se jeta dans leurs bras comme un enfant qui retrouvait ses parents après une longue séparation.

Un café se trouvait non loin de là. Encore sous le coup de l'émotion, les trois hommes s'assirent à une table en terrasse et commandèrent quelques verres de vin blanc. Il n'y avait rien de tel pour se remettre. Midi était encore loin mais peu importait, des retrouvailles comme celles-ci se devaient d'être fêtées dignement.

Il leur raconta comment, contre toute attente, il avait survécu. Dans sa course folle destinée à détourner l'attention des Allemands, il avait été atteint par trois balles. Heureusement pour lui, une seule l'avait réellement touché, la seconde. Tirée sur sa gauche légèrement derrière, elle avait pénétré ses chairs un peu au dessus de son rein et était ressortie au niveau de sa ceinture abdominale, n'endommageant au passage aucun organe vital.

La première avait rebondi sur le holster de son colt. Sous l'impact, il avait au l'impression que sa jambe explosait mais, au final, il s'en était sorti avec seulement une bonne béquille. La troisième, détournée et ralentie par des branches, n'avait pu transpercer l'épais cuir du sac à dos qu'il portait toujours sur lui. Il avait eu vraiment beaucoup de chance.

Le dernier choc l'avait cependant déséquilibré et après quelques roulades pas maitrisées du tout, sa tête était venue heurter une pierre en bas de la côte. Lorsqu'il s'était réveillé plusieurs heures plus tard, le bois était désert. Ne sachant que faire, il était reparti vers les lignes françaises.

Il avait mis plus de trois jours pour les rejoindre, sa blessure le ralentissant considérablement. À la lumière de son rapport, et malgré toutes ses supplications, Montaigne n'avait pas jugé possible d'envoyer des renforts. Cette décision avait été très difficile à prendre mais avec la

présence de troupes allemandes d'élite dans les parages, il ne pouvait envoyer plus d'hommes à une mort certaine.

Mc Gregor fut ensuite hospitalisé pendant plusieurs semaines, sa blessure s'étant infectée. Après la victoire des alliés, en novembre 1918, il était retourné dans le bunker. Il n'y avait découvert que de très nombreux squelettes et en était ressorti persuadé que tous les membres de la Section Noire avaient péri.

Après sa démobilisation en 1919, il était retourné au Tennessee et avait repris la fabrique familiale de Bourbon. Il était revenu en France un an plus tard, l'Europe étant commercialement très attractive. Aujourd'hui, son entreprise était plus que florissante. Tellement florissante qu'il avait décidé de s'installer sur Paris et d'y faire sa vie. Il ne désespérait pas, malgré son âge avancé, de rencontrer une gentille petite demoiselle et de lui faire quelques petits franco américains.

Lorsqu'il eut terminé son récit, André et Brizard lui racontèrent la bataille qui avait eu lieu après son départ, le massacre de tous leurs hommes, la fuite vers la Belgique et le voyage vers les Etats Unis d'Amérique. La perte d'un ami cher les avait rappelés sur le vieux continent il y a quelques semaines. Ils lui expliquèrent enfin les raisons qui les avaient conduits à demeurer ici plus longtemps que prévu.

Une danseuse du Moulin Rouge avait été agressée. La police refusait de se charger de l'affaire. Comme une évidence, Mc Gregor leur proposa son aide, logistique et financière. S'ils avaient besoin de quoi que ce soit, il serait là. Ayant un rendez vous d'une importance extrême, il dut malheureusement prendre congé un peu après 14h. Avant de partir, il invita cependant ses deux amis à venir diner chez lui, dès le lendemain.

Chapitre XVI

2A et son ancien sergent se mirent sur leur trente et un. Invités par leur compagnon de guerre, ils voulaient lui faire honneur. Leur hôtel se trouvait à une quarantaine de minutes de marche de la résidence de Mc Gregor. Ils étaient attendus à 19h, ils partirent vers 18h. Le temps était doux et la ville très agréable à cette période de l'année. Ils allaient en profiter.

À l'heure dite, ils étaient devant la porte d'entrée de la demeure de Mc Gregor. Un homme vint leur ouvrir et les fit entrer dans un petit salon meublé avec goût. Le commerce du Bourbon avait l'air très lucratif.

Leur hôte les rejoignit rapidement et les invita à le suivre jusqu'à la salle à manger. Le couvert était mis sur une table en bois précieux, de l'ébène certainement. Les assiettes étaient en porcelaine fine, les couteaux, fourchettes et petites cuillères en argent. Le commerce du Bourbon avait vraiment l'air très lucratif.

Les trois hommes prirent place et Mc Gregor tapa dans ses mains. Le bal des domestiques commença. Les plats les plus raffinés furent servis, accompagnés des vins les plus doux. La soirée passa rapidement. La discussion fut animée et joyeuse. La séparation ne semblait pas avoir affecté les liens qui unissaient les trois amis. Vers 23h, le maître des lieux voulu en savoir un peu plus sur cette mystérieuse agression qui avait conduit ses compagnons à rester à Paris plus longtemps que prévu. 2A détailla un peu plus leur enquête et les évènements des derniers jours.

À l'évocation des anciens membres de la Division de la Mort, Mc Gregor se raidit, imperceptiblement. Le souvenir des évènements de 1916 étaient apparemment encore bien présents. La découverte d'un réseau de prostitution sembla l'affecter au plus au point. Le point d'orgue du récit fut l'évocation de l'homme au chapeau à larges bords. Lorsqu'André décrivit l'individu, Mc Gregor se montra très intéressé. Avaient-ils pu découvrir son identité, son rôle dans cette histoire ?

2A lui précisa seulement qu'ils étaient en passe de localiser sa résidence.

Elle se trouverait dans le 17ème arrondissement. À ces mots, Mc Gregor se leva et leur indiqua soudainement être épuisé. Il se faisait tard et il n'était plus tout jeune. Il allait devoir se montrer impoli et les inviter à partir. André et Brizard ne bougèrent pas. La réaction de leur hôte venait de leur apporter l'ultime confirmation dont ils avaient besoin. Loup Agile, Simon et Louis firent irruption dans la pièce à ce moment là.

Les voyant ainsi arriver, Mc Gregor tenta de s'enfuir. Il était presque parvenu à la porte quand il sentit une main se fermer sur son biceps droit et le broyer. Brizard, à l'affut tel un chat devant un trou de souris, avait anticipé ce mouvement de panique et s'y était préparé. Il tenait maintenant très fermement l'ancien commandant qui n'avait plus aucune chance de leur échapper.

André questionna les trois derniers arrivants. Ils avaient eu pour mission d'explorer l'ensemble de cette riche résidence et de sécuriser les lieux. C'était chose faite. Toutes les pièces avaient été passées au crible et tous les dangers potentiels avaient été éliminés. Il avait fallu faire saigner quelques gorges mais rien de très important. Le majordome et quatre hommes avaient été mis hors d'état de nuire. Les domestiques mâles ou femelles qui ne présentaient aucun caractère de dangerosité avaient été enfermés dans une des cellules trouvées à la cave.

Il semblait en effet que cette maison ait été conçue pour recevoir et emprisonner. Une dizaine de cellules pouvant accueillir de deux à quinze personnes occupaient une grande partie du sous sol. Tout le matériel nécessaire pour torturer ou briser les gens était à disposition. Dans les étages, des chambres calfeutrées pour diminuer le bruit étaient aménagées. Les sept petites bretonnes avaient dû vivre un enfer pendant leur séjour ici. Sous ses airs cossus et charmants, ce bel hôtel particulier du 17ème arrondissement de Paris était en fait la maison de l'horreur.

Mc Gregor avait été assis de force dans un des fauteuils en cuir qui meublait le coin sud de la pièce, à proximité de la luxueuse cheminée en marbre sur laquelle une horloge en bronze doré indiquait maintenant minuit. Disposés tout autour de lui, ses cinq anciens compagnons l'observaient d'un

œil mauvais. Il allait devoir réviser sa copie et leur apporter pas mal de réponses.

Au début, il tenta de nier toute implication volontaire et affirma être une victime. Il n'avait pas le choix, un malfrat le forçait à mettre sa résidence à disposition pour son affreux trafic. L'évocation de son accolade chaleureuse avec l'agresseur de Manon et une magistrale gifle donnée par Brizard le firent changer de version. Il modifia l'histoire qu'il avait racontée la veille.

À son réveil, en juin 1916 au bas de cette colline maudite, il avait été ramassé par une patrouille de la Division de la Mort. Au lieu de l'achever, ils l'avaient fait prisonnier. Après la bataille du bunker, ils l'avaient soigné et des rapports de confiance avaient commencé à se tisser. Il était retourné auprès de Montaigne au bout de quelques mois et avait été démobilisé.

À la fin de la guerre, Kaiser avait repris contact et lui avait proposé une activité fort lucrative dans laquelle il pourrait assouvir tous ses vices. Il s'était montré faible et avait accepté. Il le regrettait aujourd'hui amèrement et pas seulement parce qu'il venait de se faire démasquer. Il était pris dans un engrenage et ne voyait pas comment s'en sortir. Peut être qu'avec l'aide de ses anciens amis il y parviendrait. Il savait comment contacter Kaiser. En échange, il pourrait les aider à le capturer.

Mc Gregor cherchait à s'en sortir par tous les moyens, c'était manifeste. Etait ce par lâcheté ou par réels remords ?

Cet homme qui paraissait avoir une extrême grandeur d'âme était-il en fait un opportuniste qui retournait sa veste au moindre coup de vent ou un homme brisé qui avait cédé à la tentation ? Quelque chose ne collait pas dans son discours.

Etait ce le ton ou le fait, fort peu probable, que la Division de la Mort qui massacrait des villages et achevait ses propres blessés prenne soin d'un commandant ennemi juste avant une bataille déterminante ?

Comment après avoir vu le résultat des attaques sur des civils innocents, Mc Gregor aurait pu créer des liens avec ceux qu'il qualifiait lui-même, à une époque, de monstres?

André devait en avoir le cœur net, il devait obtenir des réponses fiables et précises. Il entraina donc le propriétaire des lieux dans une des cellules du sous sol. De nombreuses personnes avaient bénéficié de son hospitalité. C'était à son tour de profiter des services que cette maison offrait.

Mc Gregor fut donc installé sur une petite table, dans la plus exigüe des cellules. À six dans un espace si confiné, la situation deviendrait vite oppressante. Ses jambes et sa tête dépassait de la table. Au bout de quelques minutes, sa nuque serait douloureuse. Au bout de plusieurs heures, cela serait insupportable.

Tout un ensemble d'instruments plus ou moins coupants étaient à disposition. Se sentant trahi plus que tout autre, Loup Agile qui excellait dans l'art des interrogatoires se porta volontaire pour essayer de lui délier la langue. Il commença par couper le magnifique costume fait sur mesure avec un couteau très fin et aiguisé.

Sous la chemise de soie, un torse velu apparu. Jugeant que la lame qu'il avait entre les mains était trop affuté pour le travail qu'il allait devoir exécuter, l'amérindien opta pour un petit ustensile à la lame tellement émoussée qu'un enfant de sept ans aurait pu jouer avec. Cerise sur le gâteau, elle était rouillée. Ce serait parfait.

Il entama sa basse besogne par une incision juste au dessus du téton gauche. Mc Gregor hurla de douleur mais ne modifia pas sa version. Loup Agile poursuivit donc. Il descendit sur la droite, passa en dessous et remonta de l'autre côté. Le téton se détacha, presque naturellement. Le sang imbibait maintenant le beau costume en lambeaux. L'ancien commandant confirma ses dires. Son bourreau réitéra l'opération sur l'autre sein. Il s'attaqua ensuite à l'estomac et au ventre.

Il charcuta son ancien ami pendant deux longues heures sous le regard impassible des autres membres de la Section Noire.

Le sang coulait maintenant jusque sur le sol. Même si c'était impressionnant, aucune hémorragie ne viendrait emporter Mc Gregor. Il le savait. L'indien était trop expert pour laisser filer ses victimes aussi

facilement. Ce dernier allait s'attaquer au second testicule lorsque l'ancien commandant rendit les armes.

Etait ce pour soulager son âme, par remords, pour en finir avec la douleur ? Cela importait peu aux hommes autour de lui, ils voulaient connaitre la vérité. Mc Gregor fit la lumière sur de nombreux points.

Il avait été contacté par Kaiser juste après la bataille de Merdieux. Montaigne ne l'avait pas encore sollicité que déjà la Division de la Mort lui proposait de travailler pour elle. Il serait les yeux et les oreilles, devrait les informer et les guider. Tout cela, contre de très fortes sommes d'argent. Il aimait le luxe et en avait marre de toucher uniquement sa solde de misère. Il ne voulait plus risquer sa peau pour rien. Il avait facilement accepté.

Tout au long du jeu du chat et de la souris qui s'était joué entre la Section Noire et la Division de la Mort, il avait truqué les cartes. Il avait dévoilé systématiquement les plans des français, permettant ainsi à Kaiser de toujours avoir un temps d'avance. Le combat était perdu avant même de commencer. La destitution d'André et son pseudo décès l'avaient bien arrangé. À ce moment là, sa fortune était déjà faite et il pensait pouvoir se retirer tranquillement. Mais ce maudit français était coriace et avait refusé d'abandonner la lutte.

Repartir derrière les lignes allemandes ne lui avait vraiment pas fait plaisir. Il avait dû déployer des trésors d'imagination pour transmettre les positions exactes des hommes de la Section Noire au bas de la colline, dans ce bois miteux.

Il aurait même pu se faire tuer en essayant de faire croire qu'il faisait diversion. L'abruti de soldat qui lui avait tiré dessus avait loupé son coup et l'avait réellement blessé. Récupéré par les survivants de la Division de la Mort, il avait été soigné et avait disparu dans la nature jusqu'à la signature de la paix.

Après la guerre, Kaiser et lui avaient mis en place un excellent réseau de prostitution basé essentiellement sur la naïveté des jeunes provinciales qui montaient à Paris pour y faire carrière. Dieu qu'elles étaient cruches !

Parti pour vider complètement son sac, il en vint au cas Kaiser.

Ce dernier s'était retiré dans la Creuse, dans une ferme perdue au milieu de rien. Il montait très peu souvent à la capitale et ne restait généralement que le temps de prendre l'argent qui lui revenait. Il déléguait l'ensemble des tâches parisiennes à Mc Gregor et à ses sbires. L'allemand ne vivait pas seul dans sa ferme. Il était protégé par les survivants de sa division.

Au fil des ans et des guerres de territoire, certains avaient péris. Si on enlevait ceux qui avaient été éliminés par les hommes autour de la table depuis quelques jours, il devait en rester tout au plus une vingtaine. La nuit se terminait. André en avait appris plus qu'il ne le souhaitait.

Sans un regard, sans un pardon pour son ancien camarade, il saisit un énorme marteau posé sur une étagère à proximité et l'abattit de toutes ses forces sur son front. La nuque se brisa avec un sinistre craquement laissant la tête pendre lamentablement, semblable à celle d'un pantin désarticulé.

Avant de partir, les cinq hommes libérèrent tous les domestiques en leur disant que si l'un d'eux parlait ils les retrouveraient tous et les exécuteraient sans autre forme de procès. Cette annonce fit forte impression sur ces honnêtes gens. Personne ne parlerait. Pour laisser le moins de traces possibles, André mis le feu à la superbe résidence. Les flammes purifieraient cet endroit maudit.

Le retour à l'hôtel se fit sans un mot, sans une parole. Tous avaient besoin de digérer ce qui venait de se passer. Ils dormirent toute la journée et la nuit aussi. Lorsqu'ils se retrouvèrent, le matin suivant, leur décision était prise. Sans en avoir parlé, ils étaient tous arrivés à la même conclusion, ils allaient faire un petit tour dans la Creuse.

Chapitre XVII

Les préparatifs de leur voyage occupèrent l'essentiel de leur temps dans les jours qui suivirent. La chasse était certainement un sport très noble mais il ne fallait en aucun cas négliger l'équipement, surtout avec le gibier qu'ils allaient poursuivre. Depuis qu'ils s'étaient lancés dans cette aventure, ils avaient fait avec les moyens du bord. Ils ne pouvaient plus se le permettre. Les types qu'ils allaient affronter n'étaient pas vraiment des enfants de cœur.

Si peu de temps après la guerre, se procurer des armes fut d'une facilité déconcertante. Le plus compliqué fut d'arriver à trouver un véhicule susceptible de les emmener à destination. Finalement, ils optèrent pour une Renault 1920 type GS. Capable d'atteindre les soixante cinq kilomètres par heure, elle était rapide, confortable et spacieuse.

Au bout d'une dizaine de jours, ils étaient prêts. Avant de partir, André souhaitait honorer la promesse faite à Manon. Il n'était pas sûr de revenir de son périple et surtout, il brûlait d'envie de la revoir.

Elle habitait dans un petit appartement, rue Clavel, dans le 19ème arrondissement. Il s'apprêtait à frapper à la porte lorsqu'elle s'ouvrit. Manon apparut. Elle était rayonnante. Elle le pria d'entrer, ce qu'il fit sans attendre.

Le logement était très simple mais décoré avec goût. Un lit, une table, un buffet bas et un petit poêle à bois composaient l'essentiel du mobilier. Elle le fit assoir et lui servit un peu de la citronnade qu'elle venait de préparer. Elle était fraiche et acidulée. Ce moment de grâce était le bienvenu.

La jeune femme était sortie de l'hôpital quelques jours auparavant et reprenait tout doucement sa vie. Elle regardait par la fenêtre lorsqu'elle l'avait vu arriver. Persuadée qu'il ne lui rendrait jamais visite, elle avait été surprise de le voir. Maintenant, être en face de lui la remplissait de bonheur. Elle aimait l'idée de passer du temps avec l'homme qui lui avait sauvé la vie.

De nouveau, tout comme à l’hôpital, le temps sembla filer à la vitesse de la lumière. Il faisait déjà nuit noir lorsqu’André se leva pour partir. Ils avaient passé la journée ensemble et tout, autour d’eux, semblait s’être arrêté.

2A se dirigeait vers la porte lorsqu’elle lui mit tendrement la main sur l’épaule. Il se retourna. Se hissant sur la pointe des pieds, elle approcha ses lèvres de celles de son héros et l’embrassa tendrement. Le prenant par la main, elle l’entraina ensuite doucement jusqu’au lit voisin.

Chapitre XVIII

André rejoignit ses compagnons à l'aube. Tout était prêt. Ils pouvaient aller à la rencontre de leur destin. Le voyage dura trois jours. André connaissait bien Guéret pour y avoir fait ses classes à partir de 1913. Ils décidèrent d'en faire leur camp de base.

À l'époque, il avait assidument fréquenté un établissement au dessus duquel ils pourraient trouver des logements. La propriétaire ne devait pas avoir loin soixante dix ans mais avec un peu de chance, elle serait toujours fidèle au poste.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant « Chez Lucienne », 2A fut assaillit par ses souvenirs. Il avait vécu tellement de choses dans cet établissement, dans cette ville. Il se demanda un instant si sa vieille amie avait conservé les objets qu'il lui avait confiés lors de son dernier passage, en décembre 1914. À l'occasion, il lui poserait la question.

Il entra le premier. Rien n'avait changé. À l'intérieur, tout était toujours sombre, le sol, les murs, les gens, tout. Une immense cheminée occupait majestueusement le fond de la salle. Passer l'hiver à ses côtés était agréable. Lucienne était toujours derrière son comptoir. Ses mains énormes essuyant perpétuellement les mêmes verres.

Elle ressemblait toujours plus à un Lucien qu'à une Lucienne. Elle portait toujours son éternelle robe noire. Lorsqu'elle vit André, en dépit du temps qui s'était écoulé, elle le reconnut sans difficulté. Stupéfaite, elle manqua de tomber du tabouret haut sur lequel elle s'asseyait à longueur de journée.

Sa voix douce et mélodieuse qui jurait tellement avec son physique disgracieux s'étrangla sous l'effet de l'émotion. Celui qu'elle considérait un peu comme son fils était de retour. Elle fit le tour du bar aussi rapidement que le lui permettait ses vielles jambes et le serra sur son cœur, de toutes ses forces. Se reprenant rapidement suite à ce moment de faiblesse, elle invita 2A et ses compagnons à avancer et à s'assoir.

Elle fila ensuite dans la cuisine et revint les bras chargés de victuailles. Elle s'enfuit de nouveau et, lorsqu'elle réapparut, elle tenait dans ses énormes mains deux bouteilles de ce petit vin blanc qu'André appréciait tant, jadis. Elle consacra les heures suivantes à, littéralement, gaver les cinq compagnons.

Elle estimait, en effet, que des hommes comme eux, en pleine force de l'âge, ne devaient pas avoir que la peau sur les os. Ce n'était pas sain. Ils mangèrent tout l'après midi. Vers 18h, Lucienne, jugeant qu'ils s'étaient suffisamment restaurés, rendit enfin les armes.

André pouvait à peine parler tant son estomac semblait prêt à exploser. Entre deux respirations profondes, il parvint malgré tout à demander à la propriétaire des lieux s'ils pouvaient occuper les logements au dessus de l'établissement pour une durée indéterminée.

Les appartements étaient libres. En temps ordinaire, le ménage la fatiguait. Elle évitait donc de les louer mais, pour eux, il n'y avait aucun problème. Les cinq compagnons s'installèrent. Le mobilier était fonctionnel et rustique. Ce serait parfait.

Le soir même, après la fermeture, André et Lucienne se remémorèrent le passé. Les bonnes et mauvaises choses. Ils discutèrent presque toute la nuit. Il lui parla de sa guerre, de sa vie et des raisons pour lesquelles il était de retour. Elle ne fit aucun commentaire. Elle lui prit simplement les mains et les serra très fort. Elle serait là pour lui quoi qu'il arrive.

Le lendemain matin, à leur réveil, les cinq amis trouvèrent sur leur table un petit déjeuner digne des plus grandes orgies romaines. Lucienne avait de nouveau sévit. C'était maintenant une évidence, ils ne sortiraient pas vivants de ce guet-apens!

Chapitre XIX

Selon les informations fournies par Mc Gregor, la ferme dans laquelle s'était retiré Kaiser et ce qu'il restait de sa troupe se situait non loin du village de La Chapelle Taillefer, sur les bords de la Gartempe. Avant de partir à l'assaut, André et ses compagnons entreprirent de vérifier les dires de ce sinistre personnage.

La ferme était composée d'un unique corps de bâtiment en pierre grise. Immense, il pouvait sans difficulté accueillir une cinquantaine de personnes. Un chemin boueux permettait d'y accéder depuis la route départementale. Dans la cour principale, des poules gambadaient entre plusieurs voitures stationnées en permanence. Les occupants se tenaient apparemment toujours prêts à évacuer. Sur l'arrière, le terrain descendait en pente douce jusqu'à la rivière. À cette saison, elle était particulièrement basse.

L'observation ne dura pas moins d'un mois. Les anciens membres de la Section Noire ne laissaient rien au hasard. Ils voulaient connaitre toutes les habitudes et les routines de tous les occupants. Ils en avaient dénombrés vingt deux, plus Kaiser. Ce dernier sortait très peu fréquemment et, tel un vampire, uniquement à la nuit tombée.

Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, un petit groupe de cinq hommes, toujours les mêmes, se rendait à Guéret pour acheter ce que la ferme ne pouvait leur fournir. Les autres quittaient rarement les lieux. Une partie travaillait dans ce qui devait être un atelier, et une dizaine semblait chargée de s'occuper des champs et des animaux.

Voir ces monstres se comporter en bons travailleurs, souriants et accueillants avec les quelques visiteurs qui venaient leur acheter leur production avait quelque chose de surréaliste. Nul n'aurait pu se douter du passé de ces types.

Chapitre XX

Le mois d'octobre se profilait lorsque les cinq compagnons décidèrent de passer à l'action. Leur première cible était le « groupe des commis » comme ils les avaient baptisés. Ces cinq hommes, chargés du ravitaillement, constituaient une proie plus facile que les autres. Leurs heures d'aller et venues, leur itinéraire, leur destination ne variaient pratiquement jamais.

Le 11 octobre 1921 à 8h30, la voiture des anciens membres de la Division de la Mort roulait à vive allure sur la départementale D940A en direction de Guéret lorsqu'elle percuta un camion de transport de pierre sortant de l'intersection menant au Breuil.

Il semblait arriver de nulle part, et, envoya le véhicule léger, beaucoup plus léger que lui en tout cas, directement dans le chêne centenaire qui séparait les deux voies. Le conducteur et le passager, à côté de lui, furent tués sur le coup.

Par miracle, vu la vitesse à laquelle la voiture roulait, les trois hommes à l'arrière ne furent que très légèrement blessés. Ivres de colère, ils se précipitèrent sur le conducteur du camion pour lui régler son compte. Il venait de causer la mort de deux de leurs camarades, il allait le payer.

L'homme, de taille et de corpulence moyenne, descendit de sa cabine, calmement, et leur fit face.

Un des trois occupants de la voiture, arrivant à sa hauteur, tenta de lui porter un coup. Se laissant tomber sur les genoux, il évita facilement le direct du droit qui lui était promis. À genoux, il était à hauteur des parties génitales de son adversaire. Il les broya donc naturellement d'un formidable uppercut gauche. Il se releva à la vitesse de l'éclair et enchaina avec un coup de pied dans le visage de sa victime, déjà pliée en deux de douleur. La nuque émit un sinistre craquement. L'homme tomba. Les deux autres voulurent sauter sur le conducteur du camion mais il s'était déjà repositionné et les attendait une hache dans chaque main. Il en jeta une en direction du type le plus proche de lui. Elle atteignit sa cible, en plein milieu

du front.

Le dernier survivant était à sa merci. Ayant vu tous ces camarades succomber les uns après les autres, il tenta de s'enfuir. La seconde hache lui sectionna la colonne vertébrale dès qu'il eut tourné le dos. Calmement et posément, Antonin récupéra ses armes et les essuya sur les cadavres encore chauds. Il fut rejoint par ses compagnons qui attendaient, tapis non loin de là, juste au cas où.

Voyant que l'accident n'avait mis hors d'état de nuire que deux gars, ils se tenaient prêts à agir. Mais Brizard était, pour un moment, redevenu le sergent qu'il était, avant. Quand il était dans cet état là, sa détermination et sa haine étaient telles qu'il n'avait besoin de personne. À l'époque, pendant la guerre, le surnom de « La bête » ne lui avait pas été donné par hasard.

Le plan d'André semblait avoir fonctionné. Kaiser pourrait penser que, suite à un accident de la circulation, les débats avaient dégénéré et que ses hommes avaient été massacrés par un conducteur acariâtre. Peut-être rechercherait-il le coupable pour se venger mais, rien ne pourrait, pour l'instant, éveiller les soupçons, même d'un gars tel que lui. Selon le décompte qui avait été fait, ils n'avaient plus en face d'eux que 18 anciens membres de la Division de la Mort.

Le plus dur restait à venir.

Chapitre XXI

Dimanche 16 octobre, 10h30.

La saison de la chasse était ouverte depuis presque un mois. Pour se fournir en viande fraiche sans avoir besoin de se rendre à Guéret, Kaiser envoyait régulièrement des comparses chasser dans les bois. Ce matin, trois d'entre eux organisaient une battue au sanglier. Un jeune mâle avait été aperçu non loin de la ferme. Il ferait de l'excellente charcuterie.

L'animal était acculé. Après une course folle, il se trouvait groin à nez avec un des chasseurs. L'homme épaula son fusil, pressa la gâchette et, s'effondra, mortellement blessé. Non loin de lui, ses compagnons se précipitèrent pour venir à son secours.

Affolé par la détonation, le sanglier fonça sur eux. Il cherchait à s'enfuir et, au passage, planta une de ses défenses dans la cuisse gauche du type qui se présentait juste en face de lui. Déséquilibré, l'homme se retrouva sur le sol, hurlant de douleur. Comme surpris par son efficacité, le sanglier se retourna et le vit, là, à sa merci. La fureur avait remplacé la peur. Il fit demi-tour et chargea de nouveau sa victime. Face à l'animal de 175kg, l'humain ne faisait pas le poids. Sous les coups de boutoir, il fut projeté à plusieurs reprises en l'air et retomba, chaque fois plus lourdement. Le sang coulait maintenant à flot par les blessures qui lui étaient infligées chaque fois que les défenses le percutaient. En un rien de temps, le chasseur n'était plus qu'une poupée de chiffon inanimée et sans vie.

Le troisième compagnon avait assisté à la scène sans pouvoir rien faire. Il ne pouvait utiliser son arme de crainte de blesser son ami et ne voulait pas aller affronter à l'arme blanche cette bête en furie. Lorsqu'il eut la certitude du décès de son camarade, il épaula son fusil, s'apprêta à faire feu et, s'effondra à son tour. Simon et Louis se relevèrent enfin. Cachés non loin de là, ils avaient assisté à toute la scène.

C'était l'amérindien qui avait abattu le premier chasseur. Il n'avait pas

prévu une réaction aussi violente de la part de l'animal ni qu'il élimine une de leurs cibles. Louis n'avait eu ensuite qu'à finir le travail. Il leur restait maintenant à remanier la scène du crime pour faire croire à un banal accident de chasse. Décidément, l'ancienne Division de la Mort n'avait pas beaucoup de chance en ce moment.

Pour rendre crédible la thèse de l'accident, Simon et Louis avaient pris soin d'utiliser des fusils de chasse pour abattre les deux gars. Il fallait maintenant disposer les corps pour laisser penser que l'un des trois avait été surpris par le sanglier. Les deux autres avaient tenté de lui porter secours et ce faisant s'étaient malencontreusement entretués.

Chaque détail comptait. La multiplication des accidents allait rendre Kaiser méfiant. Il fallait retarder au maximum le moment où il se rendrait compte que ses hommes avaient été éliminés, volontairement.

Il lui en restait quatorze.

Louis et Simon passèrent plus d'une heure à peaufiner chaque détail. À la fin, même eux, auraient pu croire à la véracité de la mise en scène. Les sbires de l'allemand ne découvrirent ce qui était advenu à leurs compagnons qu'une semaine plus tard. Les animaux nécrophages avaient encore rajouté de la confusion en mangeant une partie des indices.

Kaiser qui pensait que ses hommes avaient déserté fut presque soulagé et ne se posa finalement pas beaucoup de questions. Sa nature suspicieuse remontant malgré tout à la surface, il décida, par acquis de conscience, d'organier au moins temporairement des tours de garde. Juste au cas où.

André avait anticipé cette réaction dans son plan de bataille. Aucune action complémentaire ne se déroula pendant près d'un mois. Pendant ce temps, les cinq anciens membres de la Section Noire restèrent bien au chaud

à se faire dorloter par Lucienne.

Afin de ne pas trop engraisser sous l’influence du régime alimentaire de leur hôte, les amis s’entrainaient quotidiennement. Malgré les années, ils n’avaient rien perdu de leurs talents meurtriers.

Avec l’entrainement en plus, ils étaient rapidement redevenus des machines de guerre.

Chapitre XXII

Les premiers froids étaient arrivés sur Guéret. Les températures chutaient régulièrement au dessous de 0°C. Kaiser avait fini par relâcher un peu sa faible vigilance. Effectivement, il avait perdu huit de ses hommes en quelques jours mais il était maintenant presque convaincu que c'était un pur concours de circonstances.

Otto Bauer se leva tôt ce matin du 21 novembre. Il faisait encore nuit. Il avait passé une nuit agitée. Comme souvent pendant son sommeil, les souvenirs des exactions commises pendant la guerre lui revenait, comme une vengeance des morts. N'importe qui serait devenu fou à l'évocation de ces massacres. Pas Otto. Lui avait adoré cette période. Il avait pris beaucoup de plaisir à poursuivre tous ces faibles et à les torturer jusqu'à ce qu'ils le supplient de les achever. Quelques petits cauchemars n'était finalement pas cher payé. Il ne rêvait que d'une chose que son commandant lui permette de recommencer.

Perdu dans ses rêves, il sortit de la ferme et se dirigea, comme d'habitude, vers la Gartempe pour y faire ses besoins. Il aimait ses moments tranquilles. Arrivé sur le bord de la rivière, il baissa son pantalon et, en dépit du froid, commença à uriner. Une main jaillit de l'eau et lui attrapa le pied droit.

La berge était boueuse et Otto glissa. Il tenta de se rattraper à la maigre végétation autour de lui mais la force qui l'entrainait vers le fond était trop puissante. En combattant aguerri, il se ressaisit et tenta de comprendre ce qui se passait. Il ouvrit les yeux. Dans l'eau trouble, il distingua une forme humaine. On était en train d'essayer de le noyer. Il se débattit comme un beau diable. Rien n'y fit. Son adversaire n'était pas décidé à le lâcher. Au bout d'une minute, l'air commença à lui manquer. Il arriva avec sa main droite à saisir l'inconnu par les cheveux. Il allait lui faire regretter son agression.

Une douleur lui déchira l'avant bras puis l'estomac puis le torse. Le mécréant le lacérait de coups de couteau. Dans un dernier sursaut d'orgueil, il tenta de lui donner un ultime coup de pied. Cela n'eut pas plus d'effet que

tout ce qu'il avait tenté auparavant. Contre sa volonté, il inspira. Ses poumons étaient vides et souhaitaient se remplir. Ils ne savaient pas que c'était de l'eau qu'ils allaient inhaler. Otto rendit son dernier souffle sans savoir qui l'avait agressé.

En sortant de l'eau, Loup Agile était mécontent. Il avait prévu de noyer ce misérable personnage. Mais, il s'était tellement débattu qu'il avait dû utiliser son Bowie pour en venir à bout.

Le cadavre ne pourrait rester dans l'eau. Si ses compagnons le découvraient ainsi, blessé de toutes parts, la thèse de la noyade ne tiendrait pas.

L'Amérindien le sortit de la rivière, un peu en aval, et creusa un trou. Sur la berge non loin de la ferme, les traces de pieds dans la boue orienterait les conclusions de Kaiser. En espérant que cela suffise.

Chapitre XXIII

Le jour était à peine levé lorsque Kaiser sortit de son lit. Comme tous les matins, il appela Otto pour qu'il lui prépare son petit déjeuner. Il appréciait particulièrement ce compagnon de la première heure. C'était une brute épaisse, un peu basse de plafond, mais aussi un combattant hors paire et un cuisinier d'exception. Ne le voyant pas arriver au bout de quelques minutes, l'ancien commandant renouvela son appel. Personne ne vint. Il décida donc d'aller voir ce qui se passait. Il le chercha toute la matinée. Il n'était nulle part.

Une disparition de plus... Celle d'un homme comme Otto était plus que surprenante. Il ne pouvait avoir déserté. Des traces avaient été trouvées sur la berge laissant à penser qu'il avait glissé et que, surpris par la température de l'eau, il n'avait pu remonter. C'était un excellent nageur habitué aux conditions les plus rudes. Quelque chose ne collait pas.

S'il en était venu aux mains avec un type de passage, le commun des mortels aurait difficilement pu en venir à bout. Au pire, la lutte aurait laissé des traces. La paranoïa de Kaiser refit, cette fois ci, complètement surface. Elle lui hurlait dans les oreilles que quelque chose d'anormal se tramait autour de lui. Il fallait qu'il retrouve le cadavre pour se faire une idée plus précise. Il demanda à ses hommes de ratisser les alentours. Ils le firent, pendant plusieurs jours, sans succès. Ils allaient abandonner lorsqu'un matin, ils découvrirent un bras sortant de terre.

Dans la nuit, un chien errant attiré par l'odeur de chair en décomposition avait déterré une partie d'un corps. Ils creusèrent et retrouvèrent Otto ou, plutôt, ce qu'il en restait. Ses blessures ne laissaient aucun doute quant aux causes de sa mort. Il avait été attaqué et éliminé. Son meurtrier n'était pas à prendre à la légère.

Kaiser prit instantanément les mesures qu'il estimait nécessaires pour assurer la sécurité de sa ferme. Patrouilles à plusieurs et tours de garde en faisaient partie. Personne ne devrait se promener seul jusqu'à nouvel ordre. Ses affaires parisiennes avaient dû perturber la concurrence dans la capitale

et la concurrence venait jouer sur son territoire. Elle allait le regretter.

En parallèle du renforcement de la sécurité, il tenta de joindre ses contacts sur Paris. Il n’obtint aucune réponse. Il n’avait pas reçu les dividendes de son activité depuis plusieurs mois. Cela n’avait rien de surprenant. Les règlements n’étaient pas réguliers mais lui parvenaient toujours, au bout du compte.

Au vu des derniers évènements, la situation était cependant peut être plus grave qu’il n’y paraissait. Il ne pouvait plus prendre le risque d’envoyer des hommes glaner des informations. Il ne lui en restait plus énormément et ne souhaitait pas affaiblir sa position. Il adressa quelques pigeons voyageurs mais il ne les revit jamais. Il n’avait d’autre choix que d’attendre que son adversaire ne se montre.

Chapitre XXIV

En cette fin d’année, chez Lucienne, l’ambiance était plutôt joyeuse. Les fêtes de fin d’année approchaient et une certaine sérénité avait gagné les cinq anciens membres de la Section Noire. L’épilogue était proche. Avant la mi-janvier, tout serait résolu. Ils avaient interceptés tous les pigeons envoyés par Kaiser. Le ton de ses messages, même s’ils n’avaient rien d’explicites, montrait que l’allemand était inquiet. C’était une bonne chose.

Il avait fini par arrêter d’envoyer des volatiles. André était plutôt satisfait de cette initiative. Même si Lucienne les préparaient divinement bien, il n’avait plus aucune envie d’en manger. Il profitait des temps morts, nombreux, pour entretenir une conversation épistolaire soutenue avec Manon. L’un et l’autre avaient hâte de se revoir et, elle lui avait promis une surprise.

Chapitre XXV

La date était arrêtée. L'attaque de la ferme se déroulerait dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier. En dépit des mesures de sécurité mises en place, 2A comptait sur le relâchement des sentinelles. Les festivités même si elles devaient être limitées viendraient certainement diminuer leur vigilance.

Dans la journée qui précéda l'assaut, chacun se prépara du mieux possible. André mis ses affaires à jour. Comme avant chaque bataille décisive pendant la guerre, il s'assurait que tout était en ordre. Normalement il n'y aurait pas de problème. Tout était parfaitement préparé mais, on ne savait jamais. Vers 17h, la 47ème version de son testament était prête.

Accompagné de ses amis, il se restaura légèrement et dit au revoir à Lucienne. Elle leur promis un festin à leur retour, le lendemain matin. À cette annonce, s'imaginant la quantité de nourriture qu'il allait devoir ingurgiter, Simon se demanda un instant s'il n'allait, finalement, pas se laisser abattre par un allemand.

Ils partirent en direction de La Chapelle Taillefer. La lune et les étoiles étaient masquées par une épaisse couche de nuages. La nuit était sombre. La nuit était idéale. Ils se mirent en planque à proximité de la ferme et attendirent, essayant de se reposer le plus possible. Ils ne bougeraient pas avant de longues heures. Ils passeraient à l'action lorsque l'aube serait proche, lorsque la fatigue des gardes serait décuplée par l'ennui d'une soirée au cours de laquelle il ne se serait rien passé.

Vers 21h30, une voiture arriva dans la cour. Un invité de dernière minute se joignait à la fête. Un homme de grande taille descendit du véhicule et s'engouffra dans le bâtiment. Il avait gardé la tête baissée et son lourd manteau de laine avait compromis toute identification.

Serait-il reparti au moment où les hostilités se déclencheraient ? Si ce n'était pas le cas, sa survie dépendrait de son attitude. Toute bataille avait des victimes collatérales, s'il devait en être une, il en serait une…

La soirée passa. L’ambiance de la ferme apparut festive, à l’intérieur en tout cas. À l’extérieur, cela paraissait beaucoup plus calme. Vers minuit, des hommes vinrent apporter quelques bouteilles aux quatre sentinelles postées dans les trous de combat creusés tout autour de la maison. La température avait sérieusement chuté et l’alcool leur ferait du bien.

Les gardes avaient été tirés au sort et les heureux gagnants ne vivaient pas très bien le fait de passer une soirée telle que celle-ci, seul dans un trou. Mais leur ancien commandant ne plaisantait pas avec la sécurité et ils n’avaient pas du tout envie de le mettre en colère.

Ils étaient séparés d’une trentaine de mètre de façon à couvrir l’ensemble du périmètre de la ferme. À disposition, ils avaient des lampes, des couvertures, un peu de nourriture froide et des armes de poing. L’arrivée de l’alcool leur avait redonné un peu de baume au cœur.

Vers 5h, le sommeil commençait à devenir plus qu’insistant. Ces vétérans aguerris savaient pourtant que c’est l’heure critique à partir de laquelle il est nécessaire de redoubler de vigilance. Mais, quand l’envie de dormir est tellement puissante qu’à chaque seconde il faut lutter pour garder les yeux ouverts, que la tentation de se laisser aller dans un sommeil réparateur devient trop forte, les évidences deviennent vite moins éclatantes.

Kaiser était un vieux paranoïaque et, de toute façon, les potentiels agresseurs devaient eux aussi profiter de la soirée, bien au chaud et sûrement en bonne compagnie. Petit à petit les sentinelles se laissèrent aller dans les bras de Morphée. De doux ronflements vinrent rythmer le silence de la nuit.

Cette musique fut le signal de départ pour les anciens membres de la Section Noire. Louis resta en arrière afin de surveiller le déroulement de l’opération. Ses quatre compagnons progressèrent en rampant, silencieusement. Ils avaient dégainé leurs longs couteaux et les tenaient dans la main droite. Les derniers mètres furent les plus difficiles. Il fallait trouver

le compromis idéal entre vitesse et discrétion. À ce jeu là, les deux amérindiens se montrèrent les plus habiles. Leurs victimes furent éliminées en un rien de temps, sans savoir ce qui se passait.

Le soldat que s'était assigné André n'émit qu'un grognement profond lorsque la lame lui perfora l'arrière du crâne. Ce fut cependant suffisant pour tirer de son sommeil la cible d'Antonin. Son esprit de vétéran lui signalait qu'il se passait quelque chose d'anormal. Ce bruit signifiait l'approche d'un danger imminent.

L'allemand se releva d'un bon et scruta son environnement, aux aguets. Ses yeux venaient à peine de s'acclimater à l'obscurité lorsqu'il fut percuté de plein fouet par une masse sombre. Il eut l'impression d'avoir tenté de stopper un percheron lancé au galop. Un dixième de seconde plus tard, une force inconnue lui frappait la tête par terre. Au troisième coup, il eut l'impression que son crâne éclatait sous la violence de l'impact. C'était le cas. En se relevant, Brizard s'essuya les mains sur les vêtements de celui qu'il venait de terrasser. La cervelle qui y était collée eut un peu de mal à partir. Mais, l'ancien sergent réussit finalement à s'en débarrasser.

Il restait douze personnes à l'intérieur, onze hostiles et une, potentiellement hostile. Louis avait rejoint ses camarades. Ils se séparèrent. Louis, Simon et Loup Agile se positionnèrent au sud du bâtiment. André et Antonin se dirigèrent vers le nord.

Lorsqu'ils furent tous en place, ils examinèrent l'intérieur par les fenêtres se trouvant à proximité de leur position. Celle au sud donnait sur une grande pièce qui avait dû servir de réfectoire pour la soirée. Un nombre incalculable de bouteilles jonchaient le sol. Les participants avaient vraisemblablement consommé de l'alcool en très grande quantité. Les allemands faisaient entièrement confiance à leurs sentinelles pour couvrir leurs arrières. Ils avaient eu tort.

Deux types avaient littéralement roulé sous la table. Les autres étaient partis se coucher. Une porte se trouvait à une dizaine de mètres sur la droite. Passant sous la fenêtre, les trois compères s'en approchèrent, discrètement. Ils tournèrent le loquet, elle s'ouvrit. Les allemands faisaient vraiment

entièrement confiance à leurs sentinelles. Ils avaient vraiment eu tort.

Ils passèrent le seuil et débouchèrent sur un hall d'entrée. Il donnait accès à quatre pièces.

Celle dans laquelle se trouvaient les deux hommes saouls se situait tout de suite à gauche. Elle était immense. Louis y pénétra le premier, suivi comme son ombre par Simon. Loup Agile fermait la marche. La table sous laquelle étaient allongés les deux pochetrons était au centre.

Prenant garde de ne pas les réveiller par mégarde en déplaçant une des nombreuses bouteilles qui gisaient par terre, les trois anciens membres de la Section Noire se rendirent à leur chevet. Leur intention n'était pas de les réconforter mais bien de les entrainer un peu plus loin dans leur coma.

Une nouvelle fois, ils accomplirent leur basse besogne à l'arme blanche, tranchant profondément les gorges et les cordes vocales pour éviter que l'alerte ne soit donnée. Un jour peut être, la science confirmerait que l'alcool est nuisible à la santé.

Il restait huit comparses et un invité à Kaiser.

Les trois amis poursuivirent leurs investigations. Ayant fait le tour de la grande pièce dans laquelle ils se trouvaient, ils repartirent en direction du hall puis se dirigèrent vers la porte se situant juste en face d'eux. Aucun bruit ne provenait de la salle à laquelle elle donnait accès. Loup agile poussa délicatement le battant. Il s'ouvrit sur un petit couloir. Il donnait accès à deux espaces, un sur la gauche qui ressemblait à un cabinet d'aisance et un autre, devant eux, à quelques mètres.

Loup Agile s'apprêtait à tourner délicatement la poignée de la porte, au bout du couloir, lorsqu'elle pivota d'elle-même. Il se figea. Simon et Louis plongèrent dans le cabinet. N'ayant d'autre alternative, le Sioux se prépara à combattre.

Une montagne humaine apparut. Le type mesurait au moins un mètre quatre vingt quinze. Il dépassait largement le quintal. Sans attendre, l'amérindien le frappa à la gorge. Surpris l'allemand le dévisagea. Il n'avait

manifestement pas compris ce qui se passait. Il chercha à reprendre sa respiration mais le coup qu'il avait reçu lui avait fracassée la trachée. Il tenta d'inspirer à plusieurs reprises, en vain. Prenant enfin conscience de la situation, il essaya d'atteindre son adversaire avec l'un de ses énormes poings. Loup Agile était trop rapide. Il l'évita aisément. En retour, il lui perfora un poumon de sa lame.

C'en était fini. Malheureusement, en tombant les montagnes font du bruit. Celle-ci tomba sur la porte entrouverte qui alla claquer contre le mur. Sans le vouloir, ce gars venait de prévenir ses copains de la présence d'intrus dans la ferme.

Les trois anciens membres de la Section Noire se figèrent, dans l'attente d'une éventuelle réaction. Epiant le moindre bruit, ils attendirent de longues minutes. Rien ne bougeait. L'alcool avait il anesthésié tout le monde ? En professionnels de la guerre qu'ils étaient, les huit derniers occupants de la ferme préparaient-ils, dans le plus grand silence, une série d'embuscades ? L'avenir le dirait prochainement.

Loup agile poursuivit finalement sa progression au bout d'un quart d'heure. Il pénétra dans ce qui avait tout l'air d'être un salon. Des meubles de qualité juraient avec l'ambiance générale du lieu. De riches tapis couvraient les dalles du sol en terre cuite. On eut dit que le mobilier d'un appartement des beaux quartiers parisiens s'était égaré en province. Aucun autre accès ne permettait à l'amérindien de poursuivre son exploration. Après avoir fait le tour complet du lieu, il rejoignit ses camarades.

De retour dans le hall, ils décidèrent d'emprunter la porte se trouvant dans le prolongement de l'entrée. Franchissant le seuil, ils découvrirent un nouveau couloir, partant sur la droite et un escalier, sur la gauche.

Ils entendirent du bruit, provenant du rez-de-chaussée. Des hommes avançaient dans la pénombre. Loup Agile grimpa les premières marches de l'escalier, prêt à bondir sur les nouveaux arrivants. Louis et Simon firent demi-tour et se dissimulèrent du mieux possible dans le hall.

Ses futures victimes étaient maintenant à portée. Loup Agile sauta par-

dessus la rampe et atterrit…sur le sol. Surpris, il se releva aussitôt. Devant lui se tenaient André et Antonin, un large sourire aux lèvres. En dépit de ses talents, il n'avait pas pu tromper ses vieux amis.

Les cinq compères, de nouveaux réunis, firent un rapide débriefing. 2A et Brizard n'avaient rien découvert d'intéressant. Simplement une buanderie vide et une cuisine qui avait visiblement beaucoup servi la veille. Avant d'explorer l'étage, il leur restait la dernière porte donnant sur le hall.

Simon prit à son tour la tête du petit groupe. Le loquet tourna sans difficulté, le battant, en pivotant, laissa apparaitre un escalier menant à ce qui avait tout l'air d'être une cave. Une trentaine de marches, taillées à même la roche, donnait l'impression de descendre en enfer. Un air humide, froid et nauséabond provenait du fond de ce trou.

L'ancien coureur de fond entama la descente rendue périlleuse par l'humidité des marches. Il progressa, prudemment, et finit par mettre le pied sur de la terre battue. Il était arrivé. À tâtons, il explora les contours du lieu. Dans une niche, il découvrit une lampe à huile. Il craqua une allumette et enflamma la mèche.

Un mouvement attira son attention. Se retournant prestement, il eut juste le temps de voir la bouteille arriver en direction de sa tête. Elle lui percuta violemment le crâne. Il perdit connaissance. Son agresseur et le type qui l'accompagnait filèrent vers les escaliers en beuglant comme des veaux que l'on mène à l'abattoir. Pour la discrétion, il faudrait repasser.

Ils débouchèrent en haut de l'escalier et se retrouvèrent dans le hall. Louis et 2A les attendait de pied ferme. Ils les cueillirent dès leur arrivée et les immobilisèrent, tentant au maximum de les faire taire. Ce fut finalement Antonin qui y parvint, comme à son habitude, à coups de hache.

Une chose était maintenant sûre. Leur présence dans le corps de ferme ne faisait plus de doute pour personne.

Inquiet pour son ami, Louis se précipita dans la cave. À peine avait-il mis le pied sur la terre battue qu'un coup de feu retentit. La balle pénétra juste sous l'épaule gauche. Il s'écroula. Loup Agile et André avaient suivi leur

camarade. Apercevant l'auteur du coup de feu, ils dégainèrent à leur tour et le criblèrent de plomb. Au diable les précautions. L'homme s'affala.

Antonin arriva dans la foulée. Il se précipita au chevet de ses compagnons. Simon en serait quitte pour un énorme mal de crâne. Louis, quant à lui, avait l'épaule brisée. Il avait eut énormément de chance. À trois centimètres près, la balle aurait atteint le cœur. Les deux hommes étaient hors de combat. La bataille allait se poursuivre à trois.

Les anciens membres de la Section Noire remontèrent prudemment. Loup Agile examina le hall et les alentours avant de faire signe à ses compagnons d'avancer. Les occupants de la maison n'étaient pas au rez-de-chaussée. Il allait falloir monter à l'étage. Un seul escalier y menait. L'emprunter allait s'avérer périlleux. Un comité d'accueil serait sûrement présent à l'autre extrémité. Ignorant la configuration des lieux au dessus d'eux, aucun de trois compères ne proposa de foncer tête baissée.

Le jour était maintenant levé. Antonin sorti dans la cour, le plus discrètement possible et examina le premier étage. Plusieurs fenêtres se trouvaient apparemment à bonne distance de cet escalier. En passant par celle qui était la plus éloignée, il parviendrait peut être à surprendre les allemands à l'étage et à en venir à bout.

Il fit part de ses intentions à ses camarades. André et Loup Agile s'emploieraient à occuper le plus possible les gars en haut pendant qu'il ferait le tour. Selon leur estimation, il restait, Kaiser, quatre hommes et, l'invité.

Brizard contourna la ferme. Au niveau de l'angle ouest, le mur présentait des aspérités suffisantes pour qu'il puisse l'escalader. Avec la souplesse de chat qui le caractérisait, l'ancien sergent parvint rapidement jusqu'à la fenêtre.

Contrairement aux volets, elle était fermée. Il jeta rapidement un coup d'œil à l'intérieur. La chambre était vide. Utilisant son couteau à la manière d'un pied de biche, il fit sauter aisément la fermeture. Décidemment, les nouveaux matériaux de construction ne valaient pas grand chose. Pénétrer

dans un lieu privé devenait de plus en plus facile. Ce n'était cependant pas aujourd'hui qu'il s'en plaindrait.

Il sauta dans la pièce en silence et s'accroupit, à l'affut. Rapidement, un signal lui parvint. André et Loup Agile avaient entamé les hostilités. Des échanges de tir nourris se déroulaient non loin de l'escalier.

2A avait grimpé quelques marches, tous les sens en éveil. Derrière lui, son compagnon le couvrait. Avant même qu'il eut atteint le virage, un type au visage rougi par l'alcool s'était dressé et avait ouvert le feu. L'amérindien était prêt et avait répliqué. L'allemand avait plongé derrière une barricade improvisée sur sa gauche. André avait sauté par-dessus la rambarde et s'était retrouvé dans le couloir, au rez-de-chaussée. Il n'avait pas été touché et était immédiatement revenu prêter main forte à son ami.

Depuis, les positions semblaient s'être stabilisées. La guerre de tranchée avait fait son retour à une échelle microscopique.

Cette fois ci, cependant, les alliés avaient réussi à envoyer un homme derrière le front. Et cet homme n'était pas n'importe quel homme. Il s'agissait peut être du meilleur combattant de son époque. À lui seul, il pouvait changer la donne. Le sachant, André et 2A se contentaient de maintenir la pression, de faire illusion.

Antonin sortit de la chambre dans laquelle il avait pris position. Elle se trouvait au bout d'un couloir qui menait au palier sur lequel débouchait l'escalier. Il ne pouvait voir se qui se passait, une lourde porte en bois lui en interdisait l'accès.

Il avança à pas de loup. Il était à proximité de la porte lorsqu'elle s'ouvrit. Un type s'engouffra dans le couloir se tenant la main droite, ensanglantée. Il hurlait de douleur. Apparemment, l'un de ses deux amis en bas avait fait mouche. Avant que l'allemand n'ait pu réagir et se rendre compte de la présence du néo américain, une hache lui avait séparé le crâne en deux, juste au dessus de l'oreille gauche.

Le mécréant ne criait plus. Ses comparses allaient ils s'en alarmer ? Brizard progressa jusqu'au seuil. Dans le prolongement de l'escalier, un

grand espace donnait accès à de nombreuses pièces. Chacune d'entre elles pouvait dissimuler un danger.

Il vit deux hommes qui tantôt se cachaient du mieux possible derrière un tas de meubles tantôt vidaient des chargeurs en direction de l'étage du dessous. Ils n'avaient, en tout état de cause, pas le temps de s'émouvoir du silence de leur compagnon. Les copains, en bas, faisaient du bon boulot. Personne n'avait remarqué sa présence.

Il sortit ses deux colts de leur holster et se concentra, il n'aurait pas droit à une autre chance. À cette distance, il fallait faire mouche de suite ou la riposte pourrait être particulièrement dangereuse. Il respira profondément, lentement. Lorsqu'il fut sûr de lui, il ouvrit le feu. Ses deux premières balles firent mouche. Les hommes tombèrent, mortellement blessés. La délicatesse et la finesse n'étaient toujours pas ses principales qualités. Il vida donc ses chargeurs sur les deux cadavres, histoire de s'assurer qu'ils ne se relèveraient pas.

Le silence retentit. André et Loup Agile se doutant de ce qui venait de se passer avaient cessé de tirer. Antonin aperçut la tête de l'amérindien en contrebas. Il venait aux nouvelles. Brizard lui fit signe que tout allait bien. Il allait poursuivre l'exploration de l'étage et souhaitait que ses amis l'attendent là où ils étaient.

De nouveau, il avança. De nouveau à pas de loup. De chaque côté de l'espace dans lequel il évoluait se trouvaient des pièces. Il y en avait au moins une dizaine. La majorité des portes étaient ouvertes. Seules les deux dernières, l'une à gauche et l'autre à droite, étaient fermées. Brizard progressa rapidement. Ce n'était que des chambres sommairement meublées et toutes vides. Il était à mi chemin lorsqu'un homme apparut. Il sortait de la dernière salle, sur la gauche.

Sa corpulence et sa morphologie étaient très proches de celles de l'ancien sergent. Il arborait un immense sourire. Dans sa main droite un couteau de cuisine sonnait comme une invitation au combat. Antonin ne put y résister. Il se délesta de ses armes à feu et saisit sa hache. L'allemand avait l'air

particulièrement serein. Ses mouvements et ses déplacements, tous en fluidité, démontraient si besoin en était, qu'il était loin d'être novice dans l'art du combat.

Cela promettait d'être intéressant. Les deux hommes se tournèrent autour quelque instant. Chacun jaugeait l'autre, recherchant la moindre faille. Brizard n'était que peu patient. Sûr de sa force et de son talent, il attaqua le premier. Avec une vitesse déconcertante, sa hache fila vers la gorge de son adversaire. Ce dernier tenait son couteau la pointe vers le bas. Il plaqua la lame sur son avant bras et bloqua le coup. Changeant de prise, il contre-attaqua avec un mouvement circulaire. Antonin, bien que surpris par cette riposte, eut le temps de l'éviter, de justesse. Les deux hommes reprirent leur petit manège, tels deux lions prêts à se sauter à la gorge. Cela promettait d'être intéressant.

Ce fut l'allemand qui prit l'initiative. Il porta son coup au niveau du nombril, maladroitement. Antonin voyant arriver le couteau se réjouit, sachant déjà comment il allait profiter de cette erreur pour mettre fin au combat. Malheureusement, au dernier moment, l'ancien membre de la Division de la Mort changea la trajectoire de son arme qui se mit à filer droit vers sa carotide. Antonin para le coup in extremis. Il sentit le froid de l'acier suivi d'un filet chaud coulant le long de son cou. La peau avait été légèrement coupée. Rien de grave mais, il devrait faire attention. Cela devenait vraiment intéressant.

Encouragé par cette petite victoire, l'allemand se déchaina. Il multiplia les attaques sous tous les angles et dans toutes les directions. Brizard avait du mal à suivre. Dès qu'il parvenait à reprendre un peu de distance, l'autre revenait au contact. Il ne le lâchait pas mais ne se jetait jamais comme aurait pu le faire un débutant. Dans chacun de ses coups, sa maîtrise était évidente.

Au bout de quelques minutes, il porta de nouveau une attaque circulaire, de droite à gauche. Retirant légèrement son buste, Antonin évita le coup. Le boche avait prévu cette défense. Son couteau fit demi-tour presque instantanément. Mais, cette fois ci, Brizard était prêt. Relevant ses avants bras en protection, il vint percuter celui de son adversaire au niveau du

poignet et du coude. Sous la violence de l’impact, les os craquèrent. L’allemand lâcha son couteau. Antonin lui saisi alors le bras de la main gauche et le maintint fermement. Sa hache passa en dessous et fit son œuvre, lacérant les chairs au niveau de l’abdomen, à plusieurs reprises. La victoire était acquise. Kaiser et l’invité étaient les derniers.

Chapitre XXVI

Avant de prévenir ses camarades, Brizard continua son exploration. Il ne lui restait plus que la dernière porte, sur la droite. Il avait pris le soin de récupérer ses armes à feu. Il s'était bien amusé mais toutes les bonnes choses avaient une fin. Il fallait en terminer efficacement.

La probabilité pour que Kaiser et l'autre se trouvent derrière était particulièrement importante. Ne voulant pas prendre de risque, il défonça le battant d'un coup de pied et jeta dans la pièce une des grenades qu'il avait avec lui.

La déflagration fit trembler les murs. Lorsque la poussière fut un peu retombée, Antonin pénétra dans ce qu'il pensait être une dernière chambre. Il s'agissait en fait d'un palier d'où partait un escalier. Mais au lieu de monter, cet escalier descendait. Quelque chose ne collait pas. Au rez-de-chaussée, il n'y en avait qu'un et ce ne pouvait pas être celui-ci. Ils avaient dû manquer quelque chose lors de leur exploration. Il existait une autre pièce. Brizard comprit immédiatement le danger que cela représentait. Ses camarades en dessous se croyaient en sécurité alors que des hommes pouvaient à tout moment surgir et les massacrer.

Il se précipita en hurlant. Au même moment, dans le hall, la porte du couloir menant au salon s'ouvrit et Kaiser fit feu sur Loup Agile et André. Les deux hommes, alertés par les cris de leur camarade, étaient aux aguets. Ils n'avaient cependant pas compris d'où pouvait provenir l'attaque. Une première balle atteint l'amérindien au niveau du muscle fessier. Une seconde explosa le coude gauche d'André.

En dépit des douleurs causées par leurs blessures, ils parvinrent tous les deux à plonger, évitant ainsi les projectiles suivants. La riposte fut immédiate, obligeant l'allemand à reculer dans le couloir. Ayant trouvé des abris, les trois adversaires s'arrosèrent copieusement. Les chargeurs défilaient de part et d'autre. Au bout de cinq minutes, les murs, autour des deux positions, ressemblaient plus à du gruyère qu'à autre chose.

Loup Agile, du fait de la localisation de sa blessure, avait du mal à se déplacer. André lui fit signe de le couvrir. Il allait tenter une approche. Cinq grenades furent lancées en direction de Kaiser, les unes après les autres à quelques secondes d'intervalle. Le but était de le sonner. De le contraindre à se planquer. La dernière avait à peine explosé que l'ancien capitaine s'élançait, son compagnon le couvrant avec son colt.

2A atteignit la porte du couloir en un instant. Il y jeta rapidement un coup d'œil. L'allemand se tenait a proximité du cabinet d'aisance. Il paraissait affaibli. Nul doute que les explosions ne lui avaient pas fait du bien. Avant qu'il n'ait pu reprendre complètement ses esprits André l'ajusta et fit feu. Kaiser, touché au bas-ventre, riposta atteignant son adversaire au niveau de la cuisse gauche.

La blessure bien que superficielle (le projectile avait traversé le muscle sans faire trop de dégâts) déséquilibra André qui fut contraint de mettre un genou à terre. Grièvement blessé, le boche progressait péniblement. Son bras tremblait. Pour ne pas manquer sa cible, il avançait lentement, sûrement. André récupéra son pistolet qui avait glissé un peu plus loin. Il visa et appuya sur la gâchette. Rien ne se passa. L'arme était vide. Kaiser était maintenant tout proche et le mettait en joue. À cette distance, il ne le louperait pas.

2A saisit le couteau qu'il conservait toujours au niveau de sa cheville droite et le lança en direction de son ennemi. Une détonation retentit. Kaiser s'affala. Machinalement, André s'examina. Aucune blessure supplémentaire n'était venue compléter sa, déjà, très jolie collection. Il se retourna. Juste derrière lui, Loup Agile était là le canon encore fumant. À l'autre bout du couloir, Antonin était dans la même position. Les deux avaient, en même temps, sauvé leur ami. Les deux avaient fait mouche. Les deux avaient mis un terme aux exactions du monstre.

Les trois compagnons s'approchèrent du cadavre. Il était sur le ventre. En le retournant, ils purent constater qu'André aussi avait atteint sa cible. Le

manche de son couteau dépassait du torse, juste au niveau du cœur. Si, là, Kaiser n'était pas mort, c'est qu'il était immortel. Afin de ne pas prendre le moindre risque et dans son style très personnel, Brizard lui rajouta cinq balles dans le corps, juste histoire de.

Les trois camarades s'assirent dans le couloir. Ils furent rejoints, au bout de quelques minutes, par Louis et Simon. Tout était terminé. Ils avaient réussi. Ils avaient vengé tous les membres de la Section Noire qui avaient péri. Ils avaient vengé tous les civils, victimes de cette infâme division de la Mort. Ils allaient pouvoir repartir vers leur chère Amérique et retrouver leurs vies tranquilles.

André se tourna finalement vers Antonin. Comment avait il pu déboucher à cet endroit ? La pièce au fond du couloir n'avait pas d'autre issue que celle qui se trouvait en face d'eux. Brizard leur expliqua ce qui s'était passé après qu'il eut donné l'alerte.

En entendant les coups de feu, il avait décidé d'emprunter l'escalier qu'il venait de découvrir pour tenter de prendre Kaiser à revers. Arrivé en bas, il était tombé sur une porte en bois, épaisse et fermée avec de lourds verrous. Ne voulant pas attirer l'attention sur lui, il les avait fait sauter, un à un, le plus discrètement possible. Derrière cette porte se trouvait une pièce d'une trentaine de mètres carrés qui se rapprochait d'un poste de commandement. Sur une grande table, au milieu, des dizaines de documents étaient posés, en désordre.

L'invité tentait d'en faire bruler d'autres dans une petite cheminée, dans un coin, sur la gauche. Absorbé par sa tâche, il ne s'était pas aperçu de la présence de l'ancien sergent. Antonin allait lui asséner un coup de hache au niveau des cervicales lorsqu'il se retourna. Nul n'aurait pu dire lequel des deux fut le plus surpris. Brizard ne s'attendait vraiment pas à ce qu'il venait de découvrir. C'est ce qui sauva l'homme qui se trouvait en face de lui. Il n'était plus question de le tuer. Le coup de hache fut donc remplacé par un coup dans les parties génitales suivi d'un magistral croché du gauche. Antonin prit soin d'attacher le type solidement et de le bâillonner. S'il se réveillait, il ne pourrait pas donner l'alerte.

La zone étant sécurisée, Brizard poursuivit son chemin. La porte au fond de la pièce donnait derrière la bibliothèque du salon. Cette dernière avait pivoté sans difficulté, silencieusement. En arrivant dans le couloir, Antonin avait vu Kaiser qui s'avançait et André à terre. Il n'avait pas réfléchi et avait tiré. Son récit terminé, l'ancien sergent convia ses camarades à l'accompagner. Ce qu'il avait découvert dans le « poste de commandement » allait certainement les intéresser au plus haut point.

Chapitre XXVI

Brizard les fit entrer dans le salon. Dans un coin, l'invité était allongé face contre terre. L'ancien membre de la Section Noire fit s'installer ses amis et alla chercher l'inconnu. Il l'assit sans ménagement sur un des élégants fauteuils qui meublaient la pièce et lui releva la tête. Loup Agile, Simon, Louis et André en eurent le souffle coupé. Qu'est ce que Montaigne, leur ancien général, faisait ici ?

L'officier fut réveillé à grands coups de gifles. La terreur se lut sur son visage lorsqu'il vit en face de qui il se trouvait. Revoir l'ancien sergent avait déjà été une grande surprise. Mais que cinq de ses anciens subordonnés dont le capitaine Albert soient dans cette pièce en janvier 1922. Ce n'était pas possible. Il vivait un cauchemar et allait bientôt se réveiller.

Malheureusement pour lui, c'était bien réel et ses cinq interlocuteurs voulaient avoir des réponses. Les questions fusèrent presque instantanément. La réponse à la première : « Que faisait-il ici ? » allait déterminer la suite de la matinée. Montaigne en avait conscience.

Les hommes qu'il avait en face de lui étaient loin d'être des enfants de cœur. Ils avaient survécu à bien des épreuves et étaient venus à bout de Kaiser et de sa troupe. Le général, issu d'une grande et vieille famille, ne supportait pas la douleur et voulait plus que tout survivre. Il n'avait pas fait tout çà pour mourir maintenant ! Il prit donc le parti de jouer la transparence. Il était multi millionnaire. En disant la vérité et en leur proposant de fortes sommes, il parviendrait certainement à convaincre ces miséreux de le laisser partir.

Il débuta donc son récit en décembre 1915, quand tout avait basculé. La guerre était devenue une guerre de position. Aucune des forces en présence n'était capable de prendre l'avantage sur l'autre avec des méthodes conventionnelles. Un émissaire allemand l'avait contacté et, dans le plus grand secret, lui avait fait une proposition qu'il n'avait pas pu refuser. Contre des montagnes d'or, il devrait recruter une troupe chargée de destabiliser l'arrière des lignes françaises. Peu importait le moyen, la

panique devrait gagner les civils et jeter le trouble dans les rangs français.

Ce procédé étant très éloigné des règles de la guerre, les hommes recrutés ne devraient en aucun cas être allemands. L'empire ne voulait pas se voir mis au ban par la communauté internationale en cas de difficulté. Les troupes régulières ne seraient, bien évidemment, au courant de rien. Cette division secrète n'existerait pas. À l'époque Montaigne n'avait pas un sou d'avance et ce n'était pas avec sa solde de général qu'il pouvait maintenir le train de vie qu'il souhaitait avoir. Il avait accepté, sans hésiter une seule seconde.

Il lui restait le problème du recrutement. Il ne pouvait faire appel ni à des allemands ni à des français qui refuseraient de commettre les exactions nécessaires pour mener à bien la mission qui venait de lui être confiée.

Il eut alors une idée de génie. Il allait recruter des Alsaciens. Pas tout à fait allemands, pas tout à fait français, ils seraient plus faciles à convaincre. Un mois durant, il avait parcouru les prisons à la recherche de « ses perles rares » comme il les appelait. Sa plus belle découverte fut Jasper Kuhn, Kaiser, pour André et ses amis. C'était un homme d'une cruauté absolue, totalement paranoïaque et dénué de scrupules. Il l'avait bien aidé à étoffer la troupe et une sorte d'amitié les avait liés. En tout cas autant qu'un homme comme l'alsacien puisse être lié à qui que ce soit.

En un peu plus d'un mois, il avait plus de deux cents psychopathes à sa disposition. Le déclenchement des hostilités à Verdun avait été une réelle opportunité. Un vieux bunker désaffecté se trouvait non loin du champ de bataille. Il avait fait une excellente base pour ce que les français avaient appelé la Division de la Mort. La chance avait un peu tourné lorsque la Section Noire était tombée sur le premier village attaqué. Montaigne avait été coincé et n'avait pu empêcher 2A de se saisir de l'affaire. Avant l'attaque de Merdieux, il n'avait pu prévenir Kuhn du piège tendu. Cela avait failli mal tourner mais, en plus d'être un malade mental, Jasper était un soldat expérimenté. Il avait réussi à s'en sortir. Néanmoins, le risque était

réel et Montaigne avait dû trouver une parade. Il avait donc demandé à l'alsacien de s'attacher les services de Mc Gregor. Un complice au sein de la Section Noire, quoi de mieux !

Le reste, les cinq amis le connaissait. Mc Gregor avait suffisamment été dans le détail.

Lorsqu'il eut fini son récit, le général abattit son atout maître ou, tout au moins ce qu'il pensait être son atout maître. Il proposa à chacun de ses interlocuteurs un million de francs pour lui laisser la vie sauve et le laisser partir. Après tout, la guerre était finie depuis longtemps. Tout cela n'avait plus d'importance. Avec tout cet argent, ils pourraient enfin réaliser leurs rêves. Ils n'auraient plus besoin de trimer comme des beaux diables. Ils seraient enfin libres. Cet argent allait changer leur vie. André et ses acolytes ne bronchèrent pas. Dans leur regard, Montaigne ne lut qu'un immense mépris. Contre toute attente, son argument choc n'avait eu aucun effet. Sa vie était réellement en danger.

2A s'avança et asséna un violent coup de poing au visage de son ancien officier supérieur. Sa lèvre éclata. Sous l'impact du second ce fut la pommette droite. André se laissait déborder par ses émotions. Son dégoût était immense pour ce vil personnage. Combien d'innocents avaient péri pour qu'il puisse s'enrichir.

Avant de gouter aux flammes de l'enfer dans l'au-delà, il allait y gouter ici-bas. Tour à tour Louis, Simon, Loup Agile et Antonin prirent la suite de leur ancien capitaine. Leurs blessures respectives les faisaient souffrir mais, peu importait, il fallait qu'il paie. Le général qui avait été détaché lors de son récit tomba plusieurs fois de son fauteuil. À chaque fois, il fut remonté sans ménagement et le manège repris. Au bout de dix minutes, il comprit qu'il ne s'en sortirait pas vivant. Dans l'accoudoir du siège sur lequel il se trouvait, Kuhn avait, comme un peu partout dans la maison, dissimulé un poignard.

Montaigne, grand lâche devant l'éternel, prit à ce moment là une décision surprenante. Celle de mourir comme un homme. Brizard venait de lui faire sauter deux molaires lorsqu'il referma ses doigts sur le magnifique manche

en ivoire du couteau. C’était au tour d’André de se présenter en face de lui. Montaigne se jeta sur lui et lui enfonça la lame entre les côtes, juste en-dessous du cœur. Antonin comprit instantanément ce qui venait de se passer. Il attrapa le traitre par le col et l’envoya rouler à plusieurs mètres. Sans lui laisser le temps de réagir, il lui sauta dessus et lui asséna des coups de haches jusqu’à ce qu’il ne soit plus qu’une masse de chair informe. Lorsqu’il prit conscience que cela ne servait plus à rien, il se releva et rejoignit ses camarades regroupés autour de leur vieil ami, inconscient sur le sol.

Chapitre XXVII

En ce 25 janvier 1922, l'humeur des convives autour de la table n'était pas au beau fixe. Lucienne avait pourtant mis tout son savoir faire dans les plats qu'elle avait préparés pour le déjeuner. Mais, rien n'y faisait, depuis le 01 janvier, plus rien n'était pareil. La disparition d'André avait affecté au plus au point ses compagnons. Après que Montaigne l'ait poignardé, ils avaient tout tenté pour le sauver. Malheureusement, la lame avait pénétré profondément le cœur et ils n'avaient pu stopper l'hémorragie.

Avant de quitter la ferme, les anciens membres de la Section Noire avaient pris soin de mettre tous les corps dans la cave, d'en boucher l'accès et d'incendier tous les bâtiments. Lorsque les gendarmes s'étaient rendus sur place, ils n'avaient pas constaté autre chose qu'un incendie volontaire. Peu motivés par cette affaire, ils n'avaient pas donné suite.

Le retour « Chez Lucienne » avait été compliqué. En apprenant la nouvelle du décès de son ami, elle s'était effondrée. Tous avaient craint pour sa santé. Les semaines qui suivirent furent donc consacrées à la remise en forme des blessés et, des autres. Lucienne avait fini par reprendre du poil de la bête et les cicatrices avaient guéri. Les seules qui ne partaient pas étaient celles de l'âme.

2A avait été enterré dans le cimetière de Guéret. Cinq personnes uniquement avaient suivi le cercueil et l'avaient accompagné vers sa dernière demeure. Lucienne avait choisi l'emplacement, à côté d'une petite tombe discrète. Elle avait assuré qu'il ne s'y sentirait pas seul, qu'il s'y sentirait bien.

Ses camarades avaient décidé de repartir pour Paris avant la fin du mois. Antonin avait été chargé d'accomplir les dernières volontés du défunt. André, lui avait légué l'ensemble de sa fortune et de ses biens et lui avait demandé, si jamais il lui arrivait quelque chose, de remettre quelques documents à Manon. Pour rien au monde, Brizard se serait soustrait à cette mission.

Le 27 janvier à 7h du matin, les quatre amis dirent au revoir à celle qui était devenue, au fil des mois, leur maman de substitution. Le 29, ils entraient dans Paris. Antonin arriva à l'appartement de Manon au milieu de l'après midi. Il frappa à la porte et attendit. Personne ne vint. Au bout de cinq minutes, il retenta sa chance. Manon apparut enfin. Visiblement, elle se réveillait juste. Il venait d'interrompre sa sieste. En le voyant, elle changea d'expression. Non qu'elle eut peur de lui mais, si ce n'était pas André qui venait la voir c'est qu'il était arrivé quelque chose à celui qu'elle portait dans son cœur. Antonin lui annonça la triste nouvelle. Elle s'évanouit sous l'émotion.

Il lui tapota délicatement les joues. Elle revint à elle et fondit en sanglots. Brizard la prit dans ses bras et tenta, tant bien que mal, de la consoler. Ils restèrent ainsi quelques instants. Manon finit par l'inviter à entrer. Il accepta volontiers. C'est alors qu'il le remarqua. Elle était enceinte. Percevant son trouble, elle lui confirma ce qui venait de lui traverser l'esprit. André allait être père. Il ne l'avait pas su. Elle n'avait pas voulu lui dire par courrier, elle lui avait uniquement parlé d'une surprise. Elle attendait de le revoir pour lui annoncer. Elle s'effondra de nouveau.

Antonin la laissa se remettre doucement. Il lui parla ensuite du but de sa visite. Il était plus large que de lui faire part de la triste nouvelle. André avait beaucoup parlé d'elle. Il était visiblement très attaché et avait pris des dispositions pour qu'elle ne manque de rien. Son avenir était assuré. Elle le connaissait finalement assez peu. Il lui avait donc aussi amené quelques documents qui lui permettraient sûrement de découvrir le André Albert d'avant, celui qui n'avait pas été brisé par la guerre et les tourments. Brizard lui confia une grande enveloppe scellée et prit congé. Il repasserait le lendemain pour s'assurer que tout allait bien.

Chapitre XXIX

Manon referma la porte et se laissa glisser sur le sol. Elle laissa toutes les larmes de son corps s'échapper, encore une fois. Au bout de deux heures, elle se reprit un peu et s'installa sur son lit. Elle ouvrit la grande enveloppe. Elle contenait quelques photos datées de 1913. André y posait fièrement en uniforme accompagné de deux hommes qu'elle n'avait jamais vu. Il avait l'air heureux. Beaucoup plus heureux que lorsqu'elle l'avait connu. Elle retrouva quelques lettres, certainement adressées aux hommes sur la photo. Le dernier objet dans l'enveloppe était un petit carnet noir. Machinalement, elle l'ouvrit et en commença la lecture.

01 avril 1913 :

Voilà, j'y suis. Le 78ème régiment d'infanterie m'a accueilli ce matin. La caserne dans laquelle nous allons loger se compose de nombreux bâtiments austères et vétustes formant un immense rectangle gris. Des grilles sont présentes sur toutes les fenêtres rajoutant, si besoin en était, au côté sinistre du lieu. Nous avons été rassemblés dans la cour principale une bonne partie de la journée en attendant notre compagnie d'affectation. Il pleuvait et aucun parapluie ne nous a été proposé pour nous abriter. Le service ne me semble pas vraiment être de qualité dans cet établissement. Il faudra que j'en parle à la direction.

Nous avons laissé de côté nos vêtements personnels pour revêtir la tenue qui sera la nôtre pendant toute la durée de notre service, l'uniforme de l'armée française et son magnifique pantalon rouge. En cas de conflit, nous serons de parfaites cibles. Heureusement, rien de tel en vue. Les différences sont gommées, plus rien ne distingue le boulanger du banquier et le notaire du paysan.

Pendant trois ans, les gars que j'ai rencontrés aujourd'hui seront mes compagnons. De ma Charente natale, nous ne sommes que 3, Pierre Joufflu, Marcel Ménard et moi, André Albert. Les autres sont originaires de Dordogne et pour la majorité d'entre eux, de Creuse et de Corrèze.

Pierre et moi sommes fils d'agriculteur. Il reprendra l'exploitation familiale à son retour. Grâce à mon baccalauréat, j'espère pouvoir enseigner dans une école primaire. Je n'ai pas la fibre paysanne et les livres sont essentiels à mon équilibre.

Marcel, lui, est maréchal ferrant, par choix. D'une intelligence supérieure et promis à de brillantes études, il a tout abandonné après son certificat d'étude pour se consacrer à sa passion, les chevaux. Ils sont toute sa vie. Nous avons déjà failli en venir aux mains quand je lui ai dit que je les aimais beaucoup, pas trop cuits, avec du sel et du poivre ! J'ai retenu la leçon, il ne faut pas plaisanter sur ce sujet avec ce grand gaillard d'1m90 pour 90 kilos. Ses bras sont de la taille de mes cuisses et ses mains sont larges comme des battoirs. C'est décidé, il sera mon ami !

Pierre, de son côté, a déjà le cuir tanné par le soleil et le vent. Depuis qu'il a l'âge de marcher, il accompagne son père aux champs, préférant les balades au grand air à la promiscuité des salles de classe. Le départ a été pour lui un déchirement. Jamais il n'avait passé plus d'une journée loin de son village, de sa maison. D'un tempérament très réservé, il s'épanouit à travailler sa terre, seul avec ses animaux. Il n'a besoin de rien d'autre pour être heureux. Je ne suis vraiment pas sûr que les trois années qui viennent l'enchantent totalement.

02 avril 1913 :

Ce matin, le réveil fut…matinal… 5h, c'est tôt et le clairon n'est pas forcément l'instrument idéal pour un réveil en douceur.

Après ce moment d'harmonie, les exercices physiques se sont enchainés toute la journée. Courir, sauter ramper, marcher au pas, rien ne nous a été épargné. La cohésion du groupe viendra des souffrances endurées, ensemble. C'est en tout cas ce que les instructeurs nous ont martelé à chaque minute.

Pour l'instant, comme Pierre, Marcel et moi, chacun reste avec les gars de son coin.

Je crois que pour la majorité d'entre nous c'est rassurant de rester avec des gens du pays, qui connaissent les mêmes chemins, les mêmes villages que nous, qui ont les mêmes repères.

Pierre, Marcel et moi nous nous sommes même aperçus que, bien que venant de villages assez éloignés, nous avions des connaissances communes. Vraisemblablement, le Père Goriot est assez célèbre !

16 avril 1913 :

Voilà maintenant 15 jours que nous sommes à Guéret. De la ville, et bien, nous n'avons rien vu !

Pour l'instant, nous avons interdiction de sortir de la caserne. Quand vous enfermez des types dans une boite hermétique qui plus est, assez terne, les liens se font plus facilement.

Nos journées se ressemblent.

La routine facilite l'apprentissage. La répétition des tâches permet même aux plus réfractaires de comprendre et d'intégrer les consignes.

Le réveil sonne à 5h et le petit déjeuner nous est servi à 5h15. Il est généralement à base de café, de chicorée, de pain, de beurre et de charcuterie. Ce n'est pas forcément le pire repas de la journée.

De 6h à 10h, après le salut aux couleurs, entrainement physique.

Un soldat est un homme fort. Celui qui ne tient pas physiquement n'est pas digne de faire partie de l'armée.

De 10h à 12h, entrainement purement militaire. Nous apprenons à marcher au pas, à tourner, à virer… De vraies petites danseuses mais sans le tutu.

À 12 h, le repas se compose souvent, de patates, de riz et de toutes sortes d'aliments qui tiennent au corps. Nous mangeons du cochon plus souvent qu'à notre tour.

L'après midi, alternent exercices physiques, maniement des armes et, pour ceux qui en ont besoin, cours de lecture, d'écriture ou de calcul. Marcel et moi donnons les cours. Pierre travaille sa technique de lecture et son écriture. Il est remarquable en calcul.

18h30, le souper est souvent une copie conforme du déjeuner. Nous mangeons généralement les restes. Comme l'a dit un gars de la 5ème compagnie, Lavoisier, je crois, à l'armée, rien ne se perd, rien ne se créé mais tout se transforme. Ce que nous laissons ira engraisser les cochons

que nous retrouverons bientôt dans nos assiettes…

19 h 15, quartier libre jusqu'à l'extinction des feux. Nous pouvons discuter et apprendre à nous connaitre. Nos différences s'amenuisent au fil de nos échanges. Tous les jours, nous nous apercevons que l'étranger de Dordogne ou de Corrèze n'est, finalement, pas tellement différent de nous.

Pendant ces moments partagés, les anecdotes des uns et des autres fusent.

Pas plus tard qu'hier, un gars de Périgueux nous a vanté les qualités d'un chien d'arrêt qu'il a eu il y a quelques années. Cet animal tenait semble t'il tellement bien l'arrêt qu'à la fin d'un hiver, il a retrouvé son squelette, toujours en position, dans un champ, à côté d'un faisan mort.

Il l'avait perdu en septembre et le chien n'avait pas bougé depuis que l'oiseau avait été abattu le jour de l'ouverture de la chasse.

Cette histoire me paraissait douteuse. Quand il s'est mis à nous raconter celle de sa femme à qui il avait attaché les jambes pour éviter qu'elle n'accouche trop vite. J'ai su qu'il racontait des bobards.

Nous n'avons jamais vu une sage femme obligée de plonger pour rattraper un enfant expulsé de l'utérus de sa mère comme un vulgaire bouchon de champagne lorsqu'on détache les jambes de la génitrice.

Quoi qu'il en soit, une vraie camaraderie s'installe entre nous.

21h, nous sommes envoyés au lit tel des enfants pas sages. Gare à celui qui bouge.

23 avril 1913 :

Tout le monde marche maintenant au même pas et salue de façon impeccable. Le maniement des armes prendra sûrement plus de temps mais je suis persuadé que nous arriverons tous à nous servir de nos fusils rapidement, au moins pour la parade.

Pour l'instant, les exercices de tir sont souvent de grands moments. Depuis notre arrivée nous avons eu quatre pieds troués et une mâchoire cassée. Nos instructeurs ont beau nous rappeler que c'est du petit trou que sort la balle, il semblerait que certains n'aient toujours pas compris.

Quant à la mâchoire cassée, son propriétaire se souviendra longtemps qu'il faut tenir fermement son arme quand on appui sur la gâchette sinon, c'est douloureux.

01 juin 1913 :

Deux mois que nous faisons parti du 78ème. D'après nos instructeurs nous serons bientôt l'élite de l'armée française et donc, bien évidemment, de tous les militaires du monde.

Quand je regarde autour de moi, j'ai des doutes mais après tout, ce sont eux qui ont l'habitude.

Hier, nous avons dû nous mettre à cinq pour sortir le gros Jules de la boue tellement il était lourd.

Il était resté coincé lors d'un exercice. Il fallait sauter au dessus d'un fossé d'un mètre, rempli d'eau et de terre. Il a réussi…à cinquante centimètres près.

À bien y réfléchir, je ne suis pas sûr qu'il soit un danger pour grand monde, si ce n'est pour un casse croûte.

Mais, après tout, qui suis-je pour juger ?

Le WE prochain, nous avons notre première permission. Nous aurons alors tous la possibilité d'aller en ville et de dépenser les quelques sous que nous aurons gagnés. Après une si longue période d'abstinence, il y a fort à parier que les bars, les buffets et les filles seront pris d'assaut !

07 juin 1913 :

Les portes de la caserne se sont ouvertes à 17h et ont déversé un flot d'appelés vers le centre ville.

La première guinguette se trouvait à 2km, entre elle et nous, une bonne dizaine de bistrots, chacun d'eux étant aussi attractif qu'un lingot d'or au milieu d'un tas de cailloux.

Pierre, Marcel et moi ne nous sommes pas arrêtés au premier, ni au deuxième et avons laissé le troisième derrière nous.

C'est bien connu, le creusois est un assoiffé et, dans ces établissements, nos compagnons étaient déjà aussi nombreux que des puces sur un vieux chien. L'alcool aidant, la proximité pourtant bien tolérée à jeun, risquait de devenir insupportable et les deux mois de privations de trouver une échappatoire à grands coup de pieds et de poings dans la tronche du copain d'à côté.

Que nous ne nous soyons pas trouvés en plein milieu des débats à ce moment là, n'est pas très grave.

Ce n'est qu'à 18h que nous avons enfin repéré notre petit coin de paradis. « Chez Lucienne » qu'il s'appelait.

Il sentait bon le café et le pinard. Et enfin, on allait boire autre chose que l'ordinaire servi à la cantine !!! À l'intérieur, tout était sombre, le sol, les murs, les gens, tout.

Une cheminée dans laquelle il aurait été facile de faire cuire un bœuf trônait majestueusement au fond de la salle. Passer l'hiver à ses côtés doit être bien agréable.

Lucienne ressemblait plutôt à un Lucien avec sa barbe naissante et sa calvitie légèrement prononcée. Sa robe noire ne laissait pourtant aucun doute qu'en au sexe de notre hôte. Elle semblait faire corps avec son comptoir. Sa voix douce et harmonieuse jurait avec son physique que certains qualifieraient d'ingrat.

Lorsque, sans cesser d'essuyer le verre qu'elle tenait entre ses énormes mains, elle nous proposa un petit ballon de blanc pour nous rafraichir, nous sommes tombés tous les trois sous son charme.

Qu'il était doux ce petit vin. Comme cela nous avait manqué. Du coup, on en a repris et repris et repris. À 19h, nous étions aussi cuits que des patates oubliées sous la cendre par une longue nuit d'hiver.

Lucienne est née à Guéret il y a maintenant plus de soixante ans. C'est sa ville, son domaine. Elle en connait tous les coins et recoins.

Pour elle, la meilleure guinguette de toute la ville ne se trouvait pas très loin, à droite en sortant de son bistrot.

Le « pas très loin » est toujours très relatif mais, quand on est saoul, çà devient carrément surréaliste.

Nous avons, je pense, visité l'ensemble de rues et ruelles de Guéret mais nous avons fini par la trouver. C'était un établissement de taille moyenne avec de grandes lettres rouges sur le devant.

Elle se situait sur les bords de l'étang de Courtille. En ce début du mois de juin, la terrasse et les alentours étaient carrément très agréables. Des tables rectangulaires, en marbre, avec des pieds en fer forgé avaient été installées sous de grands saules pleureurs. Les clients pouvaient ainsi profiter pleinement de la fraicheur du lieu en sirotant leurs verres à l'abri du soleil. Sur l'eau, des barques transportaient des amoureux. Après deux mois enfermés dans la grisaille de la caserne, ce coin était un enchantement.

La musique qui nous parvenait de l'intérieur était entrainante et rythmée.

Une affiche nous annonçait la venue prochaine de « Goulbenaize », ce grand comique charentais qui réussissait à faire rire les parisiens avec des textes en patois de chez moi. Décidemment, ce ne pouvait être qu'un très bon établissement.

Dans l'état dans lequel nous étions, nous avons décidé de ne pas nous enfermer et de profiter de la douceur de la fin de journée. Assis à la

première table que nous avons trouvée, nous avons commandé encore quelques petits ballons de blanc.

La serveuse, Madeleine, une très jolie demoiselle brune, le visage fin et les yeux rieurs nous les a apportés accompagnés d'un saucisson de sanglier à damner un saint.

Après deux mois sans voir autre chose que des gars poilus et mal odorants, je dois bien avouer qu'il n'y a pas que pour le saucisson que le saint qui sommeille en moi aurait pu se damner. Heureusement pour lui, Madeleine était trop débordée pour nous accorder la moindre attention.

8 juin 1913 :

Y a pas à dire, le clairon n'est vraiment pas l'instrument idéal pour un réveil en douceur et encore moins quand on a absorbé trois litres de blanc la veille…

Pour ne rien arranger, je suis convaincu que les instructeurs prennent du plaisir à voir souffrir les appelés.

Si ce n'est pas le cas, le hasard ne fait vraiment pas bien les choses. La journée du 8 juin restera sans aucun doute, dans les annales du régiment comme la journée la plus difficile de tous les temps.

La chaleur, les nausées dues aux vapeurs d'alcool, les exercices physiques, la pression constante de nos sergents ont eu raison des troupes bien avant le milieu d'après midi. Pour nous détendre, il a donc été décidé de nous envoyer faire une promenade… 25 km avec le paquetage réglementaire sur le dos. 35 kilos par 35°C pendant 4 heures, une paille.

À la cantine, pendant le diner, le bruit assourdissant des mouches et des moustiques faisait office de fond sonore.

Marcel dormait la tête à côté de son assiette de soupe. C'est étonnant de voir comment parfois une grande carcasse comme la sienne a du mal à tenir la distance. C'est donc çà une force de la nature ?

Pierre, quant à lui, avait la moustache tombante. Son grand nez pointu et sa tête de fouine avaient l'air encore plus allongés que d'habitude. Sa formidable endurance avait été bien mise à mal.

21 juin 1913 :

Nous sommes devenus des réguliers de chez Lucienne et de la « Guinguette de Courtille » puisque c'est ainsi qu'elle s'appelle.

Effectivement la distance entre les deux établissements n'est pas importante et, à jeun, il faut moins de cinq minutes pour aller de l'un à l'autre.

À chaque permission, nous nous précipitons vers le petit blanc de Lucienne, l'ambiance de la Guinguette et en ce qui me concerne, Madeleine.

Même si elle est toujours très occupée, les petits instants qu'elle nous consacre sont, pour moi, hors du temps.

Son parfum, ses sourires, ses mains longues fines et délicates, ses courbes parfaites, ses yeux verts plein de malice sont autant de ravissements.

Il va vraiment falloir que je fasse quelque chose. Dès qu'elle s'adresse à moi, je deviens aussi rouge que le cul d'un babouin. Elle va finir par se douter de quelque chose. Vu comment elle me taquine, je me demande d'ailleurs si ce n'est pas déjà un peu le cas. Au moins, elle ne part pas en courant…

19 juillet 1913 :

La journée fut particulièrement chaude.

À la mi-journée, nos uniformes étaient déjà trempés de sueur. La permission était donc la bienvenue.

Comme chaque semaine, dès que l'autorisation nous en a été donnée, nous avons couru vers ce qui est devenu notre QG, la Guinguette de Courtille.

Le : « Je vous sers comme d'habitude » des employées me laisse toujours une impression bizarre.

Nous sommes reconnus, certes, mais reconnus comme des clients sympathiques ou comme de fichus poivrots ?

Pour ne rien arranger, aujourd'hui, la serveuse n'était pas Madeleine.

Sa remplaçante, Berthe, est une femme d'une cinquantaine d'années revêche, acariâtre et peu disposée à discuter. La moindre de nos paroles semble l'indisposer. Même lorsqu'on passe commande, il vaut mieux être précis et rapide sous peine de prendre une réflexion peu aimable.

Ma déception était grande. Mon rayon de soleil était absent.

Je décidais donc de noyer mon amertume dans le blanc et finalement, de confirmer l'option « fichu poivrot ».

Je m'apprêtais à vider mon deuxième ballon lorsque je l'ai entendue, cette musique si douce à mes oreilles.

- Hé bien André, même quand ce n'est pas moi qui vous sers, vous buvez?

C'était elle, c'était Madeleine. Mon sang ne fit qu'un tour et alla directement se loger dans mes pommettes déclenchant un fou rire chez l'élue de mon cœur.

Entre deux éclats de rire, elle parvint à m'expliquer qu'elle était en repos. Aujourd'hui, elle était une cliente comme une autre.

Bien élevés, mes compagnons avaient mystérieusement et rapidement disparus. L'un est allé examiner les feuilles d'un saule pleureur beaucoup plus loin, l'autre préférant chercher un coin pour sommeiller au bord de l'étang, à bonne distance de nous.

Elle était venue sachant que je serai là.

Elle était venue me voir.

Mes jambes avaient du mal à me porter. Je réussis, malgré tout, à l'inviter maladroitement à s'assoir à ma table.

Le reste de la journée fut parfait.

Nous avons discuté des heures durant, de sa vie, de la mienne, de nos projets et de tout ce qui nous passait par la tête.

Madeleine est née dans un petit village à côté de Guéret. Après son certificat d'étude, son père lui a demandé de trouver du travail. Il est cordonnier et avait du mal à joindre les deux bouts avec ses sept enfants qu'il élève seul suite au décès de son épouse. Elle a été renversée par une charrette quand sa plus jeune fille avait deux mois.

Madeleine étant l'ainée, il fallait qu'elle l'aide à subvenir aux besoins de sa famille. Elle aurait aimé être couturière mais l'apprentissage est long et très peu payé. Il fallait de l'argent rapidement. Elle est donc devenue serveuse à la Courtille. Cela fait maintenant cinq ans.

À 18 ans, elle a atteint l'âge de raison. Ses frères et sœurs sont maintenant plus grands.

À sa majorité, dans 3 ans, elle montera sur Limoge pour y trouver une activité plus en rapport avec ses attentes et tant pis pour son père.

Du haut de mes 22 ans et, en dépit d'une maturité de toute évidence bien supérieure, je comprends parfaitement ses envies et ses rêves. Vivre selon ses choix, n'était ce pas le plus beau des projets ?

D'habitude habillée de façon très stricte, elle portait aujourd'hui une robe légèrement décolletée. J'étais fasciné par sa beauté. La vue de ses

épaules et de ses bras nus me troublait plus que je ne l'aurais voulu. Ses lèvres étaient faites pour embrasser. J'aurai pu faire le tour du monde pour avoir le droit de l'enlacer.

Au moment de nous séparer, alors que j'étais complètement sous son charme, elle s'avança vers moi et vint déposer délicatement un baiser sur ma joue avant de s'enfuir, me laissant seul, perdu sur mon nuage. Mon rêve était peut être en train de se réaliser.

26 juillet 1913 :

La semaine passa à la vitesse d'un escargot au galop.

Nuit et jour, Madeleine était avec moi. Durant l'entrainement, sa présence m'aidait à relever tant bien que mal les défis physiques.

Pendant les pauses ou les soirées, la savoir si proche mais à la fois si loin me déchirait le cœur. Si d'habitude, les jours de permission, mes deux compères et moi attendions que le gros des troupes soit parti, ce ne fut pas le cas aujourd'hui. Dès l'ouverture des portes, je me glissais à l'extérieur et partait retrouver celle qui comptait désormais beaucoup pour moi.

Arrivé à la Guinguette, elle était là, merveilleuse mais déjà bien occupée à servir des clients qui se pressaient dans l'établissement par une belle journée d'été.

Le désespoir m'envahit lorsqu'après dix bonnes minutes elle n'était toujours pas venue me servir.

Au bout de quinze, je tressais déjà la corde que j'allais utiliser pour me pendre dans l'heure.

C'est alors qu'elle s'approcha et illumina ma journée avec son sourire.

Une fois la commande prise, elle m'indiqua que son service se finirait à 21h et me demanda si je pensais pouvoir l'attendre.

Je l'aurais attendue assis sur une fourmilière le cul badigeonné de miel alors sur une chaise au bord d'un étang avec un bon verre, j'aurai pu rester des siècles !

Quand 21h sonna, j'étais au bord de l'insuffisance respiratoire. Allions nous avoir encore des choses à nous dire ? Voulait-elle simplement me parler pour me dire que notre discussion de la semaine passée avait été sympathique mais que c'était une erreur qu'elle ne reproduirait pas ?

C'est alors qu'elle s'avança et me proposa d'aller nous promener autour de l'étang tout en me prenant la main.

Mes doutes disparurent. La soirée était belle.

L'étang de la Courtille, même s'il n'est pas immense est un peu étendu. En faire le tour nous pris plus d'une heure. Notre pas n'était pas rapide et notre discussion animée ne nous incitait pas à le presser.

Je la dévorais des yeux.

Le premier tour fini, la nuit tombant, nous avons malgré tout décidé de poursuivre notre ballade.

Après quelques dizaines de mètres, Madeleine me lâcha la main et vint se planter devant moi. Me regardant droit dans les yeux, elle approcha ses lèvres couleur cerise de ma bouche et m'embrassa comme je n'avais jamais été embrassé. C'était à la fois fougueux et d'une tendresse infinie. Je ne saurais dire combien de temps dura ce baiser. Le temps avait suspendu son vol.

Me trouvant un peu lent, un peu niais ou les deux à la fois, elle défit son corsage et guida ma main jusqu'à sa poitrine. Elle était d'une douceur absolue, ferme, chaude et délicate. Sa peau fine était telle de la soie. Le corps de Madeleine répondait à chacune de mes caresses. Elle m'entraina un peu à l'écart du chemin, s'allongea dans l'herbe et m'attira de nouveau contre elle.

Notre première fois était magnifique.

Notre désir apaisé, nous sommes restés dans les bras l'un de l'autre, sans bouger, sans parler, profitant de chaque instant, jusqu'à ce que la fougue de notre jeunesse se rappelle à notre bon souvenir, une fois puis deux puis trois. La nuit passa ainsi, merveilleuse. Il fallait que je sois rentré au plus tard à 6 heures du matin. Je réussis à franchir les portes à 5h55. J'étais large !!!

27 juillet 1913 :

Qu'il est dur de courir, sauter, défiler lorsqu'on n'a pas dormi de la nuit. Aujourd'hui, je nageais en plein rêve mais quand même !

Mes compagnons Marcel et Pierre ne m'ont posé aucune question mais je sentais, derrière leurs sourires ironiques un mélange de curiosité, de jalousie et de joie pour leur presque vieux copain.

En s'éloignant et en nous laissant seuls, Madeleine et moi, ils m'ont démontré que je pouvais compter sur eux. Je leur rendrai la pareil dès que j'en aurai l'occasion.

Ils ne m'épargnèrent cependant pas et n'hésitèrent pas à souligner mon état de fatigue auprès des gars du régiment. Les moqueries fusèrent toute la matinée. Auréolé par ma « victoire », je ne m'en offusquais nullement. C'était le jeu et puis, après tout, c'était moi qui avait passé la nuit dans les bras de Madeleine.

Un évènement me ramena à la raison juste après le déjeuner.

Lors d'un exercice, un corrézien pure souche du nom de Raymond Bichon chuta d'un mur d'exercice de 10 mètres.

La chute lui fut fatale.

Il était seul sur ce mur et il était particulièrement difficile de comprendre comment il avait pu tomber. Il était couvreur de profession et avait l'habitude des hauteurs. Ce mur d'exercice était particulièrement sécurisé. Tout était fait pour que ce type d'accident ne se produise pas.

Toutes les hypothèses furent envisagées. Son pied s'était pris dans un morceau de métal et il avait basculé. Un malaise l'avait désorienté. Il avait tout simplement glissé. Il avait abusé de l'ordinaire pendant le repas. Il avait choisi de sauter ne pouvant plus supporter le casernement.

Cette dernière hypothèse fut rapidement écartée. Raymond était un bon vivant, père de deux beaux enfants, des jumeaux de 5 ans. Même s'il pouvait s'estimer piégé pendant trois ans, il n'aurait pas abandonné sa famille.

Vers 18h, le verdict tomba. Raymond avait glissé et s’était retrouvé dix mètres plus bas. Affaire classée.

31 juillet 1913 :

Deux choses ont occupé mon esprit cette semaine.

Tout d'abord et, je dois bien le reconnaître la plupart du temps, Madeleine et ses charmes.

Ensuite, il y a la chute de Raymond. Je ne peux pas croire que ce soit aussi simple. Quelque chose me dit qu'il a dû se passer quelque chose. Je ne sais pas quoi mais il y a des détails, sur lesquels je ne suis pas encore arrivé à mettre le doigt, qui me gênent.

Pour glisser comme il l'a fait, selon l'enquête, il aurait fallu que Raymond rebondisse sur le parapet, bascule en avant, ne se rattrape pas à ce qu'il aurait pu trouver…

Cà fait beaucoup pour un habitué des hauteurs qui avait dû se faire peur à de nombreuses reprises durant sa carrière. Autre détail troublant, il a atterrit sur le dos et pourtant une flaque de sang est apparue sous son crâne.

Pour les médecins, rien d'étonnant, les fluides, quels qu'ils soient, coulent. Il est donc difficile de définir leur origine. Cette explication ne me convient pas. Certes, cela ne me regarde pas mais, je veux savoir. Il faut que je trouve ce qui me démange.

Pendant le temps libre, un soir, après le dîner, je me suis dirigé vers le terrain d'exercice. Il se situe au nord de la caserne et se compose de plusieurs aménagements permettant aux futurs soldats que nous sommes de se préparer à de nombreuses éventualités. Le mur coupable se trouve un peu en retrait, tout au bout. Flânant et me laissant porter par mes pas, je cherchais tout ce qui aurait pu paraître anormal.

La soirée était douce, les grillons grillonaient et les hirondelles volaient en rase motte en chassant les insectes.

Un détail attira mon attention alors que je m'approchais du mur.

Des traces de pas.

Raymond avait des pieds minuscules. C'était une particularité qui lui valait le sobriquet de « moignon ». Cette bizarrerie devait l'aider pour se déplacer sur les toits mais lui causait des difficultés au quotidien tant il avait du mal à se chausser.

Je pu donc identifier sans problème ses empreintes. Personne ne s'était aventuré par là depuis plusieurs semaines, les autres étaient donc peu nombreuses. Très peu nombreuses en fait puisqu'il n'y en avait qu'une autre sorte, plus grandes. Quelqu'un avait donc pu se trouver a proximité du mur en même temps que Raymond.

Que faisaient donc ces deux gars près de ce mur ?

En y regardant de plus près, je vis que les deux traces montaient ensemble vers le sommet du mur.

Bizarrement, elles se trouvaient l'une à côté de l'autre. Le chemin d'accès était étroit et la logique aurait voulu que deux hommes adultes montent l'un derrière l'autre. Pourquoi donc ce comportement étrange ?

Arrivées en haut, les traces pivotaient et se faisaient face. S'étaient ils battus ? La proximité des empreintes pouvait le laisser penser mais l'absence d'autres traces de lutte contredisait cette théorie.

En dépit de tous mes efforts, je ne pus rien découvrir d'autre. Les constatations faites, même si elles sont minces, montrent à quel point l'enquête a été menée promptement.

Personne n'a même pris le temps de faire la même démarche que moi, personne n'a pris la peine de grimper sur ce fichu mur...

Pour quelle raison ?

Un crime peut démoraliser la troupe et inquiéter les troufions que nous sommes. Un accident est peut être plus rassurant. Mais quand même, bâcler une affaire à ce point me semble plus que choquant.

Je n'aie guère avancé jusqu'à présent mais il est maintenant certain que cette histoire n'est pas celle que l'on nous a racontée.

2 août 1913 :

Amoureux et coincé dans une caserne comme je le suis, j'ai trouvé cette semaine particulièrement longue. Tout un tas de personnes bien intentionnées ont pourtant tout fait pour m'occuper à des tâches toutes plus gratifiantes les unes que les autres. Nettoyer des latrines est un passe temps comme un autre. Se creuser la tête suite au décès d'un de ses compagnons est une activité fort divertissante. Mais, au final, je n'ai eu qu'une envie, courir retrouver ma bien aimée.

C'est donc au pas de course que je suis retourné à ma Guinguette préférée, retrouver ma serveuse préférée.

Quand je suis arrivé, essoufflé et les jambes tremblantes, j'ai pris conscience du fait que Madeleine avait, pour l'instant, autre chose à faire que de s'occuper de moi.

Elle travaillait et ma course effrénée avait eu pour seules conséquences de me couper le souffle et de me permettre d'attendre 21h assis sur une chaise un peu plus longtemps.

Au final, peu m'importait, je la voyais aller, venir, servir les clients, rire à leurs plaisanteries, vivre quoi. Ce spectacle était pour moi un ravissement.

De temps en temps, un brin de jalousie me frôlait la couane. Pourquoi Madeleine souriait elle tant à tel ou tel type ? Malgré tout cela ne durait jamais longtemps. Elle se débrouillait toujours pour, d'un petit geste ou d'une attitude discrète, me rassurer et me faire comprendre que, pour l'instant, j'étais le petit gars qui comptait pour elle.

Vers 19h, Pierre et Marcel me retrouvèrent, assis sur ma chaise, la tête dans les nuages et les yeux rivés sur Madeleine.

Ils avaient fait une alte chez Lucienne et à voir leurs mines, son petit blanc devait toujours être aussi bon !!! Leur présence m'aida à passer le temps. Le début de soirée fut très joyeux.

Ils me racontèrent, entre autre, comment Lucienne avait sorti un poivrot à coup de balai, allant même jusqu'à le poursuivre dans la rue. Il avait

manqué de respect à sa petite serveuse et çà, il ne fallait pas ! Lucienne n'aimait pas grand monde mais quand une personne rentrait dans son cercle intime, gare à ceux qui lui faisaient du mal.

Vers 20h45, ils décidèrent, de nouveau, mystérieusement, de s'éclipser. Je compris que l'heure de retrouver ma douce approchait à grands pas.

Dès qu'elle eut terminé son service, Madeleine vint me rejoindre et nous partîmes en ville.

Bien que résidant à Guéret depuis 4 mois, je ne connaissais pas la ville. La seule fois où je m'y étais promené était lors de notre première permission et je dois avouer que vu mon état à ce moment là, je ne me souvenais pas de grand-chose.

C'est main dans la main que nous avons parcouru rues et ruelles. Guéret n'est pas une ville désagréable. Au bras de mon aimée, elle est fantastique !

Chaque ruelle un peu sombre devient mystérieuse et envoutante et chaque placette prend des allures de place de la Concorde.

Guéret la magnifique, qui l'eu cru ?

Au bout d'une heure, nous nous sommes arrêtés dans un petit parc. La nuit tombait et la proximité de Madeleine perturbait au plus haut point mes sens. Elle prit de nouveau l'initiative.

Je devais donc être bien niais…

Comme ses baisers m'avaient manqué cette semaine.

Ses mains sur mon torse produisirent un effet immédiat sur mon entrejambe lui donnant, une nouvelle fois, l'occasion de se moquer gentiment de moi. La suite qu'elle me réserva me laissa à penser qu'elle ne devait pas être trop en reste au niveau de l'envie de partager un moment intime.

Comme la semaine précédente, nous restâmes ensemble toute la nuit, alternant cette fois ci des discussions passionnées et des « rapprochements » qui ne l'étaient pas moins. Fidèle à ma jeune habitude, j'étais de retour à la

caserne à 5h55 !!!

6 août 1913 :

Les nuits blanches suivies d'exercices physiques commencent franchement à rendre mes mouvements et ma réflexion plus compliqués.

Je n'en perds cependant pas ma volonté d'élucider le mystère du décès de « Moignon ». Que lui est il arrivé ?

Je ne sais pas grand-chose si ce n'est qu'une autre personne se trouvait avec lui sur ce mur. Qui cela pouvait il bien être et pourquoi étaient ils montés ?

Un détail a attiré mon attention. En discutant avec « Moignon », j'avais remarqué qu'il possédait un petit insigne en forme de marteau sur son uniforme. Je n'ai vu nulle part ailleurs un tel objet.

Etait ce un signe distinctif de sa profession, la marque de son appartenance à un groupe de copains ?

Je n'en ai pas la moindre idée. Au détour d'un exercice, j'ai cependant remarqué qu'un de nos sergents instructeurs possède le même. S'agit-il de celui de Moignon ou en existe-t-il plusieurs exemplaires? Dans un cas comme dans l'autre, cela mérite que je m'y penche un peu plus. En l'absence d'indice, je ne peux négliger aucune piste, même les plus improbables.

8 août 1913 :

Suivre discrètement un sergent instructeur, qui n'est pas le sien qui plus est, pendant des classes est plus que compliqué !!!

Comment ne pas éveiller de soupçons chez quelqu'un qui est censé vous apprendre à devenir un combattant méfiant et surentrainé prêt à réagir au moindre bruit suspect ?

Depuis deux jours, je m'y suis employé. Dès que l'occasion s'est présentée, j'ai scruté ses moindres faits et gestes. Je commence sérieusement à comprendre pourquoi ils s'acharnent autant sur nous. Cela met un peu de piquant dans leur vie très très très monotone.

Dieu que cela ne doit pas être drôle d'être dans leur peau. Garants de l'autorité, ils se doivent d'être exemplaires et tout débordement leur est interdit. Debout avant les troupes, couchés après le dernier des secondes classes, leur fonction est éprouvante.

Se venger sur les sous-fifres que nous sommes ne peut que les aider à tenir. En tout cas, pour moi cela aurait été indispensable.

Pour ne rien arranger, le sergent Raoul Mercadier est un exemplaire parmi les exemplaires. Il est grand et athlétique. Sa coupe en brosse, son nez aquilin et son regard comparable à celui d'un aigle rendent le personnage plus qu'impressionnant.

Aucun détail de sa vie ne diffère de l'image qu'est censé donner un instructeur. Son existence même est dédiée à l'armée et à la gloire patriotique.

Ancien des colonies, il a survécu à de nombreuses batailles et a reçu de nombreuses blessures. Ce passé renforce encore, si besoin en était, sa prestance.

Il est revenu en France depuis 5 ans et vit comme un sacerdoce le fait de nous apprendre à devenir, selon ses propres termes, « des hommes dignes de ce nom ».

Comme tous les militaires de carrière, il bénéficie d'un peu plus de liberté que nous mais il ne s'en accorde presque aucune.

Alors qu'il aurait aisément pu trainer en ville le soir, il préfère rester à l'intérieur de la caserne pour regarder évoluer les troupes, les jauger, les sentir.

Présents à chaque instant de notre vie et jusque dans les latrines, il veille à tout.

Sans ce zèle, je dois avouer que le surveiller aurait été quasiment impossible.

Cet homme ne semble avoir aucun défaut. Il ne boit pas, ne fume pas, ne joue pas et est capable, à 45 ans, de tenir le même rythme que des conscrits de 20 ans pendant les exercices.

Quand la majorité de sa troupe rend les armes, il est même, lui, capable de poursuivre ses efforts pendant de longues heures. Ce n'est pas un être humain, c'est une machine. Certains d'entre nous le comparent à une locomotive, chargée de charbon et que rien ne peut stopper.

Très peu bavard, il ne communique pas avec nous et guère plus avec ses pairs qui, au passage, ne l'apprécient que très modérément.

Qu'est ce qu'un homme comme lui aurait fait sur un mur d'exercice avec un appelé? Pourquoi portait-il, tout comme Moignon, ce petit emblème ?

Cette question taraude mon esprit chaque fois que l'image de Madeleine lui laisse un peu de place c'est-à-dire, si on y réfléchit bien, finalement assez peu souvent.

27 septembre 1913 :

Depuis maintenant deux mois, nous nous voyons Madeleine et moi, une fois par semaine, le samedi soir.

Avec la période estivale, ses jours de repos ne sont pas légion et je dois donc attendre qu'elle ait fini son service pour partager de merveilleux instants avec elle.

Chacune de nos rencontres est unique mais, en même temps, quand je suis dans ses bras, je me sens chez moi. Elle est mon tout. Elle est celle qui fait que je suis moi. Lorsque nous sommes ensemble, le temps semble filer à toute vitesse. Il a aussi, malgré tout, un goût d'éternité.

Nos discussions ne cessent que pour assouvir les besoins de nos corps et reprennent aussi vite qu'elles se sont arrêtées.

Malgré la jeunesse de notre relation, nous avons commencé à parler d'avenir.

Elle est coincée pendant encore trois ans à Guéret et moi j'ai encore presque autant à tirer à la caserne. À la fin de mon service, nous avons décidé que je partirai sur Limoge pour enseigner.

Elle m'y rejoindra pour devenir la couturière d'exception qu'elle rêve d'être.

Nous aurons 5 enfants, trois garçons puis deux filles. Son père ne sera pas content au début mais il ne pourra résister à notre progéniture, deviendra le grand père le plus heureux du monde et fera les chaussures de toute la famille.

Nous n'avons pas encore défini le nombre de petits enfants que nous aurons mais je pense que cela ne tardera pas!

6 octobre 1913 :

Si côté cœur, je nage dans le bonheur, côté enquête, c'est dans un brouillard particulièrement épais que je me trouve.

Ma filature sur le sergent n'a rien donné.

Je n'ai aucune idée de l'identité de la personne qui a pu se trouver sur le mur avec Moignon. La piste de l'insigne en forme de marteau s'est avérée être un cul de sac.

Il n'est pas étonnant que Raoul Mercadier en ait porté un, un artisan les fabrique à 100 mètres de la caserne.

J'ai découvert çà, par hasard, la semaine dernière lors d'une de nos balades avec Madeleine. Elle voulait me faire gouter la meilleure potée de Guéret. Le restaurant se trouve à proximité de la caserne. C'est en nous y rendant que j'ai découvert ce petit artisan.

Il les vend à 50 centimes pièce. C'est relativement cher mais la qualité est là.

Focalisé sur le sergent comme je l'étais, je n'avais même pas remarqué que l'ensemble de la 8ème section en portait. J'ai pris des renseignements depuis. Lors d'un exercice, menée par Mercadier, elle avait surpassé toutes les autres. En récompense, il avait offert cet insigne à tous ses hommes.

À courir vers ma dulcinée, ventre à terre, dès que l'occasion se présente, j'ai laissé passer des indices.

Si cette fausse piste m'a retardé elle ne m'a pas du tout mais alors du tout donné l'envie d'abandonner mon enquête. J'ai besoin de savoir qui s'est débarrassé de ce pauvre gars et pourquoi.

17 décembre 1913 :

À 10 h, ce matin, le clairon a arrêté les exercices en cours et les instructeurs nous ont ordonné de nous rassembler dans la cour principale, sous le drapeau, en berne. Le corps sans vie d'un de nos compagnons, Louis Armand, venait d'être découvert dans les sanitaires. Ce type dont je ne connaissais pas le nom avant qu'il ne décède avait glissé sur le sol mouillé et s'était fracassé la tête sur le bord d'un lavabo. D'après celui qui l'a découvert, vu l'état de son crâne, il n'y a pas été de main morte.

Comme pour Moignon, l'enquête fut rondement menée et nous avions les conclusions dans la soirée.

Pour résumer, courir sur un sol humide à proximité d'un lavabo quand on n'a pas le sens de l'équilibre n'est pas bon pour la santé.

Décidemment, si on veut survivre dans cette caserne, il est préférable d'avoir le pied sûr.

La victime était un jeune homme de Guéret, sans histoire. Il avait beaucoup de difficultés dans les exercices physiques mais brillait dans tous les cours théoriques.

Bref, il passait pour un intellectuel pas très doué avec son corps.

Selon nos instructeurs, cela ne constitue pas une grande perte pour l'armée française. La Grande Muette a besoin de corps solides et de cerveaux mous, pas du contraire.

Personnellement, je commence à trouver que çà fait beaucoup.

25 décembre 1913 :

Pour Noël, nous avons été autorisés à sortir de la caserne dans le cadre d'une permission exceptionnelle.

Deux jours de liberté.

Certains ont décidé de les employer à se rapprocher du Seigneur.

J'ai préféré, en ce qui me concerne, les consacrer à ma déesse, Madeleine.

Elle allait être à moi tout seul pendant deux jours. Pour l'occasion, j'ai loué un logement au dessus de chez Lucienne. Le mobilier, un peu rustique, n'est pas le plus soigné du monde mais le lit et l'ensemble des meubles sont plutôt confortables et fonctionnels.

Croyez moi, nous avons eu l'occasion de les tester tous, à plusieurs reprises !

La cheminée dans la chambre nous assurait le chauffage. Sa douce et chaude lumière a contribué à rendre ces instants magiques.

Lucienne ne nous a pas laissé dépérir. Elle assura notre ravitaillement régulièrement en déposant des petits plats de sa fabrication devant notre porte. Sa cuisine est aussi délicate que son physique est ingrat et, croyez moi, ce n'est pas peu dire !

Je peux l'affirmer maintenant, le Noël 1913 fut le meilleur de toute ma courte existence. Peut être pas le plus pieux mais le meilleur, c'est une certitude !

26 décembre 1913 :

C'est épuisé, vidé devrais-je même dire, mais le cœur rempli de bonheur que je suis retourné à la caserne ce matin.

Pierre et Marcel ont profité de cette permission prolongée pour retourner dans leur famille.

Marcel a pu retrouver ses chevaux adorés et Pierre a foulé sa terre chérie. Ce retour aux sources a, été, pour eux, un véritable bain de jouvence.

Malgré le froid et la neige, ils sont en pleine forme.

Marcel a fait la conversation tout au long de la journée nous parlant de telle ou telle jument qui avait mis bas ou du cheval du père Guérin qui avait perdu un de ses fers en allant à la foire de Rouillac le mois dernier… Je ne ferai pas, ici la liste de tous les déboires rencontrés par les équidés charentais en 1913, mais Marcel est susceptible de donner toutes les informations à qui veut l'entendre. Il n'y a même pas à demander, il suffit de se trouver à moins de cinq mètres de lui !

Pierre fut quant à lui beaucoup plus discret sur ses activités. Tout ce qu'il nous a dit c'est que ce petit tour au pays avait été bien agréable.

06 janvier 1914 :

Ce soir, pour fêter la nouvelle année, toute la caserne a été conviée à une réception. Outre le repas amélioré, notre commandant en chef, le général De La Tour a demandé à des comédiens de venir se produire devant les troupes.

C'est une pièce de Molière, Le Malade Imaginaire, qui nous a été proposée.

Au cours de mes études, j'avais eu, à de nombreuses reprises, l'occasion de la lire, de la commenter, de la réciter mais un peu d'animation ne pouvait pas me faire de mal.

Au cours du repas qui précéda le début de la pièce, j'ai un peu abusé du vin proposé. Il faut dire qu'à la différence de l'ordinaire servi quotidiennement, il était bon. À l'entracte, ma vessie m'indiqua clairement et fermement que le point de non retour était en passe d'être atteint. Je me suis donc empressé de l'écouter et de me rendre aux latrines.

En arrivant à proximité, je pus nettement distinguer les voix de deux hommes qui se disputaient. Le ton était très vif et les propos, même si j'avais du mal à les saisir, me semblaient très violents. Alors que j'étais à une dizaine de mètres de la porte, un homme sorti, me dévisagea et s'enfuit immédiatement sur la droite du bâtiment. L'éclairage faisait qu'il m'avait parfaitement vu mais je n'avais, quant à moi, distingué qu'une vague silhouette.

À l'intérieur, le second était prostré. Recroquevillé dans un coin, il pleurait comme un enfant.

Son uniforme était déchiré. C'était un appelé.

Alors que je m'avançais vers lui, il se tassa encore plus. S'il avait pu, je pense qu'il se serait incrusté dans le sol.

Mes premières questions demeurèrent sans réponse. Son identité restait un mystère, les raisons de son état et le nom de l'autre homme aussi. Il se détendit peu à peu et accepta que je vienne m'assoir à côté de lui.

Des sanglots le secouaient régulièrement.

Il avait visiblement eu très peur. Au bout de longues minutes, il commença à me parler. Ce qu'il s'apprêtait à me dire n'était pas facile.

Ils s'étaient donnés rendez vous avec « l'autre » au début de la pièce pour être tranquilles.

En effet, l'objet de leur rencontre était amoureux. Pour avoir un peu d'intimité, son amant et lui avaient convenu de passer la soirée ensemble, le reste de la caserne étant occupé ailleurs. Cette soirée, qui se voulait magique, avait alors dérapé et avait abouti à une dispute d'une violence inouïe que mon arrivée avait stoppée.

Sans mon intervention involontaire, il ne serait sûrement plus là pour me parler tant son compagnon était furieux.

L'objet de cette dispute restait mystérieux et par soucis de discrétion, je ne posais pas de question à ce sujet.

Nous restâmes à discuter tout le reste de la pièce. En dépit du temps passé ensemble, je ne pu apprendre le nom de son ami. Même après ce qu'il venait de vivre, il préférait ne pas dévoiler son identité. Tout ce que je pus glaner comme renseignement c'est qu'il s'agissait d'un militaire de carrière.

Leur idylle était récente et devait rester secrète, ce qui ne facilitait pas les choses.

Le garçon, assis à côté de moi était doux, calme et subtil. Il jurait complètement avec l'ambiance générale de la caserne. Même s'il faisait tout pour la masquer, sa part de féminité aveuglait les gens qui prenaient le temps de s'attarder un peu sur lui.

Il me raconta qu'il était tombé amoureux quasiment dès le premier instant. Etait ce l'uniforme ou le prestige de la fonction, il n'en avait aucune idée. Une chose cependant était sûre, dès qu'il avait croisé le regard de son futur amant, il avait su que c'était l'homme de sa vie.

La dispute de ce soir était d'autant plus traumatisante. Il ne s'imaginait

toujours pas vivre sans cet homme et ce, malgré la violence et la haine qu'il avait lues dans ses yeux.

Me parler avait dû lui faire un peu de bien car lorsque nous entendîmes que la pièce était terminée, il prit congé et se dirigea tant bien que mal vers sa chambrée.

07 janvier 1914 :

Ce matin, à 5h du matin, Edouard Mercier a été retrouvé mort dans la cour par les sergents instructeurs chargés de nous réveiller.

Ce n'est qu'en le voyant allongé sur le sol froid et enneigé que je pris conscience du fait que je connaissais Edouard. J'ai passé la soirée d'hier en sa compagnie.

Que s'est il passé entre le moment où je l'ai quitté et le moment où la vie l'a abandonné ?

Une nouvelle fois l'élite de la police militaire qui officie dans la caserne a rendu son rapport dans la journée. Comme par hasard, il y est mentionné qu'Edouard a glissé et que son crâne a heurté une pierre.

Décidément afin de limiter cette hécatombe il va falloir équiper tous les appelés de coussins de protection.

Nos enquêteurs devraient peut être aussi être beaucoup plus pertinents ou, au moins, être plus imaginatifs lors de la rédaction de leurs conclusions.

Bon, l'avantage, c'est que je ne risque pas d'être soupçonné de son meurtre.

Nous en sommes à trois accidents en huit mois. Trois chutes stupides affectant trois profils quasi identiques. Des jeunes gens, bien sous tout rapport, au physique gracile, instruits et à la motivation militaire modérée.

Quelqu'un a t'il décidé de faire une sélection parallèle dans les rangs des trouffions ?

Pourquoi ces hommes là, sans histoire, et non certains autres, plus indisciplinés ?

Dans la journée, machinalement, mes pas me portèrent vers les sanitaires dans lesquels j'avais rencontré Edouard. La neige tombée dans la journée d'hier n'avait été que peu piétinée. Une idée saugrenue me vint. Se pouvait il que les traces de l'amant d'Edouard se trouvent encore à proximité du bâtiment ?

Des traces, il y en avait.

Pas énormément, mais suffisamment pour avoir des difficultés à déterminer leurs propriétaires.

Un détail attira malgré tout mon attention. La semelle gauche d'une paire de godillots avait imprimé des traces de clous dans la neige. La chaussure avait dû être réparée à la va vite et les clous mal enfoncés. Cette particularité me frappa alors comme un coup de pied de mule. Les traces repérées sur le chemin d'accès au mur fatal à Moignon comportaient le même signe distinctif.

J'avais déjà commis une erreur avec l'insigne en forme de marteau. J'allais éviter de trop m'emballer. Cependant, des traces identiques non loin des lieux de décès de deux de nos compagnons… Il y avait peut être matière à creuser.

Je décidais donc de les suivre aussi loin que possible. Cette piste tourna elle aussi court. Au bout de vingt cinq mètres, mes indices avaient disparu au milieu de la neige piétinée par la 7ème compagnie qui venait de partir en manœuvre.

Il est dit que rien ne me permettra de connaitre aisément la vérité sur ces affaires pour le moins étranges. La dispute à laquelle j'ai assisté de loin, la présence de traces sur deux des trois scènes de crime, font cependant de l'amant d'Edouard un suspect majeur dans l'hypothèse où notre merveilleuse Police militaire n'aurait pas raison.

10 janvier 1914 :

Je viens de passer deux jours à scruter les chaussures de tous les militaires de carrière que j'ai rencontrés. Pour rien. Si ce n'est que toute la caserne me prend maintenant pour un malade mental.

Le samedi, c'est le jour où je retrouve Madeleine. L'avantage en été, c'est que je peux l'attendre à la Guinguette. Dès la fin de son service, nous partons dans la campagne nous adonner à nos activités favorites, souvent dénudées, je dois bien l'avouer.

En hiver, si je peux toujours l'attendre à la Guinguette, nous retrouver en pleine campagne est plus compliqué. C'est même un coup à prendre froid. Pour remédier à çà, j'ai réservé notre petit nid douillet de Noël chez Lucienne, chaque semaine, tous les samedis, jusqu'à la fin des temps. Nous sommes ainsi assurés d'avoir un toit et connaissant Lucienne, nous ne manquerons jamais de nourriture.

La retrouver ce soir me fit un bien fou. La semaine avait été éprouvante sur le plan émotionnel et la côtoyer, la cajoler, l'embrasser a rechargé mes batteries. Son rire cristallin, ses yeux d'une profondeur infinie auraient réveillé un âne mort. Il ne m'en faut pas autant. Entre deux intermèdes amoureux, je lui ai exposé ma théorie de l'assassin unique pour les trois disparitions qui venaient d'affecter le 78ème RI.

De peur de passer pour un paranoïaque, je n'en avais, jusqu'à présent, parlé à personne. Pas même à Pierre ou Marcel. Loin de me prendre pour un fou, elle m'a écouté avec attention.

Sa réaction me fit, de manière très paradoxale, très plaisir. En effet, La première chose qu'elle me dit était de cesser tout de suite mes investigations. Elle avait peur pour moi et ne voulait pas que je sois le prochain sur la liste. Elle tient donc à moi.

Même si elle ne m'a pas encouragé dans ma quête, elle la tient pour sérieuse et l'estime même si sérieuse qu'elle y voit un risque pour ma petite personne. Décidément, j'aime cette fille !!!

Avant de nous séparer, voyant que je ne renoncerai pas, elle m'a fait jurer d'être prudent. J'ai lu de l'inquiétude sur son visage. Cela m'a déchiré le cœur.

20 janvier 1914 :

Plus j'y réfléchis et plus la piste du godillot à clous me semble être la bonne. Ce serait quand même extraordinaire que le propriétaire d'une chaussure gauche mal remise en état se trouve par hasard à proximité de deux des trois personnes ayant connu un accident fatal dans la caserne.

Depuis quelques jours, les exercices physiques se sont intensifiés. Nos instructeurs estiment qu'il nous faut être de plus en plus fort. Le contexte international n'est pas au beau fixe. Les tensions montent entre l'Allemagne et nous. Il est peu probable que cela se transforme en un conflit important mais, comme on ne sait jamais, cette semaine, nous allons apprendre à boxer.

Depuis 1907, une toute nouvelle unité de la police surnommée « Brigade du Tigre » en hommage à son créateur Georges Clémenceau se forme, entre autre, au noble art.

Il semble que cela porte ses fruits et que les agents qui la composent soient plus efficaces que les autres lors de confrontations physiques avec des malfaiteurs. Comme un soldat a, a priori, vocation à se battre, notre commandant souhaite que nous essayions.

Vu son gabarit, Marcel est plutôt content de cette nouvelle. Pour Pierre et moi qui ne jouons pas dans la même catégorie, cela risque d'être plus compliqué. Je mesure 1m68 pour 70 kg, Pierre est encore plus petit, 1m60 pour à peine 55 kg, face au 1m90 pour 90 kg de Marcel, le combat apparaît très légèrement inégal voire disproportionné.

On peut toujours faire référence à David contre Goliath mais, je ne suis pas sûr que la fronde soit autorisée dans un combat de boxe.

Objectif donc, éviter de croiser les gants avec Marcel.

21 janvier 1914 :

Premier entraînement de boxe. Je me débrouille presque bien. Même si je suis de taille moyenne, j'ai des bras un peu plus long que je ne devrais.

J'ai donc, pour ce sport, un avantage par rapport à ceux qui, tout en étant de ma taille, n'ont pas des bras de singe.

Pour résumer, mon allonge me facilite la vie. Il y a juste un détail qui me préoccupe, comment vais-je faire sur un gars plus grand que moi qui a des bras proportionnés… Nous verrons bien.

23 janvier 1914 :

Nous avons vu. Je me suis entrainé avec Marcel… Mes bras sont plus petits que les siens et je fais 20 kg de moins. Comme je le pressentais, nous ne jouons pas dans la même catégorie. Au final, j'ai terminé ma journée avec un joli cocard et une lèvre tuméfiée.

24 janvier 1914 :

Lorsque j'ai retrouvé Madeleine ce soir, elle n'a pu retenir un fou rire.

En fait, elle a pleuré de rire durant presque trente minutes. Me voir en blessé de guerre ne l'émeut pas beaucoup. Elle a fini par se calmer et m'a prodigué les soins les plus doux que j'aurais pu espérer.

30 janvier 1914 :

Après deux semaines intensives d'entrainement, le commandant a décidé d'organiser un grand tournoi de boxe pour honorer le meilleur combattant du régiment. Trois rounds par combat. L'arbitrage était assuré par nos instructeurs.

Après deux combats plutôt faciles, je me suis retrouvé face à un solide gaillard, Paul Durieux. Il est à peine plus petit que moi. Large d'épaule et très vif, il ne plaisantait pas vraiment. Pendant le troisième round alors que nous faisions plutôt jeu égal, il a sorti de son gant une enclume et me l'a gentiment collée dans le menton.

En fait, je n'ai pas vu quoique ce soit mais, je n'ai aucune autre explication qui tienne la route et me permette de comprendre l'origine de l'énorme douleur qui a secoué ma pauvre tête. Renseignement pris, c'est simplement un crochet du gauche qui m'a touché au menton. Et Paul y avait mis tout son amour…

Le résultat était là, j'étais par terre, à essayer de retrouver mes esprits, un sergent comptant jusqu'à dix pour essayer de me donner le temps de me relever. Je pense qu'il aurait pu compter jusqu'à mille, çà n'aurait rien changé. Le tournoi était terminé pour moi.

Sur un coin du ring se tenait Raoul Mercadier. Il s'avança vers moi pour m'aider à me relever, sa chaussure gauche laissant apparaître à chaque pas des clous qui dépassaient de la semelle. Un second crochet n'aurait pas pu me faire plus d'effet.

Cet homme, au dessus de tout soupçon, pourrait être l'amant d'un troufion et impliqué dans le meurtre de trois personnes. Il doit y avoir une erreur. Ce n'est pas concevable. Tout son être exprime une virilité au dessus de la norme et une droiture hors du commun.

À dix milles lieux de mon désarroi, Marcel a passé la journée à écraser les uns après les autres tous les malheureux qui se sont présentés en face de lui. Je le soupçonne d'y avoir pris un grand plaisir.

Le plus résistant a tenu une minute. C'est un grand type originaire de Périgueux, maçon de profession. Contrairement à toutes les autres victimes, il a réussi à encaisser trois coups avant de mordre la poussière.

Marcel est décidemment hors normes.

31 janvier 1914 :

Ce soir en me voyant, Madeleine ne s'est pas moquée. Il faut dire que je suis bien bien cabossé. C'est le visage tuméfié et l'esprit perturbé que je me suis présenté devant elle. C'est la seule personne à qui je peux me confier concernant la série de crimes commis dans l'enceinte de la caserne.

Devoir garder, pour moi, mes découvertes, depuis hier, m'avait contrarié et coûté beaucoup d'énergie. Nous avions à peine fini notre première étreinte que je lui ai raconté toute mon histoire et mes dernières trouvailles.

Madeleine me fit part de son inquiétude en apprenant l'identité de mon principal suspect. J'ai tellement vanté les mérites et les qualités physiques de celui que je prenais pour un surhomme que le savoir capable de commettre des assassinats de sang froid la terrifie. Elle me voit déjà comme sa prochaine victime potentielle si jamais je continue à fouiner. Malgré tout, elle n'a pas tenté de m'empêcher de continuer mes investigations.

10 février 1914 :

Depuis une dizaine de jour, pour fouiner, j'ai fouiné. J'ai dû poser des questions à la moitié de la caserne. Un instructeur qui a une liaison avec un troufion, çà ne peut pas passer totalement inaperçu même si tout se déroule dans la plus grande discrétion.

Edouard Mercier était un homme amoureux et un homme amoureux a besoin de partager son bonheur avec ses copains. Même s'il n'avait pas dit grand-chose, il avait bien dû donner quelques détails, évoquer le sujet avec ses compagnons de chambres.

Ma première tâche fut de retrouver les gars de sa chambrée ou ceux qui avaient pu avoir des affinités avec lui. Affinités qui devaient être suffisantes pour permettre des confidences.

Edouard appartenait à la première compagnie. Leur baraquement se situe à l'opposé du nôtre. Nous avons donc très peu d'occasion de la croiser hormis quand nous sommes tous réunis pour les grands évènements. Malheureusement pour moi, aucun grand évènement ne se profilait à l'horizon.

J'ai donc progressé à coup de : « Tu connaissais Edouard Mercier ? ». Bon, ce n'est pas très discret mais, après une bonne centaine de non, j'ai enfin trouvé un gars qui logeait dans le même baraquement que lui. Grâce à lui, j'ai pu rencontrer un type qui partageait le même dortoir. Ce dernier a pu me décrire certains amis d'Edouard ou du moins des gens avec qui il passait du temps.

Ces investigations n'ont cependant pas, une nouvelle fois, eu l'efficacité attendue. Edouard était particulièrement secret et n'avait semble t'il parlé de ses amours à personne. Au pire, un homme quand il est saoul se confie mais Edouard ne buvait pas.

Etre aussi amoureux qu'il l'était et ne pouvoir en parler à personne. Ne jamais évoquer ses joies, ses doutes devait être particulièrement difficile. Il devait vraiment tenir au sergent pour garantir à ce point sa sécurité. Et moi, comme depuis le début de mon enquête, je galère pour trouver des

informations.

18 février 1914 :

À poser des questions à tord et à travers j'ai attiré l'attention sur moi. Hier soir, alors que j'étais tranquillement en train de faire ma toilette avant d'aller me coucher, un homme est entré dans les sanitaires. Il était 21h. J'étais seul.

Exténués par une journée particulièrement intense, tous mes collègues dormaient déjà. La porte du local était constamment ouverte. L'entendre se fermer m'inquiéta. La personne que je vis en me retournant m'inquiéta encore bien plus.

Il s'agissait de Raoul Mercadier. Par mesure de précaution, je reculais un peu mais le problème des sanitaires c'est qu'ils ont des murs et rapidement je me suis retrouvé coincé. Le sergent avait entendu dire que je m'intéressais beaucoup à l'un des disparus. Je faisais, semble t'il, beaucoup d'allusion à sa vie intime et mon insistance en avait étonné certains.

À l'avenir, il faudra peut être que je pense à être un peu plus fin dans mon questionnement.

L'avantage c'est que mon manque de discrétion avait attiré l'attention de la personne avec qui je désirais échanger. Maintenant que j'y étais, être seul face à lui ne me réjouissait guère et la colère que je voyais dans ses yeux ne me rassurait pas vraiment.

Sur ce point, j'avais complètement raison. En guise d'introduction, je reçu un formidable coup de poing dans l'estomac qui me mit directement à genoux. Deux coups de pieds vinrent compléter le traitement. Incapable de bouger, j'étais à la merci de Mercadier.

D'un calme froid et terrifiant, il m'interrogea sur les raisons qui me poussaient à poser des questions à tout le régiment. J'avais encore du mal à respirer. Mes réponses tardèrent à venir, ce qui me valu deux gifles supplémentaires ainsi qu'une bordée d'insultes.

Ne voulant pas lui dire que je savais qu'il avait une liaison avec un simple soldat et que je le soupçonnais de s'être débarrassé de trois d'entre

nous, j'ai tenté, maladroitement, de gagner du temps.

Le sergent n'était pas patient.

J'en fis les frais deux nouvelles fois. Je commençais à avoir la tête comme une citrouille et mes idées commençaient clairement à manquer de cohérence. Lui dire la vérité risquait de me coûter très cher et ne rien dire me promettait des souffrances supplémentaires.

Je pris donc une décision qui, sur le moment, me parut excellente.

J'étais à genoux et Mercadier était debout devant moi. Ma main vint s'écraser sur ses testicules. En faisant cela, je pensais qu'il tomberait net et que je pourrai ainsi récupérer un avantage stratégique.

J'avais juste oublié le côté « surhomme »…

La douleur que je lus dans ses yeux, au lieu de le faire tomber comme n'importe lequel d'entre nous, ne fit que décupler sa colère et sa haine à mon égard. Grimaçant de douleur, il me releva avec une facilité étonnante et me fracassa le nez d'un coup de tête. Alors que j'étais à demi-inconscient, il se jeta sur moi et je reçus un déluge de coups.

Je ne dus ma survie qu'à l'intervention de Pierre et Marcel. Intrigués par mon absence, ils étaient venus voir si je ne m'étais pas endormi dans les latrines. Marcel ceintura le sergent qui, bien que plus petit que lui, pouvait parfaitement rivaliser au niveau de la musculature. Pierre avec une force et une détermination que je ne lui connaissais pas lui rendit la leçon que je venais de recevoir.

Il lui asséna des coups d'une violence inouïe à une vitesse incroyable. Il ne lui épargna rien, pieds, poings, coudes, genoux. Tout y passait. Si pendant les entrainements au combat il avait régulièrement le dessous, ce n'était pas le cas aujourd'hui et, heureusement pour moi.

Voir mon ami ainsi me surprit mais savoir que cet homme, au physique tout à fait banal, était capable de se transcender pour les êtres qui lui étaient chers me fit très plaisir. Et ce, d'autant plus, que je fais parti des êtres qui lui sont chers ! Le bruit du combat avait attiré la moitié de la

caserne. La police militaire arriva sur les lieux et nous embarqua tous sans poser de questions.

20 février 1914 :

Voilà deux nuits que nous dormons dans la prison du 78èmeRI. Je ne suis pas très serein quant à notre avenir. Trois pauvres troufions qui se battent avec un vétéran, un exemple de vertu et d'héroïsme, inutile de vous dire que la parole de l'un vaut plus que celle des autres.

Et, comble de la stupidité, j'ai attiré mes deux meilleurs amis dans ce qu'il faut bien appeler un sacré merdier. Bon, techniquement, ils s'y sont mis tous seuls mais, à ce stade, la différence compte assez peu.

Tout au long de la journée nous avons été interrogés. Tout d'abord par la Police Militaire. Ensuite par les hauts gradés du régiment puis enfin par nos propres sergents instructeurs.

Nous l'avons été séparément, ensemble, assis, debout, couchés, gentiment, un peu plus fermement, beaucoup plus fermement.

La version de Pierre et Marcel est simple et appelle peu d'interprétation. Ils ont entendu du bruit et en découvrant leur camarade, moi en l'occurrence, en train de se faire rosser, ils sont intervenus. Ils n'ont pas réfléchi et cela risque maintenant de leur coûter cher. Frapper un gradé, même un petit, n'est généralement pas très bien vu dans l'armée.

Aujourd'hui, je n'ai donc eu de cesse de clamer leur innocence et d'expliquer que sans leur intervention, je ne serais plus là pour m'expliquer. Les raisons de la bagarre avec Mercadier étaient plus difficiles à donner.

Devais-je tout balancer et faire part du résultat de mon enquête, sans preuves mais avec beaucoup de supputations? En l'état actuel, j'ai quelques indices mais est ce que c'est suffisant pour mettre en cause un homme bien sous tout rapport et aller contre les conclusions d'enquêteurs soit disant experts et professionnels.

Il ne fallait pas oublier que ces « accidents » et leurs causes avaient fait l'objet d'enquêtes qui avaient déjà permis de tout expliquer. L'attitude à adopter dépendait aussi de la version qui serait donnée par le sergent.

Comment allait-il justifier le fait de s'être retrouvé, dans nos sanitaires, à

tabasser un pauvre type ? Mes questions qui ne le concernaient officiellement pas, n'allaient pas expliquer grand-chose. Il devrait se montrer un peu plus précis.

Partant de cette hypothèse, j'ai décidé de tout balancer. Au point où j'en étais… Je répétais donc, tout au long de la journée, à chacun de mes interlocuteurs, le même discours, inlassablement.

J'évoquais mon enquête parallèle, mes doutes, les maigres preuves que j'avais pu récupérer.

J'essayais de ne pas trop en faire, de rester crédible. Je comptais sur mon principal indice, le godillot gauche pour faire mouche. Plus mon discours arriverait à convaincre de personnes plus j'aurais de chances de m'en sortir à bon compte.

Les plus réfractaires furent les enquêteurs de la police militaire.

En même temps, cela peut se comprendre. En partageant ma théorie, je les faisais passer pour des incapables et des incompétents. Chose qui, je le conçois aisément, peut être moyennement bien vécue.

Les plus intéressés furent, en revanche, mes instructeurs. Outre le fait qu'ils me connaissent bien, je les soupçonne de ne pas apprécier leur collègue plus que çà.

Sa rigueur, sa rigidité même, sa recherche de la perfection et son mépris pour ceux qu'il estime ne pas être à la hauteur ne lui ont pas procuré que des amis même parmi ses pairs.

Pierre et Marcel découvrirent en même temps que le reste du monde mon enquête. Ils parurent moins surpris que je ne l'aurais imaginé et apportèrent même quelques détails à l'appui de ma version. Selon la rumeur, Mercadier avait été vu fréquemment avec les trois victimes.

Un peu plus fréquemment que nécessaire.

Très occupé avec Madeleine, j'avais moins fréquenté les bars que mes deux compères, les rumeurs n'avaient apparemment pas circulé jusqu'à

moi. J'avais vraiment un talent inné pour mener des investigations…

De plus, régulièrement, et au bout du compte de manière paradoxale, le sergent instructeur tenait des propos très dur vis-à-vis de ceux qu'il appelait des déchets. Ces soldats incapables d'être fort physiquement, ces guignols qui préféraient la littérature à la castagne. Les trois victimes avaient ce profil.

Mon plus grand secours vint finalement de la version même de Mercadier qui avoua finalement avoir eu une liaison avec chacun des disparus. Mais lorsque la question lui fut posée, il nia vivement les avoir assassinés.

C'était cependant suffisant pour donner du crédit à ma version et jeter le doute dans la tête de tous les membres de la caserne. Ces aveux firent l'effet d'une trainée de poudre et les langues se délièrent. La Grande Muette se mit à parler.

05 mars 1914 :

Depuis le 20 février, certains éléments du puzzle que j'avais péniblement essayé de reconstituer se sont mis en place progressivement. En effet, depuis les aveux de Mercadier, la caserne toute entière semble avoir des choses à lui reprocher. Tous les soldats paraissent maintenant avoir des griefs à son encontre. Lui qui passait, il y a encore quelques semaines, pour un militaire exemplaire n'est plus qu'un rebus de l'armée Française.

Plusieurs appelés se sont plaints d'avoir subi des persécutions et des tentatives de harcèlement de sa part. L'instructeur aurait profité de sa position pour obtenir des faveurs. Son prestige, son physique ou ses menaces amèneraient de jeunes hommes dans son lit.

Un sous lieutenant de réserve, Antonin Pichard a même déclaré durant l'enquête que, pendant ses classes, il avait dû éviter de croiser le sergent pour ne pas mettre en danger son intégrité physique. Il avait, a priori subi, une telle pression psychologique et physique qu'il aurait été contraint à avoir des rapports sexuels avec son instructeur. Ne voulant plus se laisser faire, il avait tout fait pour l'éviter, se cachant et le fuyant quotidiennement. Pichard était aujourd'hui, en raison de ce harcèlement et, selon ses propres dires, détruit.

Il n'avait jamais osé en parler. Le fait que ce prédateur de Mercadier soit démasqué lui permettait maintenant de lever le poids qui pesait sur ses épaules.

Les accusations à caractère sexuel étaient devenues tellement nombreuses que l'aspect criminel était délaissé.

Aucune preuve supplémentaire n'avait été apportée de ce côté. Aucun élément probant ne venait confirmer ma thèse. Personne n'en avait vraiment cherché et le procès qui s'était tenu n'en avait pas eu besoin.

Mercadier est passé en cours martiale le 02 mars. Il n'a cessé de clamer son innocence pour la majorité des charges retenues, acceptant seulement d'avouer qu'il avait eu des aventures avec les trois victimes.

Selon lui, il avait, certes, joué de sa position pour les séduire mais en aucun cas leur consentement n'avait été forcé. Raymond Bichon avait même pu enfin pu être heureux à son contact lui qui, lorsqu'il se trouvait avec sa famille, devait jouer un rôle en permanence.

Se lassant vite, le sergent avait enchainé les conquêtes mais, en aucun cas, il n'aurait pu leur faire du mal. Les accusations portées contre lui n'avaient, pour unique but, que de lui faire payer sa dureté et sa droiture.

Son avocat, un vieil officier bedonnant, au crâne dégarni et à la moustache tombante avait péniblement plaidé sa cause. Il était proche de la retraite et s'était contenté de mettre mollement en avant ses faits d'armes. Il avait prêché pour que la déviance homosexuelle de Mercadier soit soignée. Le sergent était malade. Avec beaucoup de soins et de temps, il redeviendrait peut être, selon ses propres termes « normal ».

L'armée n'est pas patiente.

Au vu des lourdes charges qui pesaient sur lui, Raoul Mercadier a été condamné à mort le 04 mars pour avoir déshonoré l'armée française par son attitude et pour avoir commis trois crimes sur de jeunes hommes.

Compte tenu du reste des accusations, le fait qu'il soit un meurtrier ne semble plus faire aucun doute pour ses juges, même si les preuves sont minces. Une âme aussi noire ne peut que commettre tous les crimes du monde.

La sentence sera exécutée le 07 mars à 7h00 du matin. Les douze membres du peloton ont été tirés au sort parmi tous les militaires de carrière présents dans la caserne. Je suis soulagé de ne pas pouvoir faire parti des bourreaux. Quels que soient les crimes commis par cet homme, je n'aurais pas apprécié de lui tirer dessus.

Ma responsabilité est déjà suffisamment importante. Sans mon enquête, il n'aurait pas fini contre un mur, les yeux bandés ou, en tout cas pas pour ces motifs.

07 mars 1914 :

Raoul Mercadier n'est plus. Devant le peloton d'exécution, il a refusé de se faire bander les yeux et a, de nouveau clamé son innocence pour les crimes commis et pour la majorité des accusations retenues à son encontre.

Ses dernières paroles furent couvertes par les détonations des fusils.

L'ambiance dans la caserne a été pesante tout au long de la journée. Peu d'hommes parlaient, chacun faisant ce qu'il avait à faire.

Assister au décès d'un homme que l'on a côtoyé, si vil soit il, n'est pas anodin.

Dans quelques jours, la caserne retrouvera son ambiance habituelle mais pour l'instant, une chape de plomb écrase la plupart d'entre nous.

Je suis partagé entre la satisfaction du devoir accompli et la culpabilité de celui dont les actes ont dépassé les attentes.

Je voulais découvrir l'auteur des crimes commis et y mettre un terme. Je ne souhaitais pas forcément condamner un être humain à mort. Certes, il devait le mériter mais, une société civilisée n'a-t-elle pas d'autres moyens de châtier ses meurtriers ?

08 mars 1914 :

Grâce ou à cause de mon enquête, je ne sais pas trop, j'ai été reçu aujourd'hui par le plus haut gradé du Régiment, le Général De La Tour. Il m'a officiellement félicité pour mon implication et ma clairvoyance. Mon intervention a probablement, selon lui, sauvé des vies.

Pour me récompenser, il m'a proposé d'aller suivre la formation des officiers de réserve au Bataillon de Joinville. Si je réussi les tests, je reviendrai avec le grade de sous lieutenant. Bien que flatté de la proposition, je n'ai pas accepté tout de suite.

Passer officier me permettrait d'avoir des conditions de vie un peu plus faciles. Fini les grands dortoirs, bonjour une chambre à taille humaine, fini l'ordinaire du réfectoire, bonjour le mess des officiers et des repas acceptables.

En revanche, il me faudra être éloigné de Guéret pendant trois mois, la durée de la formation. Cela signifie ne plus voir mes compagnons, Pierre et Marcel et surtout ne plus partager de moments avec mon aimée, ma tendresse, Madeleine. Il faut que je lui en parle, trois mois ce n'est pas grand chose mais sans elle, cela risque d'être une vie.

14 mars 1914 :

J'ai cherché toute la semaine les mots pour exposer à Madeleine ce que m'avait proposé le Général De La Tour. C'est devant un repas préparé par Lucienne que je me suis lancé. Tout d'abord, elle fut réservée et silencieuse. Au fur et à mesure de la conversation, elle devint de plus en plus affirmative.

Il fallait que j'y aille, pour moi et pour elle aussi. Mon confort et ma réussite étaient à ses yeux importants. Quand je serai officier, je serai mieux et si je suis mieux, elle sera comblée. CQFD. Si je voulais son bonheur, je n'avais pas le choix, il fallait que suive cette formation. Agir autrement serait faire preuve d'un égoïsme rare. Trois mois représentaient certes un laps de temps important. Mais, au regard de l'éternité, ce n'était finalement pas tant que çà. Et puis, une chose était certaine, c'était que je me souviendrai toute ma vie de la soirée d'adieux qu'elle me réserverait si je décidais d'aller à Joinville.

Je dois avouer que ce dernier argument fut décisif. En rentrant à la caserne ma décision était prise.

15 mars 1914 :

À 8h00, j'étais dans le bureau du Général. Maintenant que je savais ce que je voulais faire, je n'avais qu'une crainte, qu'il ait changé d'avis. Ce n'était pas le cas. Il me félicita de ma décision.

À 8h15, les papiers étaient remplis et signés. D'ici quinze jours, je serai parti. Tout allait très vite. Dès que j'ai pu, j'ai informé mes camarades et amis de mon proche départ.

Eux aussi ont indirectement bénéficié de la mise en accusation de Mercadier. Leur courage et leur détermination lors de l'affrontement dans les sanitaires les ont transformés en héros auprès de la majorité de nos camarades.

Affronter le Raoul, comme on l'appelait maintenant, aurait terrorisé la majorité d'entre nous. Eux l'avaient fait et en étaient sortis vainqueurs. Si j'ai eu une promotion et bien eux aussi, une double même. Ils sont devenus, du point de vu des simples soldats, les hommes à respecter du régiment et ont, en plus, été promus au grade de caporal par le Général.

Techniquement, jusqu'à ce que je m'en aille, je devrai donc obéir à leurs ordres. Les connaissant, j'espère juste que les corvées de chiottes ne me seront pas dévolues plus souvent qu'à mon tour.

20 mars 1914 :

Mes espoirs sont déçus, les caporaux Pierre Joufflu et Marcel Ménard semblent particulièrement apprécier ma façon de nettoyer les sanitaires… Et en plus, ils trouvent cela très marrant…

27 mars 1914 :

Je m'en vais dimanche. Mon train est à 6h du matin. Atteindre Joinville me prendra presque deux jours. À titre exceptionnel, je serai donc en permission dès ce soir. J'ai fait passer un petit mot à Madeleine pour qu'elle vienne me rejoindre au dessus de chez Lucienne dès que possible. Elle m'a promis une soirée grandiose, j'ai hâte.

29 mars 1914 :

Je suis dans le train depuis 10h. Je pressentais que le voyage serait long. Entre les changements de gare, l'attente et le bruit infernal de la locomotive, j'ai la tête comme une citrouille.

Il faut dire que Madeleine n'avait pas menti quand elle m'avait promis que je n'oublierai jamais nos au-revoir. Ce ne fut pas une mais deux soirées extraordinaires que nous passâmes. Tous mes sens furent sollicités, à de nombreuses reprises.

Pas un d'entre eux ne peux dire qu'il n'est pas ravi de ce qui lui a été proposé. Je ne peux décrire ici nos activités. Je ne sais quel lecteur tombera sur ces lignes mais, qui que ce soit, je veux qu'il sache que le seul mot décent capable de décrire ces moments est : « Ouaaahououou !!! ».

Je crois que nous sommes au paroxysme de notre amour. Notre relation est riche et intense. Notre complicité intellectuelle et physique est sans pareil. Nous aimons les mêmes choses au même moment et souvent pour le plaisir de l'autre.

Le moment de la séparation a été aussi pénible que les deux jours passés ont été merveilleux.

C'est décidé, à mon retour, je demande Madeleine en mariage.

30 mars 1914 :

Je suis arrivé au Bataillon de Joinville à 16h30. L'avantage avec les casernes françaises c'est que lorsqu'on en a vu une, on est rarement surpris par l'architecture des autres.

Celle dans laquelle je vais loger durant le trois prochains mois se compose de nombreux bâtiments austères et vétustes formant un immense rectangle gris. Des grilles sont présentes sur toutes les fenêtres rajoutant, si besoin en était, au côté sinistre du lieu. Rien de nouveau sous le soleil.

Après avoir erré dans les couloirs, je suis tombé sur un sergent qui avait l'air d'attendre les gars comme moi. Il m'a conduit dans une grande salle où se trouvaient une trentaine d'appelés. Ce seront donc eux mes compagnons ! Si, à Guéret nous étions tous des régionaux, ici, il y a des types originaires des quatre coins de la France.

Quand certain me parlent, je ne comprends pas.

Je crois bien que le pire est un gars d'Agen, en plus de son accent à couper au couteau, les expressions qu'il emploie sont particulièrement gratinées.

Parfois, il saute des mots. Une phrase type peut ressembler à ceci : « On ne va pas trantoler. On se retrouve près de Garonne dans demi-heure. » En français cela signifie : « Ne trainons pas, nous avons rendez vous au bord de la Garonne dans une demi-heure ». Pour moi qui ne suis pas doué pour les langues étrangères, la communication va être compliquée…

Un dortoir nous est réservé. Passer 24h sur 24 ensemble nous permettra de nous connaitre, d'échanger, de tisser des liens. Le creuset républicain est en marche…

En plus, des activités classiques de tout appelé, nettoyage, entrainement physique, tactique et j'en passe, nous aurons des cours théoriques de stratégie militaire. À la lumière des grandes batailles des siècles passés nous apprendrons (ou pas) les actions à réaliser en tant qu'officier pendant un affrontement.

Demain, je fêterai mon anniversaire d'incorporation. Cette année fût riche en évènements de toutes sortes.

J'ai été confronté à des situations inédites et terrifiantes. Se retrouver en tête à tête avec Mercadier dans des sanitaires restera sûrement un de mes pires souvenirs.

Mais, je m'en suis sorti et il n'est plus en état de faire du mal à qui que ce soit.

J'ai aussi eu la chance de rencontrer des hommes et des femmes fantastiques, Pierre, Marcel, Lucienne la bourrue au grand cœur. J'ai aussi et surtout rencontré l'amour de ma vie, ma moitié, mon tout, Madeleine.

J'aurai aimé qu'on fête tous cet anniversaire autour d'un ou plusieurs verres accompagnés d'un bon civet de lièvre, de pâtés de faisan et de ragondin, de pommes de terre sous la cendre, de fromages odorants et de gâteaux au miel.

Le menu était déjà prêt dans mon esprit mais, le destin en a décidé autrement. Ce n'est que partie remise. Dès le mois de juillet, nous profiterons tous pleinement de nos retrouvailles.

20 avril 1914 :

Je n'ai pas vu passer les trois dernières semaines. Après les évènements qui ont affecté la caserne de Guéret, me replonger dans des livres, participer à de nouveaux exercices avec de nouveaux gars m'a fait le plus grand bien.

Malgré tout, le lien n'est pas totalement coupé avec la Creuse.

J'écris très régulièrement à Madeleine, Marcel et Pierre et, en fonction de mon lecteur, la teneur des courriers n'est bien évidemment pas la même.

À mes copains, je décris l'enseignement que je reçois, les gars avec qui je vis, je leur raconte des anecdotes croustillantes.

À mon amour, je parle de ce « Nous » qui me manque tant.

En retour, Marcel évoque la caserne et leur quotidien. Pierre, lui, a toujours des difficultés avec l'écriture. Il « participe » donc avec Marcel, selon ses propres termes.

Madeleine, elle, m'envoie des lettres d'une beauté rare et d'une tendresse infinie.

Mille fois j'ai pensé la demander en mariage avant mon retour. La lettre enflammée que je lui adresserais la ferait défaillir de bonheur et elle ne pourrait pas refuser de m'épouser. J'ai envie qu'elle sache que je veux passer le reste de ma vie avec elle mais, le faire par courrier me priverait de voir ses yeux au moment fatidique, de la prendre dans mes bras et de la couvrir de baisers. Je resterai donc sur ma première intention. Ma demande sera faite à mon retour.

21 avril 1914 :

Je viens de recevoir une lettre de Marcel aujourd'hui. Il m'annonce un nouveau décès à la caserne.

Le 07 avril, Emile Plouzeau, un jeune homme bien sous tout rapport, au physique gracile, instruit et à la motivation militaire modérée est tombé du haut de l'escalier de la caserne au niveau du troisième étage. Apparemment, son crâne a heurté le sol en premier.

La police militaire a conclu à un accident.

J'ai l'impression de vivre un cauchemar. Avec l'exécution de Mercadier, cette série d'accidents aurait dû prendre fin. Il était le coupable.

Mon enquête avait apporté des débuts de preuve. Tout semblait concorder. Il ne pouvait pas en être autrement. Le hasard ne serait pas suffisamment cynique pour faire que, cette fois ci, ce soit véritablement un accident.

Soit le destin a décidé de nous jouer un vraiment très vilain tour soit un homme a été exécuté pour rien. Dans ce cas, j'ai conduit dans la tombe un être humain qui ne méritait pas de s'y trouver.

Par retour de courrier, j'ai interrogé Marcel pour qu'il me donne tous les détails de cette affaire. Avec les lenteurs de la poste, je n'aurai sûrement pas de réponse avant au moins deux semaines. À cette distance, je ne peux rien faire si ce n'est me morfondre sur mes actes et leurs conséquences.

J'ai un instant pensé demander à réintégrer ma caserne d'origine pour éclaircir cette histoire. Mais, je ne suis pas chargé de l'enquête qui est, de toute façon, terminée. Aucun officier sain d'esprit n'accéderait à cette requête sans m'en faire le reproche. Ma jeune carrière militaire en serait définitivement brisée. Pour ce qui n'est peut être que des fariboles, je risque de décevoir Madeleine. Je ne peux pas prendre ce risque.

12 mai 1914 :

Je viens de recevoir la réponse de Marcel. Cette fois ci, il semble bien le destin ait décidé d'avoir un humour plus que discutable.

Sachant que je n'accepterai pas forcément la théorie de l'accident, Pierre avait spontanément décidé de me remplacer et d'enquêter discrètement à ma place. Il me connait bien. Pour éviter que je ne me pose trop de questions, il a pris l'initiative de faire ce que ce que j'aurai sûrement fait. Cet homme est mon ami. Un ami rare comme on en a peu.

Au fil des mois notre relation s'est étoffée, elle a pris de l'importance. Nos origines communes y sont peut être pour beaucoup. Mais je crois aussi que nous sommes faits pour nous entendre tout simplement.

Souvent, nous avons les mêmes réactions face aux évènements. Il n'est pas rare que nous finissions les phrases de l'autre. Un croyant pourrait dire que nos âmes sont sœurs.

Même si mon amitié pour Marcel est elle aussi très forte, notre complicité n'est pas aussi totale.

Les éléments qu'il a découverts sur place ne laissent aucun doute. Il s'agit bien d'un accident.

Plouzeau était appuyé sur la rambarde du troisième étage lorsqu'elle a cédé. Très juste physiquement en dépit de l'entrainement que nous recevions quotidiennement, il avait eu besoin de repos après avoir grimpé trois étages.

Il est tombé en arrière et s'est réceptionné sur l'arrière du crâne qui n'est pas, aux dires des médecins, la partie la plus adaptée du corps humain pour ce type d'exercice.

À l'annonce de la découverte du corps, un frisson de terreur a parcouru la caserne.

L'enquête menée rondement par les nouveaux policiers de la caserne a réussi à apaiser les craintes. Le fantôme du Raoul ne hantait pas la caserne du 78ème et ne se vengeait pas sur les appelés.

Autant, je peux douter des conclusions officielles autant les éléments récupérés par Pierre me rassurent.

Même s'il n'est pas aussi instruit que d'autres, il a l'esprit vif. C'est un pragmatique, débrouillard, capable de se sortir de bien des situations grâce à une très bonne compréhension de son environnement immédiat.

S'il y avait eu des petits riens susceptibles de jeter le doute sur le résultat de l'enquête, il les aurait trouvés.

C'est à lui que j'aurai dû me confier dans l'affaire Mercadier. Il m'aurait sûrement évité bien des errances. Louis Armand et Edouard Mercier seraient peut être même toujours en vie si j'avais partagé mes doutes avec lui.

13 mai 1914 :

Rassuré par la lettre de Marcel, je peux, de nouveau, me consacrer entièrement à ma formation. La théorie ne me pose pas de soucis. En vu de l'examen final, nous sommes régulièrement évalués. Ce petit challenge me motive. Savoir que l'on est encore capable d'appendre des choses et de les restituer est un vrai bonheur.

En tant qu'officier nous devons savoir nous servir d'un sabre. L'escrime fait donc partie de notre enseignement. Je dois avouer que je prends beaucoup de plaisir à utiliser une telle arme.

Outre le côté esthétique indéniable de l'objet, son utilisation me semble naturelle.

Je n'éprouve aucune difficulté à parer, contre attaquer, toucher. Je suis né cinq cents ans trop tard. Au moyen âge, j'aurai été dans mon élément. En même temps, Chevalier Albert çà ne sonne pas si bien que çà…

À notre époque, face à une arme à feu, les chances de survivre lorsqu'on brandit une arme blanche sont relativement minces. Toutefois, le risque que je sois confronté à une telle situation est aujourd'hui minime. Me retrouver sur un champ de bataille dans les prochains mois m'étonnerait beaucoup.

Si je continue de m'entraîner sérieusement, à la fin de mon service, je verrai si je peux m'inscrire à l'épreuve de pentathlon moderne aux Jeux Olympiques. Je nage correctement (pour schématiser, mieux qu'une enclume mais moins bien qu'une truite), je ne coure pas trop mal, je tire au pistolet et j'excelle (en toute modestie) en escrime.

Il n'y a que l'équitation qui me poserait problème. Attaché sur le cheval avec une solide corde, je devrais bien m'en sortir ! Au pire, Marcel me donnera les trucs et astuces du parfait petit cavalier, je n'ai aucun doute là-dessus.

28 mai 1914 :

Une nouvelle lettre de Marcel vient de me parvenir. Cette fois ci, le hasard ne peut rien expliquer. Le 17 mai, Paul Bergeron a été retrouvé, sans vie, dans l'écurie principale de la caserne.

C'était un jeune homme bien sous tout rapport, au physique gracile, instruit et à la motivation militaire modérée…

Du sang a été retrouvé sur le sabot d'un cheval. Une fois de plus, l'enquête a conclu à un accident. En nettoyant le box, Bergeron aurait tourné le dos à ce foutu canasson qui en aurait profité pour lui donner un coup de pied sur l'arrière du crâne. Le cheval a été abattu compte tenu de sa dangerosité.

Marcel est désespéré et ne peut se résoudre à accepter cette théorie. Pour lui, jamais un cheval n'aurait volontairement donné un coup de pied à un homme qui lui tournait le dos, à moins d'être surpris. Et, dans le cas présent, le cheval ne pouvait être surpris, Bergeron changeant sa paille depuis au moins dix minutes. C'était un crime.

Même s'il perd toute objectivité quand il s'agit de chevaux, je ne peux m'empêcher de penser que Marcel a raison. À la lecture de cette nouvelle, une vague de désespoir m'envahit.

Il n'y a plus aucun doute. Mercadier n'était pas le coupable des crimes commis.

Je ne crois pas au paranormal. Son fantôme n'a rien à voir là dedans. Même s'ils ne correspondent pas forcément au profil des victimes, mes compagnons sont peut être en danger.

Pour l'instant je suis impuissant.

Dès mon retour à Guéret, je mettrai tout en œuvre pour résoudre définitivement cette affaire. Si mon futur grade me permettra certainement d'avoir l'oreille du Général De La Tour, le fait que j'ai accompagné un innocent à l'échafaud ne l'incitera peut être pas à m'écouter.

Nous verrons bien à ce moment là. À distance, la seule chose que je peux faire c'est essayer de trouver des points de convergence entre tous ces crimes et demander à mes amis d'être vigilants et prudents.

J'ai donc entrepris de faire la liste des victimes et des circonstances de leur décès : Raymond Bichon, le 27 juillet 1913, tombé du mur d'exercice, la tête fracassée ; Louis Armand, 17 décembre 1913, retrouvé dans les sanitaires de la caserne, la tête fracassée ; Edouard Mercier, retrouvé mort dans la cour, la tête fracassée, le 07 janvier ; Emile Plouzeau tombé du troisième étage le 07 avril 1914, la tête fracassée ; Paul Bergeron retrouvé sans vie dans l'écurie 17 mai 1914, la tête fracassée.

30 mai 1914 :

Voilà deux jours et deux nuits que je tourne et retourne les circonstances et date des crimes. Le profil des victimes est identique, çà je le savais déjà, mais cela m'a permis de prendre conscience que j'étais passé à côté d'évidences.

La mort est due à chaque fois à une blessure à l'arrière de la tête. Certes les lieux sont différents mais à chaque fois, la cause du décès décès est une fracture du crâne, au niveau du cervelet.

Les dates me semblent aussi obéir à une certaine cohérence. Le premier meurtre a été perpétré le 27 juillet, le second, le 17 décembre, le troisième le 07 janvier, le quatrième le 07 avril et le cinquième le 17 mai. Chaque date comporte au moins un 7.

Pure coïncidence ? Je ne crois plus aux coïncidences.

Il m'est arrivé de m'arrêter sur des détails, c'est vrai. Mais mon intuition me dit à présent que je suis dans le vrai. Je vais, une nouvelle fois, lui faire confiance même si au regard de l'année passée je ferai mieux de lui tourner le dos et de la renvoyer au fin fond de mon inconscient.

Outre la présence d'un 7, le rythme des meurtres semble être cyclique : le 27, le 17, le 07 deux fois puis de nouveau le 17. Si quelque chose doit se passer le mois prochain et que je suis ma logique, ce sera soit le 17 soit le 27.

Je n'ai aucune certitude quant à la véracité de ma théorie mais une chose en sûre c'est que j'attendrai avec impatience des nouvelles de Guéret au cours du mois de juin.

15 juin 1915 :

Je viens de recevoir une lettre de Marcel datée du 08 juin. Il ne fait état d'aucun accident, décès meurtre dans la caserne en date du 07 juin. Pour l'instant, je suis donc dans le vrai.

J'espère juste de tout cœur me tromper et qu'il ne se passera rien ni le 17 ni le 27. J'ai malgré tout fait part de mes conclusions à mes camarades. Ils devront redoubler de prudence ces jours là.

J'ai appris aujourd'hui que mon séjour ici allait être prolongé de 15 jours.

De nouvelles tensions commencent à se faire sentir au niveau international.

Rien de grave bien évidemment mais l'état major a décidé de pousser un peu plus notre enseignement. Ce n'est donc que le 17 juillet que je retrouverai les miens.

Ce petit retard nous permettra d'assister au défilé du 14 juillet qui se déroulera sur l'hippodrome de Longchamp. Finalement, cela aura un peu de bon. Même si ce type de parade ne me fait pas vibrer outre mesure, il paraît que l'ambiance avant et après vaut vraiment le détour. Je pourrai juger par moi-même.

26 juin 1914 :

Marcel m'a écrit aujourd'hui. Rien à signaler à la caserne du 78ème. La vie là-bas est, selon ses propres dires, un long fleuve tranquille. La routine gagne les gars et les beaux jours contribuent à ce que l'ambiance soit au beau fixe. Sa lettre est datée du 20 juin. Je pense que s'il s'était passé quelque chose de grave, il m'en aurait parlé. Sauf si, sachant que cette affaire me tient particulièrement à cœur, il a préféré passer sous silence les derniers évènements.

Pour en être sûr, je vais tout de même lui poser la question directement.

Il reste aussi une autre possibilité pour que ma thèse soit la bonne, demain, le 27 juin. En revanche, s'il ne se passe rien, j'aurai la confirmation que je me suis, de nouveau, raconté des histoires.

10 juillet 1914 :

J'ai enfin reçu le courrier que j'attendais. Marcel me confirme bien que le 17 juin, il ne s'est rien passé. Le 27 non plus d'ailleurs. Sa lettre est du 3 juillet et il ne mentionne rien d'anormal. Je ne comprends plus grand-chose.

C'est donc officiel, je suis le roi de la théorie fumeuse.

Peut être que, tout simplement, les deux décès qui ont suivi la condamnation du Raoûl ne sont que de malheureux accidents.

À trop vouloir jouer au détective, je vois le mal partout.

Après tout tant mieux, il est préférable que je sois un crétin plutôt que nous ayons un malade assassin en liberté. Au moins, je ne suis pas méchant…

Depuis quelques jours, une autre chose me préoccupe. Je n'ai plus de nouvelles de Madeleine. Elle a cessé de m'écrire, brusquement.

Avec l'arrivée du printemps puis de l'été, l'activité de la guinguette a dû prendre de l'ampleur. Cela peut lui laisser moins de temps mais, de là à ne plus me donner de nouvelles du tout.

Mon naturel inquiet pouvant parfois prendre le dessus un peu rapidement, je vais attendre quelques jours avant de m'imaginer le pire.

Elle n'a peut être finalement pas trouvé quelqu'un pour me remplacer.

Elle n'est peut être pas parti avec un beau et riche jeune homme qui lui a tourné la tête, profitant lâchement de mon absence.

Elle n'a peut être pas pris conscience du fait qu'elle serait plus heureuse sans moi. Elle n'en a peut être pas encore tout à fait assez de moi.

La connaissant, je pense qu'elle aurait au moins eu la délicatesse de m'envoyer un courrier. Cependant, pour ne pas paraître insensible, elle préfère peut être me le dire en face. Elle a peut être ainsi l'impression que je le prendrai mieux.

Ne sachant plus quoi m’écrire elle préfère jouer la carte du silence.

Je le saurai de toute façon bientôt enfin si toutefois elle accepte encore de me rencontrer ce dont, à bien y réfléchir, je doute.

15 juillet 1914 :

J'ai assisté au défilé du 14 juillet. Ce fut effectivement une très bonne expérience. Auréolé de ma nomination au grade de sous lieutenant de réserve, j'ai déambulé en uniforme parmi les badauds, fier comme Artaban. Au-delà de la démonstration de notre puissance militaire, voir tous ces gens réunis dans un même lieu en ce grand moment de cohésion patriotique fut un plaisir. Plaisir toutefois un peu gâché par l'absence de nouvelles de Madeleine.

Je ne cesse de penser à elle et aux raisons qui l'ont conduite à ne plus m'écrire. Je pense avoir examiné l'ensemble des possibilités. De la plus sérieuse à la plus fantaisiste.

C'est maintenant devenu une obsession. Le voyage du retour sera long. Je pars tout à l'heure pour deux jours de transport. Je risque de dormir peu tant l'angoisse me serre le cœur.

17 juillet 1914 :

Je suis enfin arrivé à la caserne du 78ème. Effectivement, le voyage fut long. Je n'ai quasiment pas dormi.

Mes camarades étaient là pour m'accueillir. Après de premiers échanges très joyeux, j'en suis rapidement venu aux grandes questions qui occupaient mon esprit. Des appelés avaient ils succombé en juin ou en juillet ?

Maintenant que j'étais présent, Pierre et Marcel ne devaient pas hésiter, ils devaient tout me dire. La réponse orale fut la même que dans leurs lettres, rien à déclarer mon sous-lieutenant.

Je lus dans leurs yeux qu'ils me disaient la vérité.

Je ne tardais donc pas à aborder mon sujet essentiel de préoccupation, l'absence de nouvelles de Madeleine. Mes compagnons m'avouèrent qu'en mon absence, ils avaient un peu moins fréquenté la guinguette de Courtille lui préférant « Chez Lucienne ».

La dernière fois qu'ils s'étaient rendus dans l'établissement dans lequel travaillait Madeleine, elle les avait chaleureusement accueillis et n'avait pas arrêté de leur parler de moi. C'était aux alentours du 20 juin.

Le fait qu'elle ait complètement cessé de m'écrire les surprenait donc autant que moi. Cela ne colle effectivement pas. J'aurai le fin mot de l'histoire dès demain.

Dès que j'en aurai l'occasion dans la journée, je me rendrai, ventre à terre, voir mon aimée.

18 juillet 1914 :

Je fus très déçu en arrivant à la guinguette. Madeleine n'était pas là. Ma théorie selon laquelle elle avait tout quitté pour partir avec un riche et beau jeune homme était elle finalement la bonne ? Il fallait que je sache.

La seule personne que je connaissais sur place était Berthe, la serveuse qui remplaçait Madeleine de temps en temps. Je m'attendais à ce que la conversation ne soit ni facile ni agréable. J'étais loin du compte. En me voyant, Berthe se rua sur moi et me demanda en hurlant où était cette garce de Madeleine.

Cela faisait maintenant 21 jours qu'elle n'était pas venue travailler.

Berthe avait dû la remplacer au pied levé ce qui ne l'arrangeait pas du tout. Elle finit par se calmer et je réussis enfin à lui expliquer que je revenais juste à Guéret et que je n'avais aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver Madeleine.

Voyant qu'elle ne tirerait rien de plus de moi, elle tourna les talons et retourna malmener ses clients.

Déçu, encore un peu plus inquiet et toujours à la recherche d'informations, je me suis naturellement dirigé vers « Chez Lucienne ». Je pensais qu'elle pourrait peut être me renseigner. Notre location hebdomadaire au dessus de son bistrot nous avait rapprochés, Madeleine, elle et moi.

Madeleine s'était mise à la considérer un peu comme la mère qu'elle n'avait plus et je soupçonnais Lucienne de lui rendre cet amour filial.

Si quelqu'un pouvait avoir des informations, c'était bien elle.

Ce ne fut pas le cas. Bien qu'elle fut très heureuse de me revoir, elle me confia qu'elle n'avait pas vu Madeleine depuis fin juin ce qui la tracassait au plus haut point. Il était très inhabituel qu'elle ne vienne pas au moins dire bonjour de temps en temps.

En désespoir de cause, je décidais donc finalement d'aller voir le père de

Madeleine. Lui, au moins, pourrait me dire ce qu'il en était. Je n'étais vraiment pas sûr que sa fille adorée lui ait parlé de moi mais, il fallait que je sache.

Un groupe de personnes, assez important, attendait aux abords d'une petite ruelle du centre ville par laquelle je devais passer. Contrarié par cette difficulté, je pris malgré tout le temps de me renseigner sur les raisons d'un tel attroupement.

Un petit homme vouté, un béret enfoncé jusqu'aux yeux, m'indiqua que l'on venait de découvrir le corps d'une demoiselle dans un jardin tout proche. Malgré la fracture du crâne qui avait dû causer son décès, il avait été possible de l'identifier.

Cette jolie brune, le visage fin et aux yeux rieurs était très connue. Elle travaillait dans une boulangerie du centre ville. Elle n'était pas rentrée hier soir et sa famille avait alerté la gendarmerie ce matin.

Elle avait été découverte par un homme qui promenait son chien. J'avais effectivement croisé à plusieurs reprises cette jeune fille à la ginguette. Elle était fort avenante. Je fus désolé d'apprendre qu'il lui était arrivé malheur.

J'avais cependant d'autres préoccupations qui ne me laissaient pas le loisir de m'appesantir sur son sort. Je parvins difficilement à me frayer un chemin à travers la foule. Rien n'aurait pu m'empêcher de repartir à la recherche de ma belle.

Je n'avais pas vraiment imaginé rencontrer le père de Madeleine pour la première fois dans ces conditions mais, il fallait que je sache.

C'était un homme plutôt grand et svelte. La quarantaine grisonnante, lorsqu'il s'avança dans l'encadrement de la porte il m'apparu fatigué, épuisé même comme s'il n'avait pas dormi depuis un siècle.

Alors que je lui demandais si je pouvais parler à Madeleine. Il éclata en sanglot. Cela faisait trois semaines qu'il n'avait pas de nouvelles.

Même si elle avait un fort caractère et une tête de mule, cela ne ressemblait pas à mon amour de ne donner aucun signe de vie pendant une

période aussi longue. Peu de temps avant sa disparition, elle lui avait parlé de mon existence. Ils s'étaient disputés et Madeleine était partie travailler. Il ne l'avait pas revue depuis. C'était le 27 juin.

L'énoncé de cette date me glaça le cœur. Le 27 juin. Cela se pouvait il ? Le prédateur de la caserne aurait il pu changer de victimes et s'attaquer à de faibles jeunes filles.

Je reçus dans les minutes qui suivirent une autre gifle. Je pris conscience du fait que nous étions le 18 juillet.

La jeune boulangère retrouvée aujourd'hui avait été agressée hier, le 17 juillet. Tout s'enchainait. Je ne pouvais imaginer pire scenario. Mais comment expliquer ce changement de cibles ?

De toute façon Madeleine n'a pas non plus été retrouvée ce qui laisse encore de l'espoir. Une fois de plus, j'extrapole donc sûrement beaucoup et sûrement beaucoup trop vite.

La gendarmerie n'a pas été prévenue de la disparition de Madeleine. Son père était persuadé qu'elle s'était enfuie pour me rejoindre. Me voir ainsi lui demandant des nouvelles de sa fille le brisa littéralement.

Une seule chose est sûre à l'heure actuelle, Madeleine a bel et bien disparu. Personne n'a la moindre idée d'où elle peut être. Afin de ne pas l'inquiéter encore plus, je ne lui ai pas parlé de ma théorie. La première chose à faire est de prévenir les forces de l'ordre pour que des recherches soient entreprises très sérieusement.

19 juillet 1914 :

Mon nouveau grade me procure quelques avantages. Parmi eux, le fait de pouvoir rentrer et sortir de la caserne comme bon me semble est certainement le plus appréciable en ce moment.

Ce matin, Léon, le père de Madeleine et moi nous nous sommes rendus à la gendarmerie pour déclarer la disparition de sa fille.

Le gendarme de service, un brigadier, n'a pas paru très concerné, sous entendant même que nous nous inquiétions pour rien. Il nous a affirmé connaitre Madeleine pour l'avoir croisé à de nombreuses reprises à la Guinguette. Elle devait être partie avec un mâle et reviendrait sûrement bientôt un sourire aux lèvres et le ventre rond.

Ces insinuations gratuites déclenchèrent en moi une colère comme je n'en avais jamais connue. Le brigadier avait à peine fini sa phrase que j'étais derrière son bureau à le rouer de coups.

Deux gendarmes intervinrent et tentèrent de me maitriser. Ils le regrettèrent. Je finissais de punir le pauvre type qui avait manqué de respect à ma belle lorsque le colonel sorti de son bureau.

Son apparition me fit l'effet d'une douche froide. Je revins immédiatement à la réalité.

Mon attitude méritait de passer en cour martiale, je le savais. Je risquais d'être dégradé et envoyé pour un bon bout de temps en prison.

Le colonel avait entendu notre conversation et connaissait parfaitement son subordonné. Lui aussi client de la Guinguette, il n'avait pas apprécié plus que moi les propos tenus.

Après m'avoir sermonné copieusement, il décida donc de faire comme s'il ne s'était rien passé.

Il en profita en revanche pour sanctionner au passage son brigadier pour les propos tenus. Cherchant à le coincer depuis pas mal de temps pour d'obscures raisons, il saisit cette belle opportunité.

Il m'indiqua enfin qu'il allait mettre des moyens importants pour retrouver mon aimée.

20 juillet 1914 :

Je suis passé ce matin à la gendarmerie. Effectivement, le colonel a mis les moyens. Une vingtaine de gendarmes battent la campagne depuis hier pour retrouver des traces de Madeleine.

Je suis de plus en plus inquiet. Un tel dispositif ne passe pas inaperçu. Même si elle ne voulait plus me parler ou si elle ne voulait plus voir son père et sa famille, elle se serait manifestée pour mettre un terme à tout çà. À moins qu'elle ne se soit enfuie loin, très loin.

21 juillet 1914 :

J'ai retrouvé espoir aujourd'hui. Le blanchisseur de la rue du lavoir a apporté un témoignage malgré tout rassurant. Il aurait vu passer Madeleine devant sa boutique, la semaine dernière, en compagnie d'un jeune homme, dans une automobile. Il s'en souvenait car ce type d'engin est peu courant dans le coin. Le véhicule allait tellement vite, au moins 50 km/h, qu'il n'est cependant pas certain de l'identité de la passagère.

Madeleine aurait donc bien décidé de me quitter pour un riche jeune homme. Elle est en vie, c'est déjà beaucoup. Pour le reste, nous verrons quand nous l'aurons retrouvée.

23 juillet 1914 :

Le témoignage du blanchisseur n'était pas fiable. L'automobile et ses occupants ont été retrouvés.

C'étaient un couple de parisien qui se dirigeaient vers l'Italie, un fils de bonne famille accompagné d'une actrice qui se produit régulièrement sur de grandes scènes de la capitale. Ce n'est pas Madeleine. L'angoisse m'étreint de nouveau le cœur.

24 juillet 1914 :

Je suis passé de nouveau à la gendarmerie. Les recherches se poursuivent. Le colonel ne s'est pas montré très optimiste. Je ne le suis pas non plus.

Cette épreuve m'a rapproché de Léon, le père de Madeleine. Chacun à notre façon, nous aimons cette demoiselle. Nous essayons de nous réconforter l'un l'autre mais, plus le temps passe et plus cela devient difficile.

25 juillet 1914 :

Le contexte international est extrêmement tendu. Le général Joffre a même ordonné d'acheminer trois régiments de tirailleurs marocains en métropole. Tout le monde parle de l'imminence d'une guerre.

Peu m'importe. Il peut maintenant advenir n'importe quoi. Cela n'a plus d'importance. J'ai appris ce matin que Madeleine avait été retrouvée. Sa dépouille avait été dissimulée à proximité du chemin que nous avions parcouru lors de notre première soirée.

Le décès paraissait assez ancien. Presque un mois selon les dires du médecin qui l'avait examinée. La blessure fatale fut un choc à la base du crâne…

Le tueur du 7, comme je l'ai baptisé, courre encore et il vient de me prendre la personne qui comptait le plus pour moi. Non seulement j'ai fait condamner un innocent mais en plus, j'ai laissé un prédateur en liberté. Et, pour couronner le tout, le rythme de ses meurtres semble s'accélérer.

Les deux derniers crimes ont été perpétrés les 27 juin et 17 juillet.

Le prochain aura lieu, c'est une certitude, le 07 août. Que puis-je y faire, moi qui n'ai pas su sauver mon aimée ? Je n'ai pas su identifier les éléments qui m'auraient conduit à trouver le vrai responsable.

Cet ignoble individu doit vivre à la caserne, fréquenter la Guinguette de Courtille et la boulangerie du centre ville. Cela représente cent ou deux cents coupables potentiels… Le travail pour recouper tous les éléments est colossal.

Je ne me sens plus en capacité de le faire. Pire, je ne veux plus le faire. J'ai fait assez de dégâts comme cela.

De toute façon, si j'en crois les rumeurs nous serons bientôt envoyés ailleurs. La guerre, si guerre il y a, nous mènera aux portes de l'Allemagne. Le prédateur devrait suivre. À moins que ce soit un planqué qui reste sur place. Les habitants de Guéret auront alors du souci à se faire.

28 juillet 1914 :

Ce matin, nous avons accompagné Madeleine jusqu'à son ultime demeure. Elle passera le reste de l'éternité dans le cimetière de Guéret, dans une petite tombe discrète. Elle y sera bien. Il reste une place à côté d'elle. Lorsque mon heure viendra, je la rejoindrai et nous nous tiendrons compagnie mutuellement.

07 août 1914 :

Nous sommes maintenant sur le front. Un peloton du 78ème Régiment d'Infanterie, le nôtre, a été envoyé aux portes de Thann en Alsace en appui du 152ème RI. Depuis le jour de la mobilisation général, le 01 août, nos déplacements se sont faits en un temps record.

Au prix de durs affrontements, nous avons pris la ville aux Allemands. Chaque maison a fait l'objet d'âpres combats. La cruauté des uns rivalisant avec celle des autres.

J'ai étudié la guerre sous de nombreux angles mais toujours en théorie. Ma découverte de la pratique fut terrible.

Quelque soit la préparation que l'on a reçue, affronter la mort en direct, penser que chaque respiration peut être la dernière, tout mettre en œuvre pour tuer des êtres humains est une expérience qui ne devrait être vécue par personne.

Aujourd'hui, je ne dois ma survie qu'à la présence de mes compagnons à mes côtés. Pierre s'est montré extrêmement redoutable mettant à lui seul hors d'état de nuire une dizaine d'Allemands dont la moitié au corps à corps. Marcel a veillé sur moi pendant tout l'assaut me sauvant la vie à deux reprises.

Toujours sous le choc de la perte de mon aimée, évoluant dans une espèce de brouillard, la seule chose qui m'a permis de survivre est de me dire que je ne pouvais pas laisser mes amis dans cet enfer, que ma présence leur serait utile à un moment ou à un autre.

À la fin de la journée, je ne peux malheureusement qu'affirmer le contraire.

Je les ai mis en danger plutôt qu'autre chose.

26 août 1914 :

Ce matin les Allemands ont passé la Meuse. Cette guerre qui devait être rapide et magnifique pour nous, peuple de France, ne se passe pas tout à fait comme prévu.

Nous enchaînons défaites sur défaites. Un nombre incalculable de jeunes types ont été broyés sous la mitraille et les obus. Ceux qui ont survécus ne seront déjà plus jamais les mêmes.

Je suis sorti de mon brouillard au soir de la première journée d'affrontement. Je ne devais plus mettre mes camarades en danger. Je devais leur permettre de survivre.

Moi, je suis déjà mort.

La disparition de Madeleine a brisé mon univers. Plus rien ne compte si ce n'est mes amis. Accepter le fait que je suis déjà mort me permet d'agir sans crainte. On ne craint pas ce qui est déjà advenu.

Depuis début août, ma section et moi-même avons été envoyés dans tous les coins les plus chauds.

Beaucoup d'entre nous ont péri mais les survivants sont devenus de véritables machines à tuer.

Nous sommes spécialisés dans la prise de positions ennemies, la nuit, par surprise. Nous nous avançons tel des ombres, éliminons les sentinelles et répandons la mort dans le camp adverse avant de revenir à notre base.

Cette façon de faire la guerre, peu noble, répand la terreur dans les lignes adverses.

Pierre et Marcel excellent à ce jeu là. Le premier, en raison de sa petite taille, est plus que discret, il est invisible. Il marche en silence tel un chat et bondit sur ses proies. Il ne les relâche jamais avant de les avoir massacrées.

Marcel est moins discret mais sa puissance physique est telle qu'il ne laisse aucune chance aux pauvres gars d'en face.

Pour l’aider dans sa tâche, il s’est forgé, à partir des bouts de métal trouvés de ci de là, un véritable petit arsenal d’outils tous plus efficaces les uns que les autres.

Celui qu’il préfère, selon ses dires, est un corset de métal hérissé de pointes qu’il positionne au niveau de son coude droit.

Lorsqu’il arrive derrière la sentinelle, il lui saisit le front sa main gauche et imprime à la tête un mouvement vers l’arrière. Son coude droit s’abat en même temps sur la nuque. Les pointes de métal pénétrant le cervelet ne laissent aucune chance à la victime.

Son hérisson comme il l’appelle est devenu un objet de fascination parmi les soldats de la division, tout comme sa façon de s’en servir d’ailleurs.

Notre expertise dans les interventions discrètes et sournoises nous dispense, la plupart du temps, de participer aux grandes charges frontales, qui, face à la mitraille déciment les hommes aussi sûrement que le poivrot vide sa bouteille.

Nos pertes sont un peu moins importantes que celles des autres sections. L’amitié qui nous lie tous grandit de jour en jour. J’ai aujourd’hui plus confiance en chaque homme de mon unité qu’en n’importe qui d’autre au monde.

27 août 1914 :

Demain, une opération est prévue au Bois de Gerfaut. Ce sera chaud. Pour que nous soyons envoyés avec les autres sections pendant une opération classique, il y a fort à parier que la résistance en face sera très très importante.

Notre mission consistera à nous infiltrer derrière les lignes ennemies et à éliminer un à un les nids de mitrailleuses qui pourraient faucher nos troupes comme on fauche un champ de blé.

La tâche sera plus compliquée que d'habitude. Cette fois ci, nous n'agirons pas sous couvert de la nuit.

29 août 1914 :

Je me suis réveillé ce matin à l'hôpital de Verdun. Pierre et Marcel étaient là, à mon chevet, au lieu de se reposer après la journée d'hier qui avait été plus qu'éprouvante.

Je leur ai passé un savon pour le principe mais au fond, j'étais ravi qu'ils soient là, mes frères.

La journée d'hier avait commencé dès 5h00. Notre artillerie avait pilonné ce que nous pensions être les positions ennemies.

Après deux heures de bombardements ininterrompus, les fantassins avaient donné la charge. Ils avaient été accueillis par des tirs nourris de mitrailleuses qui avaient stoppé nette leur avance, les contraignant à se terrer dans tous les trous qu'ils trouvaient.

C'est là que nous sommes entrés en action.

Profitant de la diversion de l'attaque principale nous avons contourné les lignes adverses, éliminant au passage une ou deux patrouilles.

Une fois derrière les lignes, nous avons méthodiquement pris et nettoyé les nids, les uns après les autres.

Les premiers furent assez simples. Notre attaque n'était pas attendue et la surprise totale. Comme d'habitude, Pierre et Marcel firent des merveilles, si l'on peut appeler çà des merveilles… Ils se montrèrent, en tout cas, très efficaces.

Au quatrième nid, Valentin Busard, l'un de mes gars les plus expérimentés se prit les pieds dans des barbelés. Bien qu'il ne fût que légèrement blessé, le bruit qu'il fit attira l'attention des Allemands sur nous. Toutes les mitrailleuses se retournèrent dans notre direction et l'enfer se déchaîna. Un mur d'acier se dressa entre notre objectif et nous, arrachant tout sur son passage.

Je ne dus ma survie qu'à la chance, trébuchant sur une racine juste avant qu'ils n'ouvrent le feu. Les trois hommes présents à mes côtés furent

littéralement coupés en deux par les balles.

Au bout d'un temps qui me parut une éternité, les tirs cessèrent net. En relevant la tête, je compris pourquoi.

Pierre avait réussi à pénétrer dans leur retranchement et avait œuvré, comme à son habitude, avec efficacité et rapidité. Aucun des soldats adverse ne survivrait aux blessures qu'il leur avait infligées.

Pierre m'impressionne de jour en jour. Qu'il est loin le temps des combats de boxe à la caserne de Guéret où il avait du mal à tenir 2 rounds. Il a, lorsque la situation le nécessite, cette capacité de devenir une bête féroce, enragée même, que rien ni personne ne peut arrêter. Comme je suis heureux qu'il n'appartienne pas au camp adverse, comme je suis heureux de ne pas avoir à l'affronter.

Notre présence était maintenant connue. Chaque action allait devenir plus difficile que la précédente.

Le 5ème nid fut pris à la baillonette. Valentin Busard handicapé par sa blessure y laissa la vie.

À l'approche du 6ème nid, une sentinelle alerta ses compagnons de notre présence. De nouveau, un mur d'acier se dressa.

Alors que je tentais, accompagné de Marcel, une approche discrète, je ressentis une violente douleur à la tête. Le néant m'engloutit.

Pierre et Marcel m'ont expliqué, lors de leur visite, ce qui m'était arrivé et me contèrent le reste de la journée.

Alors que, tentant de déterminer avec précision le nombre de soldats qui nous attendaient, j'ai relevé un peu trop la tête, deux tireurs m'ont pris pour cible. J'avais refusé de retirer mes galons et nos ennemis prennent un malin plaisir à tirer sur les officiers. Sans chef, un soldat est moins efficace.

Une balle m'a atteint à l'épaule gauche et l'autre a traversé mon casque de part en part frôlant mon cuir chevelu au niveau de la base du crâne. C'est cette dernière caresse qui m'a éteint la lumière.

Je suis bon pour au moins une semaine d'hôpital, le temps de pouvoir me servir correctement de mon épaule.

Je ne m'en sors pas mal comparé à de nombreux types.

Chaque assaut devenant plus difficile que le précédent, notre capitaine a reçu, à 16h30, l'ordre de se replier. Nous avons laissé derrière nous un sacré paquet de bons gars.

Le bilan de la journée, pour notre unité, est de 25 tués et 52 blessés.

Les lignes n'ont, au final, pas bougées. De mon lit d'hôpital, je ne vois rien d'autre qu'un immense gâchis.

07 septembre 1914 :

Après le fiasco du Bois de Gerfaut, toute notre division a été mise au repos à l'arrière de la ligne de front.

Cette respiration dans l'horreur que nous affrontons quotidiennement est vraiment la bienvenue.

Il y a une réelle différence entre entendre les canons au loin et être sous les obus. Je ne peux, malgré tout, pas m'empêcher de penser à ceux qui sont là-bas. Je sais ce qu'ils éprouvent et je suis de tout cœur avec eux.

Je recommence à pouvoir me servir correctement de mon épaule. C'est décidé, ce soir, je quitte le dispensaire et je retrouve mes copains. Ils sont tout ce qui me reste.

08 septembre 1914 :

Pierre et Marcel sont venus me chercher hier, en fin de journée. Apparemment, je suis faible et j'ai besoin d'une escorte pour me déplacer…

Retrouver mes compagnons m'a fait le plus grand bien. De mon séjour à l'hôpital, il ne me reste plus qu'un mal au crâne lancinant dû à ma blessure à la tête. Rien de très grave, j'ai l'habitude. Le vin rouge servi à l'ordinaire me fait le même effet.

Aujourd'hui, nous avons passé la journée à nous remémorer le temps d'avant. Le doux temps que nous partagions avec nos familles, nos amis, le doux temps de la paix. Tous les gars de la section y sont allés de leur anecdote, de leur souvenir.

Vers 18h, une estafette qui passait par là s'est arrêtée pour nous saluer. Je le connais de vue. C'est un jeune homme plutôt flué, rapide et endurant. Le profil type de l'estafette !

Il avait l'air d'une tristesse infinie alors que d'habitude, il est plutôt enjoué.

Il nous appris qu'il avait commencé, il y a quelques temps, à flirter avec une infirmière du dispensaire, une jolie brune, le visage fin, aux yeux rieurs. Rien de sérieux mais ils s'entendaient plutôt très bien.

Malheureusement, cette dernière avait été retrouvée morte hier soir. Elle avait chuté d'un bâtiment en ruine et s'était réceptionnée sur le crâne. Nul ne savait ce qu'elle faisait là. Elle n'avait pas souffert. Cette disparition l'affectait. La guerre n'épargnerait donc personne.

À l'annonce de cette nouvelle, mes jambes cédèrent sous mon poids et je me retrouvais par terre comme la bouse qui sort du cul de la vache. Moi qui croyais être vide, détruit, je venais, comme si c'était encore possible, de m'enfoncer dans l'horreur.

Le 07 septembre, un accident, une jeune fille brune, le visage fin et les yeux rieurs… Cette demoiselle ressemblait énormément à Madeleine. Mon cœur s'était même serré lorsque je l'avais aperçue pour la première fois.

Le tueur du 7 est ici et encore en vie. Il n'y a pas de doute. Selon le rythme que j'avais défini et compte tenu de l'accroissement de la fréquence, des meurtres auraient dû avoir lieu le 07 août et le 07 septembre.

Le 07 août, nous étions au front et il y avait eu de nombreux morts. A t-il sévi ? Je n'en ai aucune idée. Mais il y a fort à parier qu'il a trouvé de quoi contenter ses pulsions dans l'horreur que nous avons vécue ce jour là.

Le 07 septembre, nous étions au repos, non loin du dispensaire. Il a agi, entrainant une jeune fille dans le néant. Une victime de plus est à mettre à l'actif du monstre qui a désintégré mon existence.

La guerre a considérablement réduit le nombre d'assassin potentiel. Sur place, il n'y a plus qu'une dizaine de suspects remplissant les conditions : avoir vécu à la caserne de Guéret en 1913, avoir fréquenté la Guinguette de Courtille et la boulangerie du centre ville.

Je connais chacun d'entre eux. J'ai sauvé la vie à chacun d'entre eux et chacun d'entre eux m'a tiré d'un mauvais pas.

Parmi eux se trouvent Pierre et Marcel.

Marcel et sa force physique hors norme.

Marcel qui a une technique bien à lui pour éliminer les sentinelles, un coup violent au niveau du cervelet.

Marcel et son hérisson.

Marcel à qui, durant mon séjour à Joinville, j'ai fait part de mes doutes et de ma théorie sur les victimes et les dates.

Marcel qui disparait de temps en temps sans que l'on sache pourquoi et qui revient comme apaisé. Jamais nous n'y avons prêté attention. Nous pensions seulement qu'il allait voir des dames de petite vertu comme pas mal de troufions.

Marcel qui se trouvait à côté de moi lorsque j'ai reçu mes blessures et qui a raconté aux autres le déroulement des évènements. A t'il tenté de m'éliminer ?

Je venais de comprendre. Il ne pouvait y avoir d'autres explications. Marcel, mon frère, est le coupable.

Lui seul est capable de réduire en bouillie des êtres humains, de les faire basculer du haut d'un mur ou de les projeter par-dessus une rambarde pour la casser après.

Lui seul a une assez bonne connaissance des chevaux pour maquiller un crime en accident.

Le cheval a été abattu. Même son amour des chevaux est feint. Qui est-il vraiment ?

En lui faisant part de mes théories pendant mon éloignement, je l'ai forcé à changer de type de victimes, la caserne devenant un terrain de jeu trop risqué. Je l'ai envoyé à Madeleine. J'ai précipité mon aimée dans la tombe.

Ma responsabilité dans cette affaire devient de plus en plus immense. Sans mes interventions stupides et irréfléchies, nombre de personnes seraient encore en vie.

Les deux seuls à avoir été présents sur le lieu du crime hier soir mis à part moi sont Pierre et donc Marcel. Tout est clair, limpide. Il n'y a plus de doutes à avoir.

Je tiens mon coupable. Tôt ou tard, il va payer pour tout ce qu'il a fait.

La guerre me donnera de nombreuses opportunités. Je devrai cependant être prudent si je veux me faire justice moi-même. Marcel est déjà devenu une légende. Dans tout le régiment, les soldats l'appellent le Grizzli. L'éliminer à la vue de tous, sans explication, risquerait de me coûter la vie et de détruire le moral de la troupe qui perdrait ainsi un de ses leaders charismatiques, trahis par un de ses frères.

Mourir ne m'inquiète pas, c'est déjà fait.

En revanche, ceux qui seront amenés à rester dans ce merdier auront besoin d'espoir.

Marcel sera châtié mais loin de nos compagnons d'infortune.

10 septembre 1914 :

Maintenant que je sais, je prendrai le temps qu'il faudra mais rien ne me détournera plus de mon objectif.

Depuis deux jours, j'échafaude tous les plans possibles pour mener à bien ma vengeance.

J'essaie d'envisager toutes les possibilités. Marcel n'a vraisemblablement pas compris que je l'ai démasqué. Je vais pousser cet avantage pour lui tendre un piège. Une fois dans la nasse, je ferai en sorte qu'il soit blessé, suffisamment pour être évacué vers l'hôpital le plus proche. Une fois là bas, qui peut dire ce qui se passera. Notre médecine, même si elle est l'une des meilleures du monde, a encore des ratés. Madeleine sera vengée et le moral de la troupe, même s'il subit un coup dur, s'en remettra.

Nous remontons demain en première ligne. Il y aura des opportunités.

Je n'ai pas le droit à l'erreur cette fois ci. Dès que je pourrai, je mettrai Pierre dans la confidence. Je suis sûr qu'en dépit de son attachement à Marcel, il m'aidera.

Sans son aide, rien ne sera possible. Tous les trois, nous veillons les uns sur les autres comme une poule sur son dernier poussin. Si je ne lui explique pas les raisons de mes actes, il tentera de m'arrêter avant que je n'ai pu faire quoique ce soit. Et je n'ai vraiment pas envie de me frotter à lui.

21 septembre 1914 :

La guerre a repris ses droits. Depuis 10 jours maintenant nous sommes sur la ligne de front. Nos missions nocturnes affaiblissent les Allemands mais pour dix soldats tués, j'ai l'impression qu'il y en a vingt qui arrivent.

Marcel se comporte comme si de rien n'était. Sa prochaine crise devrait avoir lieu le 17 octobre, à moins que la désolation qu'il sème toutes les nuits ne parvienne à l'apaiser.

Est-ce parce que je le regarde avec un œil nouveau mais il m'effraie de plus en plus. Dans le feu de l'action, il devient monstrueux. Sa réputation semble avoir traversé les lignes pour atteindre les gars d'en face. La nuit dernière, alors que nous nettoyions Pierre, lui et moi une tranchée, j'ai pu voir la terreur qu'il inspirait à ses victimes. Je n'ose imaginer celle qu'a ressentie Madeleine…

Même s'il n'est pas aussi connu que Marcel, Pierre est lui aussi chaque jour plus impressionnant que le précédent. Plus en finesse en raison de son gabarit, il n'en est pas moins redoutable.

La guerre semble permettre à toutes les abominations qui nous habitent de s'exprimer.

23 septembre 1914 :

J'ai enfin pu parler à Pierre. Alors que je m'attendais à devoir argumenter pendant des heures pour le convaincre, il ne parut pas surpris plus que çà. Lui aussi avait des doutes. Cet homme est un intuitif qui sent les choses plus qu'il ne les formalise.

Les éléments que je lui ai fournis n'ont fait que confirmer les sensations qu'il avait déjà.

Epris de justice et lui aussi attaché à Madeleine, il me confirma que ma décision était la bonne. Il va m'aider, même si cela lui brise le cœur.

Selon ses propres termes, si un chien a la rage, il faut l'abattre quelque soit l'amour que l'on peut ressentir pour lui.

24 septembre 1914 :

J’ai informé Pierre qu’une opération, d’une importance capitale et à hauts risques se prépare pour le 07 octobre. Il nous sera sûrement possible d’agir à ce moment là. La date lui semble parfaite.

27 septembre 1914 :

La pose dans les bombardements que nous subissons depuis trois jours nous permet enfin de sortir de nos trous crasseux. Marcel peut enfin déplier son mètre quatre vingt dix à l'air libre. Même Pierre et sa taille modeste semblent contents de revoir le ciel en dépit de sa sinistre couleur grise.

La pluie a transformé les tranchées en d'immenses bourbiers. Des planches ont été mises sur le sol pour pouvoir circuler plus aisément. S'écarter de ce chemin, c'est à coup sûr perdre ses chausses.

Tout n'est que boue. On ne distingue plus la limite entre l'horizon et la terre. Les hommes eux même paraissent être fait de glaise. Des boules de glaise qui avancent machinalement vers une mort certaine.

Comme j'ai envie de sauter sur l'assassin de ma douce et de l'étriper. Je ne peux pas, il me faut être patient.

Passer ces trois jours enfermé avec mes compagnons fut une épreuve. Côtoyer ce monstre devenait de plus en plus insupportable. Il faut que çà cesse. J'aurai bientôt ma vengeance.

28 septembre 1914 :

Les bombardements ont repris. Me voilà de nouveau terré comme un lapin.

J'espère juste qu'aucun obus ne viendra m'empêcher d'accomplir mon destin. Lorsque ce sera fait, plus rien n'aura d'importance mais, pour l'instant, il faut que je survive encore un petit peu.

30 septembre 1914 :

À l'occasion d'une accalmie, toute notre division a été renvoyée vers l'arrière. Il fallait que l'on souffle un peu. Nous allons pouvoir ôter cette crasse et manger quelques repas chauds. Mes nuits n'en seront pas meilleures mais au moins, la probabilité que je vive augmente un peu.

Depuis toujours, une armée en campagne draine derrière elle toute une faune. Il y a les profiteurs qui sont là pour faire de l'argent, les charognards qui bénéficient du malheur des soldats et des filles, présentes pour apaiser les corps et les âmes contre quelques pièces.

Comme de coutume, après avoir fait un brin de toilette, la majorité des gars sont partis mettre un peu de baume sur leur cœur meurtri.

Nous ne sommes qu'un petit nombre à être restés au camp. Pierre fait parti de ceux là. Marcel a, selon ses propres termes, besoin de détente. Comme à son habitude, il reviendra apaisé.

Profitant de son absence, Pierre et moi avons peaufiné notre plan. Lors de l'opération du 07 octobre, après la prise de la première position ennemie, je demanderai à Marcel de m'accompagner pour inspecter les lieux. Lorsque nous serons à l'écart, je l'informerai que je sais tout. Qu'il est un meurtrier et que je l'empêcherai de nuire.

Pierre, caché à proximité, interviendra, tout de suite après ses aveux, le mettant hors d'état de nuire en lui infligeant une blessure qui le contraindra à être évacué et l'empêchera de parler. Je me chargerai de l'achever au dispensaire. Bien des blessés ne survivent pas au-delà de la nuit qui suit leur arrivée. Cette tâche me revient en mémoire de Madeleine.

Ce plan d'une simplicité extrême me parait de qualité. Pierre y a souscrit sans la moindre observation. J'ai même vu briller dans ses yeux une lueur d'excitation, celle du chasseur à l'affut qui aperçoit sa proie.

Depuis que je réfléchis au moyen d'accomplir ma vengeance, j'ai imaginé toutes les possibilités, toutes plus ou moins tirées par les cheveux.

Je suis finalement arrivé à cette solution. À la base, je suis un

pragmatique. Simple et efficace, je sais faire. Nous verrons bien si cela fonctionne.

06 octobre 1914 :

Nous nous préparons pour l'opération de demain. Ce petit séjour à l'arrière nous a apporté un peu de repos. Nos nuits sont agitées mais être, un tant soit peu, en sécurité nous permet malgré tout de nous relaxer et de retrouver un peu d'énergie.

Demain, j'en aurai besoin d'énergie. Quelque soit le déroulé de la journée, elle sera éprouvante, physiquement et moralement. Je suis en passe de mettre hors d'état de nuire un monstre, un de mes meilleurs amis.

07 octobre 1914 :

3h00 : Notre section s'est mise en route, direction tout au nord.

Notre objectif était une position particulièrement renforcée à deux kilomètres. Tous les hommes sont habitués à marcher avec le lourd paquetage du fantassin. Pour cette opération éclair, l'équipement se résumait à son strict minimum, des armes, des munitions, de l'eau. Délestés ainsi, si tout se passait bien nous serions à destination en trente minutes. Si tout ce passait bien, nous serions de retour avant le lever du jour, laissant le champ libre aux gars de la 7ème compagnie qui pourraient ainsi avancer en toute sécurité vers le village de Hautecourt.

3h15 : Je marche en tête de la section, Pierre à ma gauche et Marcel à ma droite. Personne ne parle, nous sommes plus silencieux que des ombres.

3h30 : La tranchée est à cent mètres droit devant nous. Les sentinelles commencent à ressentir la fatigue de la nuit. Notre tâche en sera facilitée.

4h00 : La prise de la tranchée s'est effectuée sans un seul coup de feu. Nous n'avons laissé aucune chance à ses occupants. Les uns après les autres, nous les avons éliminés, sans un bruit.

C'est maintenant que tout se joue. Prétextant l'exploration d'un boyau annexe, je demande à Marcel de m'accompagner, ordonnant en parallèle au reste des hommes de sécuriser la zone.

Il m'accompagne. Pierre de son côté, furtif comme la mort se dirige au point de rendez vous que nous avions déterminé sur la carte.

Au bout d'une centaine de mètre, Marcel et moi nous arrêtons. La distance avec les autres me semble suffisante.

À mon injonction de se retourner, il s'exécute sans difficulté. Les phrases que j'avais longuement préparées sortent alors de ma bouche comme un torrent de montagne après la fonte des neiges.

Je lui assène les uns après les autres mes arguments, tous plus pertinents les uns que les autres.

Marcel ne semble pas perturbé outre mesure par mon discours, se rapprochant petit à petit tel un lion se dirigeant sur sa proie. Arrivé à cinq mètres de moi, il s'arrête, prêt à bondir.

Pierre est tapi dans l'ombre, prêt à intervenir. Tout se déroule comme prévu.

Au détail près que Marcel n'avoue pas. Il ne confirme pas mes dires, peut être parce qu'il n'y a rien à confirmer. Il se remet à avancer, de plus en plus vite.

Pierre fait ce que j'attendais de lui, ce que nous avions convenu, il s'interpose, me permettant ainsi de l'abattre froidement telle la bête qu'il était. Surpris, il s'affale, dirigeant vers moi un dernier regard plein de haine.

Pierre n'est plus. J'ai enfin éliminé le prédateur qui rôdait.

Marcel arrive à ma hauteur et me prend dans ses bras avant que je ne tombe. Tout est fini.

Nous avons réussi.

Il nous a fallu déployer des trésors d'imagination pour arriver à nos fins.

Depuis le mois d'août, Marcel et moi, nous travaillons ensemble pour rendre ce plan infaillible.

Nous avons découvert la culpabilité de Pierre le 07 août.

Alors que nous reprenions ensemble une habitation à l'ennemi, Pierre avait éliminé au corps à corps un soldat allemand.

Il l'avait achevé d'un coup derrière le crâne avec une sorte de petit marteau. Pris dans le feu de l'action, il ne nous avait pas remarqué et n'avait jamais su que nous avions entendu les paroles qu'il avait adressées au pauvre type qu'il venait d'envoyer de vie à trépas.

Pierre secouait le cadavre et lui demandait en hurlant s'il avait apprécié le contact de son « sept », son petit marteau de poche, sur sa petite tête bien

pleine. Il l'a ensuite remercié de lui avoir permis d'apaiser la soif de sang de son instrument et de lui avoir donné la puissance.

De la folie à l'état pure.

Les jeux étaient faits, le coupable était démasqué. Cette découverte m'avait immédiatement sorti du brouillard dans lequel je me trouvais depuis la disparition de Madeleine. Il fallait maintenant agir, le plus discrètement possible.

Il nous faudrait être malin, nous allions jouer à un jeu très dangereux avec un homme qui ne l'était pas moins.

Pourvu que la guerre nous en donne le temps.

Et la guerre nous en avait donné le temps. Patiemment, jour après jour, nous avions échafaudé, Marcel et moi, un plan.

Je devais, par des attitudes, des paroles anodines, donner l'impression de soupçonner Marcel.

Une fois Pierre convaincu de mon erreur, il devait accepter de m'accompagner dans mon projet de vengeance. Ce qu'il avait fait.

En dépit notre surveillance accrue, nous n'avions pu éviter le meurtre de la jeune infirmière. Il était retord et avait réussi à nous fausser compagnie juste le temps nécessaire pour accomplir son méfait.

Malgré tout, le plan avait fonctionné et Pierre avait été éliminé.

4h30 : Attirés par le coup de feu tiré sur Pierre, cinq hommes de la section arrivent au pas de course.

Marcel et moi leur expliquons que notre ami a été victime d'un tireur isolé qui a malheureusement réussi à fuir. Personne ne pose de question. Foutu guerre. Encore un brave d'entre les braves qui disparaît.

Prétextant vouloir rester un peu avec notre frère, nous les laissons repartir vers l'arrière.

Un affreux gargouillis sort de ce qui devrait être le corps sans vie de Pierre.

Ce démon n'est pas mort et il a l'air de vouloir communiquer.

Je l'achèverai toujours assez tôt. Dans l'état dans lequel il est, il n'est plus dangereux et s'il veut se confesser, pourquoi pas.

Est ce vraiment très grave s'il souffre encore un peu ?

Nous n'avions pas réussi à glaner beaucoup d'informations sur le déroulé des meurtres de Guéret. Le bougre est malin et n'a pas laissé d'indices. S'il souhaite communiquer, j'apprendrais peut être enfin ce qui est arrivé à Madeleine et pourquoi il s'en est pris à elle.

Après avoir pris le soin de lui retirer toutes ses armes, Marcel et moi nous asseyons à côté de lui, prêts à agir au moindre geste suspect. La présence de mon révolver, dans ma main me rassure.

Pour qu'il puisse parler plus facilement nous l'avons redressé et appuyé contre une poutre de bois qui soutient le mur de la tranchée.

Le jour ne se lèvera que dans deux heures quarante cinq, nous avons le temps.

Pierre semble être redevenu le Pierre que j'ai rencontré au moment de notre incorporation. La haine que j'ai lu dans son regard tout à l'heure a laissé la place à un immense vide. Une lassitude infinie semble frapper cet homme. C'est comme s'il se réveillait d'un affreux cauchemar, épuisé.

Ma balle lui avait traversé le poumon gauche près du cœur, respirant difficilement, il se mit à nous raconter son histoire.

Depuis tout jeune, il avait une fascination pour le chiffre 7. Il était né le 07 juillet 1888 et, ce chiffre, véritable porte bonheur, le suivait partout.

Il y a quelques années, il avait demandé au forgeron de Chalais, la grande ville à côté de chez lui, de lui confectionner un objet, une sorte de petit marteau, en forme de sept qui, depuis ne l'avait jamais quitté.

Il s'en servait pour tout et rien, pour enfoncer des clous ou casser des noix. Cette forme particulièrement adaptée à sa main amplifiait sa force de façon quasi surnaturelle. Enfin, c'est ce qu'il ressentait.

À son arrivée à la caserne, lorsque nos effets personnels nous avaient été retirés, il avait réussi à le dissimuler. Rien ne le séparerait de son sept.

Il avait complètement basculé dans la folie le 27 juillet. Alors qu'il errait au fin fond du terrain d'entraînement, cherchant à éviter les exercices que l'on nous imposait, il avait entrevu Moignon et Raoul Mercadier en haut du mur.

En dépit des risques encourus, ils étaient tous les deux face à face. Leur posture et leurs gestes ne laissaient aucun doute sur ce qui était en train de se passer.

Pierre était admiratif du sergent instructeur qui représentait pour lui l'homme idéal. Le voir ainsi le révulsa. Il attendit donc que Mercadier descende et se dirigea vers le pauvre Moignon qui attendait pour revenir dans la troupe, en décalé. Utilisant son sept, il lui explosa le crâne avant de le balancer par dessus la rambarde.

Un sentiment de puissance extraordinaire l'envahit. La combinaison de son sept et du sept de la date faisait des miracles. C'était fini, il était perdu, il errerait à tout jamais dans sa folie.

Déjà très doué pour la discrétion, il pu descendre du mur sans être vu.

Mercadier avait brisé son rêve. Il le paierait. Et tous ceux qui le corrompaient aussi.

C'est ainsi que s'enchaînèrent les trois premiers meurtres.

En fouinant, je n'avais réussi qu'à découvrir les relations amoureuses de Mercadier avec certains appelés. Leur disparition faisait de lui un suspect potentiel. J'avais plongé sans hésiter dans le piège que Pierre m'avait tendu aménageant les preuves au gré de mes maigres avancées.

Après l'arrestation de Mercadier, manipuler des esprits naïfs pour les

inciter à témoigner faussement contre celui qui les faisaient souffrir pendant leur instruction militaire fut un jeu d'enfant. Que l'Homme est faible lorsqu'on lui donne l'occasion de se venger !

La condamnation de son ancienne idole le fit exulter mais laissa, finalement, un grand vide. Comment allait-il maintenant ressentir la puissance du sept l'envahir ?

Il existait d'autres troufions qui auraient pu souiller Mercadier si ce dernier était resté en vie. Ils devaient eux aussi disparaître pour éviter que d'autres grands hommes soient tentés.

Et, il était tellement doux de se laisser envahir par la puissance du sept. Même l'Opium ne pouvait procurer de telles sensations.

Deux assassinats supplémentaires eurent lieu. Enquêter sur le décès d'Emile Plouzeau pour me rassurer l'avait bien l'amusé.

C'est à ce moment là que je fis part de mes théories par courrier à Marcel. Pierre en eu connaissance. Il lui fallait être prudent et changer de victimes.

Les femmes corrompaient elles aussi les grands hommes. Par mon intermédiaire, il en fréquentait une plus souvent que les autres. Elle était charmante et tournait bien des têtes. Elle était dangereuse et devait disparaître.

Le soir du 27 juin, il attendit à la Guinguette qu'elle ait fini son service. Sous prétexte de lui parler d'une difficulté à laquelle j'étais confronté, il l'entraina sur notre chemin, celui que nous avions parcouru, celui à côté duquel nous nous étions aimés.

Lorsqu'il la frappa, elle ne s'aperçut de rien tant ce fut rapide et brutal. En dépit de son aversion pour elle et, par respect pour moi semble t'il, il ne voulait pas qu'elle souffre.

Elle n'avait pas eu peur. Cette pensée mettait un tout petit peu de baume sur ce qui me restait de cœur.

La boulangère en revanche ne lui fit pas autant confiance. Après avoir essayé de l'attirer dans un coin sombre, il fut donc obligé de lui courir après, de la rattraper et de lui expliquer longuement, très longuement les raisons pour lesquelles elle allait s'enfoncer dans le néant.

7h07 : Le récit de la torture physique et psychologique qu'il infligea à cette pauvre fille me révulse. Je ne peux plus rien entendre de plus. Ses motivations, ses élucubrations, sa vision du monde à travers le prisme de sa folie me donnent la nausée.

Ne supportant plus ce monstre, je dirige vers lui mon arme de service et lui loge, sans autre forme de procès, deux balles dans le crâne avant de me lever et de repartir vers nos lignes, sans un regard pour celui qui, je le croyais, était mon frère.

La guerre a fait de moi aussi un monstre.

***

Manon referma le carnet. Elle avait passé la nuit à le lire. L'homme qu'elle y avait découvert avait peu de points communs avec celui qui lui était venu en aide dans les coulisses du Moulin Rouge. Il était doux, naïf et sensible.

Les épreuves traversées l'avaient transformé mais, malgré tout, celui qu'elle avait connu ne correspondait pas à la description qu'il faisait de lui-même. Sous sa carapace, il avait conservé un cœur, elle en était certaine. C'est cela qu'elle transmettrait à son enfant.

Le lendemain Antonin revint comme convenu. Elle lui fit part de ses lectures. André et Brizard étaient des amis proches et, pourtant, il ne lui avait jamais parlé du passé inscrit dans le carnet. Dans les jours qui suivirent, l'ancien sergent rendit fréquemment visite à celle qui devenait petit à petit son amie. Les quatre anciens membres de la Section Noire avaient prévu de rentrer aux Etats Unis fin février. Il lui proposa donc naturellement de les accompagner. Elle n'avait plus aucune attache en France. Louis et Simon reprendraient leur vie de leur côté mais Loup Agile et lui pourraient veiller sur elle.

De plus, il avait hérité de l'ensemble des biens d'André dont sa boutique chérie, chez « Walter's ». Brizard n'avait rien d'un marchand. Si elle le souhaitait, elle pourrait en assurer la gérance à sa place. De là où il était, André en serait sûrement ravi.

Manon hésita longuement.

Le 27 février 1922, à 7h42, elle s'engageait sur la passerelle du bateau qui allait l'emmener de Cherbourg à New York.